Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/essaisurleluxeet00mail

Catégories B. 6

H. Pinol

O. M. I.

ESSAI

SUR

LE LUXE

ET LA

VANITÉ DES PARURES

SPÉCIALEMENT DÉDIÉ AUX PERSONNES DE LA CAMPAGNE

Plus une femme veut s'orner de vêtements pour paraître et pour plaire, plus Dieu la méprise. Plus elle est méprisable en effet, et aux yeux de Dieu, et aux yeux des hommes sensés.

St. Ambroise, exhort. aux Vierges.

La continence et la pureté ne consistent pas seulement dans l'intégrité de la chair, mais aussi dans la modestie de la parure.

St. Cyprien, Lib. de Bono puditiæ.

DON DE PÈRES OBLATS EGLISE ST. PIERRE MONTRÉAL

PAR AL. MAILLOUX, PTRE., V. G.

STE. ANNE DE LA POCATIÈRE

TYPOGRAPHIE DE F. H. PROULX, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

1867

BIBLIOTHECA Ottaviensis

cap.

B5
1535
.L9n135
1867

AVERTISSEMENT

—

Cet *essai* sur le luxe et la vanité des parures aurait dû se terminer par un règlement proposé à la conscience des femmes et des filles de notre pays catholique ; mais je n'ai pas cru opportun de le leur présenter aujourd'hui. Les préjugés, les fausses raisons, l'entraînement et, surtout, le mauvais exemple donné par les personnes qui se sont laissées dominer par ces deux maladies morales, l'eut fait dédaigner.

J'ai cru devoir commencer par éclairer l'esprit, réveiller la conscience chrétienne et montrer l'erreur et les suites funestes de ce que plusieurs regardent comme leur étant permis, sans danger soit pour leur salut, soit pour la conservation de la modestie, dans les personnes du sexe.

On verra, en lisant ce petit ouvrage, que j'ai écrit sans passion, sans préjugé et sans parti pris d'avance de trouver blâmable ce qui ne l'était pas. Mes raisons, mes preuves, mes autorités, sont là. Qu'on veuille les étudier de bonne foi, et les peser dans la balance de la conscience catholique, et on se convaincra que j'ai raison de blâmer le luxe et la vanité des parures dans une personne qui fait profession d'appartenir à Jésus-Christ. Et, si l'on trouve que j'ai raison, la conscience et la bonne foi font, l'une et l'autre, un devoir d'avouer qu'on a tort de se permettre ce qu'elles condamnent. De là, il n'y a qu'un pas à faire, pour mettre la main à une réforme qui intéresse toutes les personnes qui aiment franchement et leur religion et leur pays catholique.

En étudiant sérieusement les questions que je traite dans ce petit volume, on comprendra facilement que le fléau du luxe et des vaines parures, est un mal qui ne traîne à sa suite que des ruines et des maux sans nombre.

Je ne demande point à être cru sur parole, mais qu'on veuille m'entendre et écouter mes raisons, et on apprendra : 1o. que le luxe et la vanité des parures détruisent le bien temporel des familles des habitants de la campagne ; 2o. que les exigences de ces deux grandes maladies morales font surgir une opinion publique qui tend à créer des besoins déraisonnables, qui exigent des dépenses ruineuses pour les familles de

la campagne, toujours restreintes de leurs ressources pécuniaires ; 3o. qu'elles font naître une rivalité funeste et insensée qui n'a pour but que de pousser à l'achat de certains objets étrangers, qui coûtent beaucoup d'argent, sans aucun profit pour la bourse des cultivateurs, qui doivent trouver dans la culture de leurs champs et le travail domestique ce qui doit pourvoir à leurs vêtements ; 4o. que le luxe et la vanité des parures ôtent le goût des choses sérieuses, disposent les âmes à se nourrir de folies, et font négliger les besoins réels et même indispensables pour satisfaire des penchants que les lois de la religion et du vrai patriotisme condamnent ; 5o. que, dans un pays comme le nôtre où tout est à faire, il est souverainement imprudent de sacrifier les biens de notre jeune génération, pour satisfaire des exigences sociales qui n'ont pour fin que le vain plaisir de porter des habits, des parures, des vanités, qui ne sont propres qu'à nourrir des penchants bue la conscience oblige de reprimer ; 6o. enfin, qne tous les canadiens devraient comprendre qu'ils doivent s'emparer du sol, s'y fixer et ne néglige raucun moyen pour le mettre en valeur. Mais comment parvi endront-ils à ce but si intimement lié au bonheur et à l'accroissement de la race française, si les produits de leurs champs sont consumés pour contenter l'amour du luxe et des parures ? A part toutes les considérations de l'ordre religieux, l'amour de la conservation comme peuple ne devrait-il pas suffire pour décider chaque personne à se retrancher toutes les dépenses superflues pour aider nos jeunes compatriotes à établir solidement leur avenir sur des terres nouvelles.

Qu'on veuille donc se donner la peine de méditer ce que contient ce petit ouvrage fait, on doit le savoir, dans la pensée d'aider à corriger des habitudes qui, moins dégradantes aux yeux du corps que celles de l'intempérance dans l'usage des boissons fortes, sont cependant d'une nature beaucoup plus funeste au bonheur et à l'avenir d'une population qui veut vivre, grandir et se créer un existence heureuse et prospère.

Al. Mailloux, Ptre, V. G.

AVANT PROPOS

—

J'adresse ce petit traité contre *le luxe et les vaines parures* spécialement aux personnes de la campagne, sans cependant avoir l'intention d'exclure aucune personne des autres localités.

Les titres qui semblent me donner droit à leur confiance, sont ceux d'une vie employée, presque toute entière, à leur vouloir, et peut-être aussi, à leur faire un peu de bien spirituel, selon la mesure du talent qu'il a plu à Dieu de me confier. Avant de laisser cette vie, je me sens pressé de leur mettre devant les yeux les réflexions que je crois utiles à leur bonheur éternel. J'écris sans dessein de blesser qui que ce soit, mais aussi sans fard et sans artifice. Ma conscience me dit que je serais digne du mépris des habitants de nos campagnes, généralement si francs et si honnêtes, si je cherchais à leur plaire au dépend de la vérité, que je dois leur dire franchement et toute entière.

Je comprends que la question que je vais traiter, est extrêmement chatouilleuse pour un certain nombre de personnes qui aiment éperdument ce que la vérité m'obligera de condamner. Mais cette considération ne peut m'empêcher de leur dire la vérité, parce que, j'ai la confiance que, ayant conservé la foi dans leurs cœurs, elles ne seront point rebelles à la lumière de cette foi, du moment qu'elle brillera à leurs yeux. D'ailleurs, je ne dirai rien de moi-même, et elles sont trop raisonnables pour s'irriter contre la voix de leur conscience chrétienne et contre les préceptes de l'Evangile.

Je dois dire à tous ceux qui liront ce que je vais écrire : Souvenons-nous de ne point mettre nos passions, et surtout celles de l'orgueil et l'amour propre de part dans notre discussion. N'y appelons que notre raison et nos principes religieux. Ayons le courage d'un peuple chrétien et digne de porter le beau nom de catholique. Si on nous prouve que le luxe et les vaines parures sont condamnés par nos principes religieux, et

en opposition avec nos intérêts spirituels, condamnons-les franchement, et corrigeons-nous.

Gardons-nous de ressembler à ces hommes dont parle l'Apôtre St. Paul, dans son Epitre à Thimothée. *Il viendra un temps*, dit le grand apôtre, *où les hommes ne pourront plus souffrir la sainte doctrine, et fermant l'oreille à la vérité ils l'ouvriront à des fables.*

Faisons donc taire nos passions, nos préjugés, la voix de la chair et celle de l'orgueil, et disons avec le prophète David : *Seigneur, je me suis trouvé tout enveloppé par les liens des pécheurs, mais je n'ai point oublié votre loi. Donnez-moi l'intelligence, et je m'appliquerai à connaître votre loi, et je la garderai de tout mon cœur.* Le cœur docile, l'esprit dégagé de tout préjugé mondain, la volonté sincère de connaître la vérité pour l'embrasser avec une entière fidélité, seront donc les compagnons de notre discussion et, Dieu aidant, nous la rendrons salutaire.

AL. MAILLOUX, Ptre., V. G.

DISCUSSION PRÉLIMINAIRE

Etat de la question.

> " N'aimez point le monde, ni rien
> " de ce qui est dans le monde. Si
> " quelqu'un aime le monde, l'amour
> " du Père n'est point en lui. Car
> " tout ce qui est dans le monde est
> " ou concupiscence de la chair, ou
> " concupiscence des yeux, ou orgueil
> " de la vie ; ce qui ne vient point du
> " Père, mais du monde. "
>
> 1 Ep. de St. Jean, ch. 2, v. 15, 16.

Avant toute discussion de la nature de celle qui va fixer toute notre attention, il est essentiel de connaître quels principes devront lui servir de bâses.

Pour ne point prendre le change, remarquons que la question qui va nous occuper, se présente sous deux aspects diamétralement opposés; l'un que nous appellerons l'*aspect mondain*, et l'autre que nous appellerons l'*aspect religieux*.

Ici, plus peut-être que dans toute autre discussion, nous rencontrerons les *deux lois* dont parle l'apôtre saint Paul : *celle de la chair* et *celle de l'esprit*. La première qui a pour but de soumettre l'esprit aux inclinations de la chair, la seconde qui tend à ramener la chair sous la direction de la loi et de l'Esprit de Jésus-Christ. En un mot, nous allons rencontrer les principes de l'Evangile et ceux du monde; ceux de Jésus-Christ et ceux de satan : ceux de l'humilité et ceux de l'orgueil, enfin ceux qui ont pour fin d'établir dans nos cœurs le règne du mal ou celui du bien.

Ainsi posée, la question devient pour nous de la plus haute importance, puisqu'il s'agit de savoir si nous pouvons être chrétiens et nous laisser conduire par *l'esprit du siècle présent*.

Nous savons que les personnes qui ne jugent des choses que superficiellement, ont décidé que le *luxe* et la *vanité des parures* n'étaient pas autre chose que des questions de goût ou, tout au plus, de convenance sociale. Ces personnes ne connaissent point le cœur humain et les tendances funestes que le péché originel y a déposées en germe. Nous allons voir qu'elles se

trompent étrangement. Elles ne voient pas que le *luxe* et la *vanité des parures* attaquent directement l'esprit de foi, le renoncement à soi-même et surtout l'humilité chrétienne. Elles ne font pas attention que ces deux vices font pencher la nature humaine vers le sensualisme païen, l'amour désordonné de soi, et favorisent à un suprême dégré, les trois concupiscences dont toute créature humaine a les germes dans son cœur, *celle de la chair et celles des yeux, la plus mauvaise de toutes les choses créées, et l'orgueil de la vie.*

Nous ne pouvons donc nous faire illusion sur la nature de la question que nous allons discuter. Nous ne savons hélas! que trop qu'elle va soulever contre elle tous les plus mauvais instincts de la chair et, surtout, ceux de l'orgueil. Nous savons également qu'elle va rencontrer, sur sa route, tous les ennemis de la morale de l'évangile; tous les préjugés de l'esprit du monde contre l'esprit de Jésus-Christ; tous les hommes et toutes les femmes qui portent à regret le *joug de Jésus-Christ*; tous ceux et toutes celles qui semblent croire avoir deux âmes, et qui en donnent une au monde et l'autre au bon Dieu; tous ceux et toutes celles encore qui n'ont jamais compris que *la porte et la voie qui mènent au ciel sont étroites, que la porte large et la voie spacieuse conduisent à la perdition*, que deux *mauvais arbres* comme *le luxe* et *la vanité*, ne sauraient porter *de bons fruits*; enfin tous ceux et toutes celles qui ont eu l'incroyable malheur d'être saturés, dès leurs plus jeunes années, par l'esprit du monde, par le poison de ses joies et par l'orgueil de ses beautés.

Toutes ces personnes ne nous comprendront point parceque, dit St. Paul, *l'homme animal* (terrestre) *ne conçoit point les choses qui sont de l'Esprit de Dieu. Elles lui paraissent une folie, et il neles peut comprendre, parceque c'est par une lumière spirituelle qu'on en doit juger.*

Aussi, nous n'écrivons point pour les personnes dont le prophète roi a dit: *elles n'ont point voulu s'instruire, afin de n'être point obligées de faire ce qui est bien.* Sont-elles nombreuses, surtout dans nos campagnes? Nous ne le pensons pas. Nous ne pouvons croire que nos cultivateurs, doués d'un bon sens remarquable, n'en auraient plus, dès qu'on leur parlerait des choses qui regardent leur bien spirituel.

Les personnes qui se sont laissées entraîner et ont subi cet esclavage, dans nos campagnes, ont gardé la foi dans leurs cœurs. Mais l'esprit de foi, qui seul produit les œuvres dignes des regards du ciel, y est environné des ténèbres que toute passion d'orgueil y soulève, semblables aux vapeurs qui s'élèvent de la terre, et dérobe la vue du soleil. Elles n'ont besoin que d'être éclairées, pour sonder l'abîme où le *luxe et la vanité des parures*

entraînent les âmes. A cette vue, elles reviendront à leurs principes religieux. Ces âmes sont en grand nombre ; mais elles ne sont que malades, ou trop faibles pour résister au torrent de l'exemple. Il suffit de les fortifier, en réveillant dans leurs cœurs l'esprit de foi, et *c'est par la foi que la victoire est remportée sur le monde*, nous dit saint Jean.

Nous ne considèrerons donc la question *du luxe et des vaines parures qu'au point de vue chrétien et catholique*, et à la lumière de la foi.

Car, pour nous, qui *avons reçu l'esprit de l'adoption des enfants de Dieu et avons été ensevelis avec Jésus-Christ par le baptême*, nous n'avons point à considérer si le *luxe* et les *vaines parures* nous conviennent, par la raison qu'elles flattent la *concupiscence des yeux* de ceux qui les voient, ou la sensualité et l'amour propre de ceux qui s'en revêtent. Nous n'avons point, non plus, à nous inquiéter pour savoir si les principes qui dirigent les personnes qui vivent sous l'influence de l'esprit mondain approuvent le *faste* et ce qui peut tendre à rehausser la beauté et à lui donner de l'éclat : comme chrétiens, comme catholiques, nous savons que, par une grâce infinie de la miséricorde de Dieu, *nous avons été arrachés de la puissance des ténèbres, pour être la race choisie, la nation sainte, appelée aux clartés de son admirable lumière.* A la clarté de cette *admirable lumière*, nous ne jugeons point des choses *sous l'aspect qu'elles offrent à nos regards, mais comme elles sont dans la réalité.* Comme chrétiens, comme catholiques nous n'appartenons pas au monde, mais à Jésus-Christ *le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs*, mais à la Sainte Eglise Catholique, dont les lois sont nos lois, dont la foi est la nôtre, dont les enseignements sont nos guides, dont les pasteurs sont nos maîtres, nos *conducteurs* au milieu d'un monde où tout peut devenir un piège pour nos âmes.

Nous sommes chrétiens, et nous nous en glorifions. Nous nous glorifions d'avoir fait les trois solennelles promesses qui nous ont arrachés à satan, *le principe de ce monde ;* à *ses œuvres*, qui ne sont que *des œuvres de ténèbres ;* à *ses pompes* qui, ôtant de nos cœurs l'humilité chrétienne, nous feraient ressembler à des *sépulcres blanchis.*

Comme chrétiens, nous disons que tout ce qui paraît beau et flatte la *concupiscence* des yeux, n'est point, par cela même, toujours bon. Car nous nous rappelons que le plus beau des anges, *Lucifer*, fut changé en démon, et devint un *ange de ténèbres*, pour s'être complu dans la beauté dont Dieu l'avait revêtu ; nous ne pouvons oublier que le fruit, qui donna la mort à la première femme et, ensuite, au premier homme, *était beau*

et agréable à la vue; nous n'ignorons pas que, pour tromper ceux qui ne se fient qu'aux apparences, *l'esprit de ténèbres, satan, se transforme en ange de lumière*: nous avons vu cent fois le papillon, attiré par l'éclat et la beauté de la lumière d'une pauvre bougie, venir s'y brûler les ailes, et se condamner ainsi à ramper sur la terre ; l'Esprit Saint nous avertit de *n'arrêter point nos regards sur une fille, de peur que sa beauté ne nous soit un sujet de chûte ;* le même Esprit nous commande de *détourner nos yeux d'une femme parée de* vanité; nous avons lu qu'Holoferne, à la vue de la beauté de Judith qui s'était *frisée les cheveux*, avait mis sur sa tête *une magnifique coiffure*, et s'était *parée de tous les ornements, fut pris par les yeux*, et perdit la vie par la main de cette femme; nous avons encore lu que les descendants de Seth, la race bénie du Seigneur, pour avoir regardé les filles de la race maudite de Caïn, furent séduits *par leur beauté, les prirent pour épouses*, et en furent punis *par l'abandon de l'Esprit de Dieu ;* et nous disons avec le plus sage des hommes : *la grâce est trompeuse, et la beauté est vaine* : et, pour n'être point trompé par les apparences, nous faisons sans cesse cette prière à Celui qui est *et la voie, la vérité et la vie* : Seigneur, *Détournez nos yeux, afin qu'ils ne regardent point la vanité.* Et *notre foi est ainsi victorieuse du monde et de sa concupiscence.*

Encore une fois, nous sommes chrétiens, et comme tels, nous disons avec saint Paul : " Nous ne nous conduisons point " selon la chair, mais selon l'esprit. Car ceux qui sont char- " nels, goûtent les choses de la chair, *et ce qui flatte sa concu-* " *piscence ;* mais ceux qui sont spirituels, aiment les choses " de l'esprit, *la vérité et la vertu.* Or, cet amour des choses " de la chair est la mort, au lieu que l'amour des choses de " l'esprit est la vie et la paix. Cet amour des choses de la " chair est ennemi de Dieu, parce qu'il n'est pas soumis à la " loi de Dieu, et qu'il ne le peut être. " Et nous disons avec l'apôtre saint Jacques, que " l'amour de ce monde est une " inimitié contre Dieu, et que, par conséquent, quiconque " voudra être ami de ce monde, se rend ennemi de Dieu. " Et nous *répétons tous d'une voix*, avec saint Paul : " Que si " quelqu'un n'a pas l'Esprit de Jésus-Christ, il n'est point à " lui. Et que ceux-là sont les enfants de Dieu qui se laissent " diriger par l'esprit de Dieu. "

Non seulement nous sommes chrétiens, mais encore catholiques, c'est-à-dire, enfant de la sainte Eglise Catholique.

Baptisés, mais séparés de la société des enfants de l'Eglise, nous serions à la vérité les brebis de Jésus-Christ, mais des *brebis n'ayant point de Pasteurs*, semblables à des petits

enfants privés d'une mère qu'aucune autre personne ne viendrait remplacer.

Mais nous, catholiques, *nous ne sommes point des orphelins*, nous avons une mère, et nous savons que cette mère est divinement éclairée pour nous instruire, nous guider et pourvoir à tous nos besoins spirituels. Cette mère que le Fils de Dieu a *épousée sur la croix et qu'il a sanctifiée dans son sang*, afin de la rendre plus digne de notre amour et de notre obéissance filiale, cette mère nous a donné des *pasteurs* pour remplir auprès de nous la place de celui qui a dit : *Je suis le Pasteur des brebis.*

Ces pasteurs, nous les connaissons. Nous savons que l'*Esprit les a établis pour gouverner l'Eglise de Dieu*, dont nous sommes les enfants. Nous savons également que le Divin Fondateur de l'Eglise leur a dit : *Voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. Celui qui vous écoute, c'est moi-même qu'il écoute.*

Nous sommes donc assurés que ces Pasteurs sont chargés, *comme devant rendre compte de nos âmes*, de veiller sur nous et de nous *enseigner tout ce que le Divin Pasteur* demande de nous.

Mais Jésus-Christ nous a dit que les *brebis connaissent la voix de leurs pasteurs, qu'elles les suivent* et n'écoutent jamais un *étranger*, comme seraient à leur égard les prôneurs des doctrines du monde et de ses vanités, de son luxe et de son orgueil.

Les *brebis connaissent la voix de leurs pasteurs* et sont dociles à leurs enseignements, et pourquoi ? Nous allons le comprendre. C'est afin que, guidés par eux, nous n'ayons point le souverain malheur de nous *laisser entraîner à tout vent de doctrine ;* c'est afin que nous connaissions toujours sûrement, ce que nous devons faire et ce que nous devons éviter ; c'est afin que nous ayons des *Docteurs*, divinement éclairés, pour nous guider dans les combats que nous sommes sans cesse obligés de livrer contre la chair, contre l'entraînement des passions, contre les faiblesses de nos cœurs, contre l'enivrement des fausses joies de ce monde, *contre les principautés et les puissances, contre les princes du monde, de ce siècle ténébreux, contre les esprits de malice*, contre les trois grandes concupiscences qui règnent dans le monde, *la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux, et l'orgueil de la vie.* Enfin pour nous faire connaître *tous les loups*, quels que soient les vêtements dont ils se couvrent, *même de celui d'une brebis.*

Voilà pourquoi Dieu nous a donné des *Pasteurs*, je veux dire, des *évêques* et des *prêtres.* Mais souvenons-nous que,

dans l'*Eglise du Dieu vivant*, les obligations sont réciproques. Si donc nos évêques sont obligés de nous instruire et de nous avertir, nous sommes obligés en conscience, de recevoir leurs instructions et leurs avertissements, et de les mettre en pratique. Il n'y a pas moyen d'être catholique autrement. C'est pour cette raison que le Divin Pasteur se sert d'un serment solennel pour nous dire : *Je vous dis en vérité, que si vous ne vous convertissez, et si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.*

Que signifient cette sentence ? Un commentateur, approuvé par le Saint Siége, va nous le dire : " Si vous ne vous dépouil-
" lez de votre orgueil, de votre ambition, et si vous ne devenez
" humbles et dépourvus de prétentions, simples et candides,
" droits et ouverts, confiants et dociles comme des enfants,
" vous pourrez, il est vrai, être extérieurement de mon royaume
" en ce monde, mais vous n'appartiendrez point au royaume du
" ciel, au nombre des saints, vous ne pourrez, au sortir de la
" vie, hériter de mon royaume dans le ciel. "

Voici maintenant les conséquences que nous devons tirer de cette doctrine, si nous avons à cœur de ne point porter en vain le *nom de catholiques :*

1o. Dès que notre évêque, le premier Pasteur de nos âmes, nous parle ; nous devons l'écouter avec le plus grand respect ; 2o. S'il nous découvre une erreur, nous devons la condamner ; 3o. S'il nous signale un écueil, nous devons l'éviter ; 4o. S'il nous fait connaître une route qui nous égarerait de notre fin, nous devons nous en détourner ; 5o. S'il nous découvre une des illusions de la concupiscence, nous ne devons point nous y laisser prendre ; 6o. S'il nous avertit que nous avons oublié quelqu'un des enseignements de notre foi, nous devons revenir à la pratique de cet enseignement ; 7o. Enfin, s'il nous dit qu'*un loup* est caché sous le vêtement, en apparence, *le plus beau et le plus agréable à la vue*, nous devons croire que c'est *un loup*, et nous en éloigner avec la plus grande horreur.

Dans cette manière d'agir, nous trouvons la sureté de notre conscience, la paix de notre cœur, la garantie de notre salut éternel, et l'espérance bien fondée que nous faisons vraiment partie de la société des enfants de Dieu et des disciples de Jésus-Christ.

CHAPITRE I

Ce que l'on doit entendre par le luxe et les vaines parures

Les Israélites, n'ayant plus de confiance dans le Seigneur, veulent faire alliance avec une nation infidèle, où le prophète les avertit *qu'ils ne trouveront que de l'orgueil.* Pour nous instruire, Dieu fait écrire au prophète Isaïe la cause de l'égarement de son peuple. Ecoutons attentivement : *Ce peuple*, dit le Seigneur, *est un peuple qui m'irrite sans cesse, ce sont des enfants menteurs, des enfants qui ne veulent pas écouter la loi de Dieu ; qui disent à ceux qui ont des yeux : ne voyez point ; et à ceux qui voient : Ne regardez point pour nous à ce qui est droit et juste : dites-nous des choses qui nous agréent ; que votre œil voit ces erreurs pour nous. Eloignez de nous la voie ; détournez de nous ce sentier ; que le Saint d'Israël cesse de paraître devant nous.*

Quel aveuglement serait celui d'un peuple catholique qui dirait, même dans son cœur, à ses *conducteurs* religieux, qui sont l'intermédiaire qui lui sert à voir les choses d'en haut : *Ayez des yeux*, mais ne vous en servez point pour connaître notre conduite, ou, si vous voulez vous en servir, gardez-vous de voir pour nous ce qui serait droit, juste et conforme à nos obligations. Si nous sommes dans une fausse voie, ne nous la montrez point. Dites-nous plutôt des choses qui nous soient agréables ; laissez-nous tranquilles dans notre orgueil ; ne condamnez point surtout notre amour pour le monde, pour les plaisirs, pour ses fêtes, pour son luxe, et pour ses vanités. Gardez-vous de nous montrer *la voie* qui conduit à Dieu, *le sentier étroit qui conduit à la vie.* Laissez-nous suivre la *voie spacieuse* que suit le *grand nombre.* Mais, pardessus tout, ne *faites* point paraître à nos yeux le *Saint d'Israël*, attaché à une croix et portant sur sa tête une couronne d'épines.

A Dieu ne plaise que je veuille faire l'application de ces effrayantes vérités à ceux pour qui j'écris. Cependant, j'ai cru devoir les leur mettre sous les yeux, afin qu'ils connaissent ce que devient un peuple catholique qui s'irrite contre ceux qui l'aiment assez pour lui dire la vérité. Car, dit saint Jean, *la lumière est venue dans le monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises.*

Bien au contraire, j'ai une pleine confiance dans mes compatriotes. Je sais qu'ils aiment la vérité, et qu'ils sont bien aises

qu'on la leur fasse connaître. C'est pourquoi je leur mets devant les yeux ce que c'est que le *luxe* et les *vaines parures*, pour les leur faire connaître et les en détourner.

Après avoir consulté un grand nombre d'auteurs, voici le résultat de mes recherches. Le mot *luxe* signifie : *somptuosité, excès dans les habits, les festins, les meubles, profusion d'ornements de vanité, dépense superflue soit dans les habits, soit dans les meubles, soit à table*, etc., etc. Le P. Huguet, qui a spécialement traité cette matière, donne du luxe les définitions suivantes : *Le luxe est l'usage des richesses pour l'ostentation et la vanité, ou pour la recherche d'une excessive commodité.* Le *luxe*, dit encore le même écrivain, c'est l'orgueil qui s'agrandit, c'est la cupidité qui redouble, c'est le sensualisme (satisfaction des inclinations de la chair) qui s'accroit. Le *luxe*, c'est la maladie qui éteint graduellement dans les âmes les principes des vertus évangéliques. Le *luxe* est un gouffre semblable à la mort qui dévore sans jamais dire *assez.* Le *luxe*, c'est l'homme voulant se donner en spectacle, s'adorer lui-même et se faire adorer par les autres. Enfin le *luxe*, c'est le conseiller de la coquetterie, de la prostitution, du vol, du meurtre et du suicide.

Je pourrais multiplier presque à l'infini les citations d'auteurs chrétiens qui font du *luxe* les plus effrayantes peintures. Mais je suis convaincu que cela serait inutile pour des catholiques tels que ceux de nos campagnes, que les séductions de l'esprit mondain n'ont pas encore privés de l'usage de leur bon sens chrétien.

Remarquons maintenant que le *luxe* a pour but essentiel la glorification des instincts de l'orgueil et de la sensualité. Remarquons que le *luxe* est un vice qui ne peut convenir qu'à des païens qui, ne connaissant point Dieu ni la fin pour laquelle ils ont été créés, concentrent tout leur bonheur en ce monde et dans les jouissances que peuvent leur offrir les biens de la terre. Remarquons enfin que le *luxe* consiste *essentiellement* dans l'emploi des biens de ce monde pour l'ostentation et la vaine gloire, dans la richesse des vêtements, des parures, des meubles, des habits et de tout ce qui tend à satisfaire l'*orgueil de la vie* et la *concupiscence des yeux*, et à donner à la chair des jouissances qui entretiennent les mauvais penchants.

Je ne me crois pas obligé de faire remarquer à des catholiques que le *luxe* n'est point un mal, ni un désordre, quand il a pour but la gloire de Dieu et l'ornement de sa maison. Tous ceux pour qui j'écris, comprendront sans peine cette parole du prophète-roi : *Seigneur, j'ai aimé la beauté et l'ornement de votre maison, et la gloire du lieu où vous habitez* ; et cette

autre de l'auteur des *Proverbres : Le Seigneur a tout fait pour sa propre gloire.*

Employés selon les desseins de Dieu, la beauté et la magnificence des édifices, des décorations et des vêtements, ne seront jamais pour l'homme un motif d'orgueil ou de vaines complaisances. Ainsi, je ne crois pas qu'une pensée de vaine gloire soit jamais rentrée dans la tête d'un prêtre célébrant la sainte messe, avec de très-riches ornements pour vêtement. Pas plus qu'il n'en viendra dans l'esprit des catholiques qui auraient bâti une magnifique église. C'est qu'alors ils sont en règle avec leur conscience chrétienne. Ils ont rendu à Dieu ce qui est à Dieu seul, *la gloire et l'honneur qui lui appartiennent.* Supposant qu'ils ressentent une certaine joie d'avoir contribué à ce bel édifice religieux, leur cœur n'en sera pas souillé, et jamais ils n'en auront de remords, parce que leur œuvre dit avec eux et pour eux : *au Roi des siècles, immortel, invisible, à l'unique Dieu soit honneur et gloire dans les siècles des siècles.* Et puis, toujours les bénédictions du ciel descendent sur ces âmes.

Il n'en sera jamais ainsi, quand les biens et les richesses de la terre seront employés pour la gloire de l'homme. Son cœur se videra des biens spirituels à proportion que l'orgueil de son luxe y pénétrera. Le remords saisira son âme pour le punir de cet abus des dons de Dieu, et ces bénédictions ne descendront plus du ciel sur lui ni sur ses biens. Il subira le sort de Lucifer qui eut l'audace sacrilége de se glorifier des dons du Seigneur.

Il me faut maintenant dire ce que c'est que la *vanité des parures.* Avant de commencer, je crois devoir prier les personnes qui se reconnaîtraient dans ce que je vais en dire, d'avoir pour leur âme la charité de le bien peser devant Dieu. Car je sais, elles savent, que si c'est le propre de la nature humaine de faire des fautes, il n'appartient qu'au démon de ne jamais vouloir revenir d'une erreur. Je ne crois pas d'ailleurs qu'il y ait, dans nos campagnes, une seule personne qui voulut dire à Dieu avec les impies dont parle le saint homme Job : *Retirez-vous de nous, nous ne voulons point connaître vos voies.*

Comme chrétiens, comme catholiques, comme enfants du Calvaire, nous voulons *connaître les voies de Dieu* et tout ce qui pourrait nous en détourner. Disons donc avec saint Paul : *Seigneur que voulez-vous que je fasse ?*

La *vanité des parures*, c'est tout ce qui sert, non à rendre plus somptueux (ce qui appartient au luxe) mais à *enjoliver* les vêtements. Elle est la *fille aînée* du luxe et elle tombe

naturellement sous la règle du proverbe : *telle mère, telle fille*, ou, pour emprunter une expression biblique : *Sa race et son origine viennent de la terre de Chanaan.* La *vanité des parures* sert à orner les vêtements et à leur donner plus d'apparence. C'est comme le vernis posé sur le poli du bois, afin d'en faire ressortir la couleur et les nuances. La *vanité des parures*, ce sont les fleurs, les rubans, les aigrettes et les mille autres ornements que l'on met dans sa coiffure, sur son chapeau, autour de sa figure, sur ses vêtements pour en augmenter la beauté, l'élégance, les grâces ou à en donner, quand on en manque. La *vanité*, c'est l'art de donner aux habits et aux formes du corps une tournure que le *siècle présent* déclare être élégante et de nature à fixer l'attention. La *vanité* des parures, c'est ce que l'apôtre saint Paul appelle un *corps de mort*, dont on fait une espèce d'idole, que l'on embellit avec des rubans, des fleurs, des dentelles, des perles, des diamants, des aigrettes, des frisures, pour l'offrir aux regards et détourner ainsi la pensée de la pourriture et des vers dont bientôt il deviendra la pâture. La *vanité des parures*, c'est la glorification de la chair, le sensualisme de la chair, j'allais dire : l'adoration païenne de la chair. La *vanité des parures*, c'est le corps occupant, chez un chrétien, la place que doit occuper l'âme, Bélial la place que doit occuper Jésus-Christ, le monde celle de l'évangile.

La *vanité des parures*, c'est l'orgueil remplaçant l'humilité, le sensualisme se substituant à la mortification, l'ostentation mondaine détruisant la modestie chrétienne. La *vanité*, c'est ce que reprochait le prophète Isaïe aux *filles de Sion*, qui *marchaient la tête haute, mesuraient tous leurs pas et étudiaient toutes leurs démarches.* Enfin qu'on l'admette ou qu'on le nie, il n'en est pas moins évident que, considérés à la lumière de la foi, le *luxe* et la *vanité des parures*, tels qu'ils existent de notre temps, c'est l'esprit de sensualisme païen, *sous une forme moins grossière*, qui travaille à détruire dans l'âme des chrétiens, l'esprit du christianisme. Je dis : *sous une forme moins grossière*, parce que, au lieu d'une *idole d'or et d'argent, qui avait des yeux, et ne voyait point ; des oreilles, et n'entendait point, une bouche, et ne parlait point*, comme dit le prophète David : on en choisit une de chair qui voit, entend et parle. Que tous ceux, dit le prophète, qui fabriquent ces idoles, et ceux qui les honorent, soient dépourvus de sentiments comme des idoles ! C'est pourquoi l'apôtre disait *que l'homme animal ne comprend point les choses qui sont de l'Esprit de Dieu.* Il se fait chair par le culte qu'il rend à la chair.

Laissez-moi vous dire maintenant quelles sont les suites de la *vanité des parures* dans une âme, plus ou moins funestes, à proportion qu'elles excèdent les règles de la modestie évangélique.

Le but réel, quoique peut-être non avoué, de la *vanité des parures*, c'est d'attirer l'attention, les regards, de se faire admirer. La *vanité des parures*, c'est la mort de la pudeur, c'est l'amorce de la volupté, la ruine de la modestie chrétienne, la plus belle fleur de l'humilité. La *vanité des parures*, c'est la beauté de la chair, avec *toutes ses convoitises*, que l'on favorise, toujours aux dépends de la beauté de l'âme, qui se ternit à proportion que la vanité met ses soins à embellir le corps. L'amour pour la *vanité des parures*, c'est le signe extérieur d'une foi languissante, c'est la marque certaine d'une âme dégoûtée de Dieu, qui ne trouvant plus d'aliment pour son cœur dans les choses spirituelles, notamment dans la piété chrétienne, concentre son activité naturelle sur la partie matérielle de son être pour y trouver des jouissances dont son cœur ne peut se passer. La *vanité des parures*, c'est l'action d'une personne qui, se regardant dans un miroir, semble prendre Dieu en flagrant délit, et qui l'accuse par ses parures de ne l'avoir pas créée comme il convenait.

La *vanité des parures*, c'est la preuve sans replique, qu'un cœur est sous l'influence de la *concupiscence de la chair*, dont parle l'apôtre St. Jean. La *vanité des parures*, ça rappelle naturellement ces *pharisiens*, dont parle Jésus-Christ, *qui nétoyaient le dehors de la coupe et du plat et qui au dedans étaient pleins de rapines et d'impureté.* La *vanité des parures*, c'est l'image d'une mère de famille qui est presque toujours absente de sa maison ; c'est celle d'un cultivateur qui, au lieu de semer du froment dans son champ, n'y semerait que des graines de fleurs ; c'est encore celle d'un homme qui couvre son animal, son cheval, de magnifiques harnais dorés, et qui n'a sur lui que des haillons ; c'est encore celle d'une ménagère sans cesse occupée à épousseter le dehors de sa maison, exposé aux regards des passants, mais qui néglige à l'extrême, d'en maintenir la propreté intérieure, soustraite à la vue des étrangers.

Le soin de parer son corps avec les livrées de la vanité, c'est une action indigne d'une âme immortelle, qu'une *couronne qui ne se flétrit point* attend dans le séjour des anges, et qui la change pour une guirlande de fleurs qui se fanera le lendemain. C'est une âme créée pour se rassasier *de la gloire d'un Dieu*, et qui préfère la gloire passagère de ce monde. C'est une âme appelée à la *suite de Jésus-Christ*, et qui se met à la suite du monde, son ennemi juré. C'est une âme que le péché d'Adam

a pétrie d'orgueil et qui, au lieu de travailler à le détruire, lui donne un nouvel aliment pour l'augmenter encore. C'est une âme devenue la vile esclave du respect humain qui, au lieu de craindre la reprobation du Dieu crucifié, ne craint que le mépris du monde. C'est une jeune personne, dont la religion voulait faire un ange de modestie et comme la *bonne odeur de Jésus-Christ*, et qui aime mieux se faire une *odeur de mort*.

Par le mirage des *vaines parures*, elle se fait à la ressemblance des *marchandises sèches* de notre siècle, devenues tristement célèbres par le fard et les couleurs trompeuses dont on les couvre, enfin d'en cacher la mauvaise qualité.

Une personne parée de tous les atours de la *vanité mondaine*, ressemble, sans peut-être s'en douter, à une des filles de la race de Caïn qui s'offraient aux regards des enfants de Dieu, pour *leur faire perdre son esprit ;* c'est une Jezabel, qui se pare de toutes ses vanités pour s'attirer les bonnes grâces de Jéhu et l'empêcher d'exécuter les ordres de Dieu contre cette méchante femme ; c'est la perfide Dalila qui caresse Samson pour lui arracher le secret de sa force et le livrer sans défense à la mercie de ses ennemis.

Le sacrement de la régénération, plus peut-être que dans le cœur de l'homme, fait naître, dans celui de la femme, un immense besoin de la religion, sans doute parcequ'elle a pour mission de former les jeunes intelligences à la piété chrétienne. Ayant l'instinct de sa faiblesse, elle sent profondément le besoin de la fortifier. Sous l'influence de l'esprit de foi, elle devient héroïque et d'un dévouement religieux sans borne. Cet héroïsme religieux accroît incessamment tant qu'elle continue d'abrever son âme aux sources pures et vivifiantes de la piété chrétienne.

Mais, du moment que le monde ou le démon, c'est tout un, met la main sur cet être, et vient à bout de lui inspirer son esprit, il en résulte pour son intelligence et pour son âme un désordre inexprimable. A ce moment, deux courants impétueux jaillissent de son cœur. L'un qui continue de l'entraîner vers Dieu, l'autre qui la pousse vers le monde. Si le respect humain, auquel elle est très-sensible, se met de la partie, elle se placera entre Dieu et le monde, qu'elle voudra servir l'un et l'autre à la fois. Elle aura de la religion, de la piété même, elle ne peut s'en passer, mais pas plus qu'il n'en faudra pour ne point s'attirer le blâme des personnes mondaines, dont elle a épousé l'esprit. Dans cette déplorable et fausse position religieuse, sa conscience chrétienne criera peut-être bien haut : elle trouvera, ou plutôt, l'esprit du mal lui fera trouver un moyen d'empêcher ses cris de troubler son fatal repos. Elle

avec elle, ce que l'on fait quand les intérêts humains sont en opposition, un *compromis*, en bonne et due forme.

Aussi, elle aura une croix, symbole de force pour l'être faible, la femme, mais à condition qu'elle soit d'or ou d'argent. Elle voudra avoir une *Imitation de Jésus-Christ*, le livre par excellence de la jeune chrétienne, mais elle aura soin qu'il soit doré sur tranche. Il lui faudra aussi un livre de prières pour les offices divins, mais, pour ne point manquer au *compromis*, il faudra qu'il soit couvert en velour cramoisi et fermant avec de magnifiques agraffes. Sa religion lui fait une obligation d'aller, les dimanches, assister au sacrifice commémoratif de la passion. Elle s'y rendra, mais elle aura soin de n'y aller que parée comme pour un bal, un théâtre, ou une visite d'étiquette. Il lui faudra bien aller à confesse, mais l'esprit qui la domine, sans peut-être qu'elle sache s'en rendre compte, lui fera couvrir son corps des parures de l'orgueil, comme pour empêcher son âme de sentir l'humiliation des aveux qu'elle fera dans le saint tribunal. Si elle va à la table du Dieu qui a lancé toutes ses malédictions contre l'orgueil, elle s'habillera, ni plus ni moins, comme elle le ferait pour aller à un festin mondain.

Un écrivain laïque, de notre temps, a exprimé en trois mots les dispositions ou plutôt l'erreur des femmes dont je viens de parler. *Elles aiment*, dit-il, *la croix, pourvu qu'elle soit en bois de rose; la couronne d'épines, si elle est en soie; les clous de la passion, s'ils sont en velour.*

Veillez me laisser achever ce que j'ai commencé; ayez la patience de m'écouter *encore un peu de temps*. Car j'ai encore d'autres traits à ajouter pour vous montrer ce que devient la femme catholique qui oublie les préceptes de l'évangile.

Quand l'esprit mauvais, l'ange des ténèbres, *le roi de tous les enfants d'orgueil*, a conduit une âme chrétienne au point de lui persuader qu'elle peut servir deux maîtres, contrairement aux enseignements de sa foi; il ne s'arrêtera point dans cette voie de destruction : il achevera son œuvre. Le démon est un habile ouvrier, il ne fait rien à moitié.

Le plus sage des hommes a dit : *L'humiliation suivra l'orgueilleux*, et encore : *Où sera l'orgueil, là aussi sera l'humiliation.* Celui qui a daigné s'humilier jusqu'à *prendre la forme d'un esclave* a dit : *Quiconque s'élevera, sera abaissé.* Elle sera donc humiliée. Suivez-moi : je vais vous le dire.

Une âme chrétienne livrée au *luxe* et à la *vanité*, perd chaque jour de son indépendance, même naturelle. C'était sa foi, et sa foi seule, qui lui communiquait la force *surnaturelle* dont elle avait besoin pour résister au monde et à sa tyrannie. Mais sa foi s'affaiblit à mesure et à proportion qu'elle livre son cœur à

l'amour du luxe et de la vanité. Elle en vient bientôt à oublier cette grande règle de la conscience chrétienne : *vous avez été achetés d'un grand prix ; ne vous rendez pas esclaves des hommes.*

Elle a flatté la *concupiscence* de la chair ; elle en sera l'esclave. Elle a voulu mettre Dieu et le monde dans son cœur ; Dieu en sortira. Elle s'est élevée d'orgueil, comme Nabuchodonosor, comme Eve, comme Lucifer, comme le pharisien ; Dieu lui *résistera*, car, dit la foi : *Dieu résiste aux superbes.* Elle s'est donnée au monde, et le monde la fera à *son image et à sa ressemblance.*

Elle s'humiliera, elle s'abaissera, elle se dégradera, jusqu'au point de pratiquer pour l'amour du monde ce qu'elle ne devait qu'à Dieu seul et ce qu'il ne lui demandait que pour lui ôter sa faiblesse, et la remplacer par une force divine : elle se *renonce elle-même*, pour prendre la volonté du monde, de ce monde anti-chrétien qui a crucifié son sauveur, et qui n'a pour but, la femme catholique doit le savoir, que celui de détruire le règne de Dieu sur la terre, pour lui substituer le *sensualisme païen.*

J'ai dit que la femme chrétienne, une fois devenue mondaine, se *renonce elle-même.* Je vais vous expliquer comment, et dans quel sens.

Au lieu de fixer ses regards sur l'*image du crucifié*, qui a versé tout sang divin sur la croix pour relever la femme de sa profonde dégradation et en faire une reine couronnée par la main de la religion aux yeux de la famille chrétienne, pour ne les fixer désormais que sur les *porte-étendards du luxe et de la vanité*, qui seront devenus ses modèles.

Si ces femmes qui n'ont de chrétiennes que le nom, prennent une certaine forme dans leurs vêtements : elle la prendra ; si, au lieu d'un chapeau fermée et qui convient à la modestie, elles adoptent un chapeau qui ne convient qu'aux hommes : elle en mettra un sur sa tête ; si elles se frisent les cheveux : elle frisera les siens ; si elles mettent des fleurs artificielles dans leurs coiffures : elle en mettra ; si, comme le dit le *chevalier de Doncourt*, les porte-étendards prennent des formes de robes qui les font ressembler à des cloches ; elle prendra cette forme, etc.

Le fou change comme la lune, dit le sage. Aussi toutes ces formes, toutes ces vanités, tous ces objets d'admiration ne durent guère. D'autres les remplacent le lendemain. Et on suit tout, on imite tout, on se conforme à tout, avec une abnégation qui épouvante la conscience chrétienne.

C'est assez, mais ce n'est pas trop sur un sujet qui intéresse de si près la dignité et la mission de la femme catholique. Je dois finir par une prière, la voici : O femmes ! ô filles ! de nos

campagnes catholiques : ne vous abaissez jamais au niveau des femmes ou des filles mondaines. La religion vous destine à être nobles et grandes par votre foi, par votre modestie, par votre piété. Vous aurez toujours la place que le Dieu crucifié a conquise pour vous dans le monde, dans la famille, dans la société chrétienne, tant que vous vous inspirerez aux sources de la foi. Mais, ô femmes ! ô filles catholiques ! souvenez-vous que vous la perdrez du moment que vous vous ferez les esclaves du monde, de son luxe et de ses vanités. Tels sont les enseignements de notre foi.

CHAPITRE II

Où nous en étions en fait de luxe et de vaines parures, etc., etc., il n'y a pas encore un demi-siècle

Quand on a des yeux pour voir, une intelligence pour comprendre, et un cœur pour aimer ce qui est bon, on se rappelle, avec un incroyable bonheur, l'époque encore peu éloignée de nous pendant laquelle les habitants de nos heureuses campagnes s'habillaient avec un admirable sans prétention. Alors, nous avions des défauts, même des vices (j'en parlerai plus tard) si l'on veut, car quelle est la société humaine qui n'en a point ! Mais on aime à se rappeler que pas un seul de ces défauts, qu'aucun de ces vices, n'attaquait le principe fondamental des vertus chrétiennes, la sainte humilité et son inséparable compagne, la noble et aimable modestie, dans la manière de se vêtir.

Si, à la lumière de la foi, l'on savait que le corps est plus que le vêtement, l'on saurait aussi que l'âme est infiniment plus que le corps. On prenait donc soin de vêtir son corps, le bon sens chrétien le disait, mais on ne le faisait jamais aux dépens de l'âme, qui seule est créée à l'*image et à la ressemblance de Dieu*. On était conséquent et d'accord avec ses principes religieux : et c'était bien.

L'esprit de foi faisait également connaître que la vraie beauté, celle qui plaît et qu'on aime toujours, dans la vieillesse aussi bien que dans la jeunesse, c'était celle-là seule que donne la modestie chrétienne. Tels étaient les patriarches dont parle le livre inspiré. *Ils ont été riches en vertus*, dit l'auteur sacré, *ils ont aimé avec ardeur la véritable beauté, et ils ont gouverné leurs maisons en paix*. Aussi, l'apôtre saint Paul ne trouvait

pas de motifs plus capables de faire impression sur les cœurs des corinthiens que de leur rappeler la *douceur et la modestie de Jesus-Christ.* Tous suivaient cette règle, dans leurs vêtements. Et encore ici, c'était bel et bon.

On savait encore que l'état d'une âme se manifeste sur le visage et que plus l'âme est sainte et pure, et plus le visage est beau et inspire de la vénération, aux regards de quiconque n'a pas un cœur gangrené par le vice. Et on ne connaissait pas encore le secret de dépouiller l'âme des vertus chrétiennes, pour donner au visage une beauté empruntée, qui se fane bientôt pour laisser apparaître sur le front la laideur de l'âme. C'était encore bien, puisque Salomon a dit que *la sagesee de l'homme luit sur son visage* et que, par conséquent, l'orgueil de l'homme doit aussi s'y faire voir.

Enfin, les personnes du sexe savaient que. pour être respecté, il faut savoir en imposer à la *concupiscence de la chair* par une tenue parfaitement conforme aux règles de la modestie chrétienne, dans la manière de se vêtir. Elles savaient que dès qu'une personnne oublie ces règles, elle alimente des passions funestes qui violent toujours le respect qu'on doit avoir pour elle. Elles savaient enfin que les femmes chrétiennes sont les *coadjutrices* de la bienheureuse Vierge Marie, en tout ce qui regarde la modestie et que, en conséquence, elles manquent à leur mission du moment que, dans leurs vêtements, elles se mettent en opposition avec leur modèle. C'est pourquoi, les femmes s'habillaient sans vanité et sans prétention ; elles faisaient bien.

Voyons maintenant ce qui résultait de cet état de société, dirigée par l'influence de principes chrétiens.

Le prophète-royal a dit : *Heureuse la nation qui a le Seigneur pour son Dieu.* Cette *nation est heureuse*, parceque Dieu est pour elle. et *si Dieu est pour nous*, dit St. Paul, *qui sera contre nous?* Cette *nation est heureuse*, parcequ'elle est dirigée par l'*Esprit de Charité*, qui l'affranhit de l'esclavage du monde, de la chair et de satan, suivant cette parole divine : *Or le Seigneur est Esprit : et où est l'Esprit du Seigneur, là aussi est la liberté*; la vraie liberté, *celle des enfants de Dieu* ; celle qui fait dire par le vénérable pontife Pie IX aux puissances de la terre, conjurées contre lui : *nous ne pourons pas ;* cette liberté qui faisait dire au *bi nheureux St. Pierre : Il faut plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes.* Cette *nation est heureuse*, parceque le règne de Dieu, c'est la paix des âmes, c'est l'union des cœurs, c'est surtout la charité, qui tend incessamment à mettre les enfants de Dieu dans *l'unité d'un même esprit*, comme le commandait le Sauveur, dans cette divine prière : *Père Saint, je ne vous prie pas pour eux* (ses apôtres) *seulement, mais encore pour*

ceux qui doivent croire en moi par leur parole ; afin que tous ensemble ils soient un, comme vous, mon Père, vous êtes en moi, et moi en vous ; qu'ils soient de même un en nous, afin que le monde croit que vous m'avez envoyé.

Si l'on excepte quelques écarts, c'était bien là l'état social des habitants de nos campagnes catholiques, sous l'influence du règne de Dieu. De même que, selon la remarque de l'auteur de l'*Ecclésiaste*, *tous les fleuves tendent vers la mer*, pour s'y unir, ainsi toutes les volontés tendaient vers Dieu, principe et fin de toutes choses, pour s'y mettre en harmonie, *dans un même esprit*, comme dit l'Apôtre. Aussi il y avait harmonie entre le curé et ses paroissiens, harmonie entre le père et ses enfants ; harmonie dans les croyances religieuses, dans les vêtements, dans les chants de l'Eglise, dans les relations sociales, dans l'éducation de la femme et, pour tout dire en deux mots : harmonie de tous entre la conduite et les croyances religieuses.

Que l'on veuille bien remarquer que je ne fais pas ici un tableau d'imagination, mais que c'est bien en réalité une page de l'histoire religieuse de mon pays catholique que je vais écrire.

1o. *Harmonie entre le curé et ses paroissiens.*

L'esprit de foi nous faisait comprendre que le prêtre est et doit être regardé, dans une paroisse catholique, comme étant l'*homme de Dieu*, et selon ce que dit St. Paul, comme étant le *ministre* et le représentant de *Jésus-Christ* et *comme le dispensateur des mystères de Dieu*. C'est par lui que la paroisse est dirigée dans la *voie* qui mène au ciel, par la prédication, par le saint sacrifice de la messe, par l'administration des sacrements. C'est le pasteur des brebis qui appartiennent à la sainte Eglise Catholique, dans une paroisse. Ceux qui écoutent sa voix, écoutent la voix de Jésus-Christ.

On comprenait ces grandes vérités, dans nos campagnes. Aussi tous étaient soumis à cette voix du pasteur, toujours obéie et respectée. Quand un désordre menaçait de troubler la paix religieuse de la famille paroissiale, un seul avis du Curé suffisait toujours pour le faire cesser.

On se rappelle comment furent reçus, dans la paroisse de l'Islet et ailleurs, certains hommes qui y étaient venus pour semer *l'ivraie* des mauvaises doctrines parmi notre population. Cette obéissance à la voix des curés de la campagne nous a, jusqu'à ce jour, préservés du deshonneur religieux de l'établissement de sectes protestantes dans nos campagnes du diocèse de Québec. Je dois consigner ici ce témoignage à la louange de ceux pour qui j'écris.

Dans ces jours où l'esprit de foi unissait la paroisse à son curé, en parlait-on légèrement et sans respect ? Jamais. La

foi disait du curé : *Celui qui vous méprise, c'est Jésus-Christ qu'il méprise.*

Si le curé de la paroisse était écouté et respecté, l'évêque du diocèse l'était bien encore davantage. La foi enseignait au peuple qu'il était le successeur des apôtres de Jésus-Christ. Sa visite, dans une paroisse, était donc une grande fête, mais une fête toute religieuse. Si l'Esprit Saint nous dit de *préparer notre âme à la prière*, si nous voulons la bien faire, le même Esprit enseignait à la paroisse catholique qu'il faut aussi préparer son âme, si l'on veut recevoir les effets religieux de la visite de son premier pasteur. On se préparait donc à la visite épiscopale par le recueillement et la prière.

Aussi, quand l'évêque diocésain visitait nos populations de la campagne, quels salutaires effets sa visite ne produisait-elle point sur les âmes? avec quel respect religieux n'était-il pas reçu ?

Quelle est la personne, âgée seulement de quarante ans, qui n'a point vu tous les habitants d'une paroisse, réunis auprès de l'église, recevant leur vénérable évêque, en silence, recueillis et portant sur leurs visages les signes du respect le plus profond. Oh ! quelle joie pour les saints anges-gardiens à la vue de cette population tombant à genoux pour recevoir la bénédiction épiscopale, que nos bons habitants regardaient et recevaient comme celle de Jésus-Christ.

Avaient-ils raison, dans cet acte de foi, accompagné d'aussi saintes préparations? Oui, ils avaient grandement raison, parce qu'ils croyaient fermement à cette parole du divin Sauveur, adressée à ses envoyés : *En entrant dans une maison*, dans une paroisse, dans une famille, *saluez-la en disant : que la paix soit dans cette maison*, dans cette paroisse, dans cette famille. Et le *Dieu de paix*, d'union, de charité bénissait la paroisse, et les grâces qui avaient accompagnées la visite épiscopale devenaient une nouvelle source de bénédiction pour elle.

Voilà bien l'esprit catholique, l'esprit de foi, l'esprit de celui qui a dit : *Quiconque reçoit en mon nom un petit enfant me reçoit ; et quiconque me reçoit, ne me reçoit pas, mais celui qui m'a envoyé.* Et encore : *Celui qui reçoit un prophète en qualité de prophète, recevra la récompense du prophète ; et celui qui reçoit un juste en qualité de juste, recevra la récompense du juste.*

2o. *Harmonie entre le père et les enfants.*

L'harmonie religieuse résulte de l'accord des volontés pour le bien. Dans la famille catholique, l'harmonie, c'est l'union de la volonté des enfants avec la volonté des parents, pour tendre à un but commun ; celui du bien spirituel de la famille. La

famille va bien, quand elle tend vers la fin que la religion lui propose. Cette fin n'est autre qu'un bonheur éternel.

Pour réaliser cette fin, la plus importante comme la plus essentielle, Dieu a donné à la famille catholique des parents sanctifiés par la réception d'un *grand sacrement*, comme saint Paul appelle le sacrement de mariage. Ce grand sacrement confère aux pères et aux mères une espèce de sacerdoce, dont la dignité, égale, dans les desseins de Dieu, celle dont le prêtre est revêtu. Aussi, l'auteur du livre de l'*Ecclésiastique* a dit : *Ecoutez, enfants, les avis de votre père, et suivez-les de telle sorte que vous soyez sauvés. Car Dieu a rendu le père vénérable aux enfants, et a affirmé sur eux l'autorité de la mère.* Saint Paul a dit également : *Vous, enfants, obéissez aux pères et mères, en ce qui est selon le Seigneur, car cela est juste. Honorez votre père et votre mère ; c'est le premier des commandements auquel Dieu ait promis une récompense.*

Cette récompense, l'esprit de foi nous l'a fait connaître ; C'est une longue vie, une vie heureuse, une vie accompagnée de toutes les bénédictions du ciel, suivant cette divine parole : *l'enfant qui honore sa mère est comme un homme qui amasse un trésor. Celui qui honore son père jouira d'une longue vie*, en ce monde et surtout en l'autre, puisque le texte Sacré dit : *qu'il sera sauvé.*

Voilà ce que croyaient alors les enfants et ce qu'ils croyaient, ils le mettaient en pratique. Ils étaient donc obéissants, parfaitement obéissants à leurs parents. Dans nos campagnes, chaque famille était donc semblable à une petite communauté religieuse, dirigée par le père et la mère catholiques, dans la paix et la crainte du Seigneur. Point de révolte, point d'opposition de la part des enfants contre la volonté des parents.

Sur ce point, j'en appelle aux grand'pères et aux grand'mères de notre population des campagnes. Voyait-on alors des enfants en révolte contre leurs parents ? En voyait-on les contredire, se moquer d'eux, leur désobéir ouvertement, scandaleusement ? Si quelqu'un osait le faire, comment était-il regardé dans la famille ? Qu'en disait la paroisse, quand elle en avait connaissance ? Cet enfant de satan n'était-il pas regardé comme un autre Lucifer révolté contre Dieu ?

Qu'on me permette de rapporter ici deux faits, dont j'ai été témoin dans ma jeunesse. Le premier nous montrera l'autorité paternelle honorée, et le second, cette même autorité outragée, en présence de toute une paroisse. Celui-là était le triomphe de l'esprit de Dieu sur l'esprit du mal ; et celui-ci, le triomphe de l'esprit du démon sur l'esprit de Dieu. J'ai raconté ces faits du haut de la chaire, mais pour qu'on ne les oublie jamais, je

crois devoir les consigner ici. Puisse le dernier inspirer une juste terreur à tous les enfants qui seraient tentés de se révolter contre l'autorité de leurs pères et mères.

C'était un dimanche pendant l'été. Toute la paroisse était réunie à l'église. En se tournant vers le peuple pour faire le prône, M. le curé de la paroisse aperçoit deux jeunes gens en dehors de la porte de l'église, plus que suffisamment grande pour contenir toute la population. Il les avertit d'entrer dans l'église; les jeunes gens n'en font rien. Le curé réitère son avertissement; ils n'obéissent point.

Les pères de ces jeunes gens étaient dans l'église. Voyant que leurs enfants n'avaient pas obéi à l'injonction du curé, ils se levèrent, et l'un des deux se dirige vers la porte de l'église, et revient bientôt tenant par la main son enfant, qu'il conduit auprès de la balustrade, qui sépare le chœur de la nef, et lui dit de se mettre à genoux. L'enfant obéit et se met à genoux. A ce moment, des larmes d'admiration coulent de tous les yeux. J'ai vu ce grand jeune homme à genoux, la tête penchée en avant : il pleurait aussi lui; à ce spectacle, toute la paroisse tomba à genoux, comme pour remercier Dieu de cette grande victoire sur l'esprit d'orgueil. Aussi c'était beau! Car Dieu était loué, la paroisse édifiée, le démon confondu, l'autorité paternelle glorifiée. Encore une fois, c'était admirable!

Ce héros de la piété et de l'obéissance filiales demeura à genoux, pleurant toujours, jusqu'à la fin de la messe, comme pour donner aux anges le temps de chanter à plusieurs reprises le cantique de l'*enfant Jésus* venu dans une étable pour obéir à son père : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté* (obéissants). Et le bien aimé du divin enfant de la crèche adressait, ce semble, à ce même jeune homme ces paroles de sa *première Epître : Je vous écris, jeunes gens, parce que vous êtes forts, que la parole de Dieu demeure en vous, et que vous avez vaincu le malin esprit, le roi de tous les enfants d'orgueil*, comme dit le saint homme Job.

Pendant cette scène touchante, une autre bien différente avait lieu. Le père de l'autre jeune homme était aussi parti pour aller vers son enfant, demeuré impassible à la porte de l'église. Il n'y avait que quelques minutes qu'il parlait à son fils, lorsque toute l'assemblée des fidèles entendit cet enfant de satan dire à son père d'une voix insolente : *non, non, père, je n'entrerai pas ! !*

A ce mot de révolte satanique, toute la paroisse à genoux avec l'autre jeune homme, se leva subitement, dans un frémissement d'horreur, et des cris de terreur montèrent vers le

ciel, comme un protêt solennel contre l'audace de ce malheureux. Le jeune révolté tourna le dos à l'église et à son père, et s'éloigna.

Le père outragé, revint à sa place, le visage abattu, les yeux baissés, et tomba anéanti dans son banc. Satan avait remporté la victoire, et l'enfer hurlait : *gloire à toi, Lucifer, chef des révoltés, tu as vaincu l'enfant chrétien. Désormais il sera ton partage.* C'était à faire mourir de douleur. Tous les fidèles étaient consternés. Cette dernière scène avait ému trop profondement les âmes pour permettre au curé de parler. Il continua la messe.

La messe finie, le père de l'enfant de l'obéissance, alla le prendre par la main, et le ramena au milieu des autres jeunes gens de la paroisse qui, à sa vue, demeurèrent muets d'admiration.

Le père glorieux reçut les félicitations de toute la paroisse. Il recevait la gloire qui lui était due pour avoir bien élevé son enfant, suivant cette parole de Salomon : *Celui qui instruit son fils, y trouvera la joie, et il sera glorifié en lui au milieu de ses proches.*

Quant à l'autre père, il demeura dans l'église avec sa femme et ses autres enfants ;..... pour pleurer. Dieu leur avait ôté la pensée de s'occuper de l'enfant rebelle. Il l'avait abandonné à celui qu'il venait d'imiter, dans sa révolte. Vous allez le comprendre.

Noé, nous dit la *Genèse*, se réveillant de son sommeil et apprenant que Cham le dernier de ses enfants, s'était moqué de lui, maudit la race de cet enfant, par ces effrayantes paroles : *Que Chanaan soit maudit : qu'il soit à l'égard de ses frères l'esclave des esclaves.* Et cette malédiction, comme un poison funeste, passa dans le cœur de la race maudite.

Le père de l'enfant révolté ne l'avait point maudit. Mais celui que saint Paul nous dit *être le principe de toute paternité dans le ciel et sur la terre*, l'avait abandonné à *celui qui est homicide dès le commencement.*

Après l'office de l'après-midi, le père et ceux de sa famille retournèrent à leur logis.

En mettant le pied sur le seuil de sa maison, le père, qui croyait retrouver son fils chez lui, demanda à une de ses filles qui avait gardé la maison, où était son frère. Cette fille, rappelant des souvenirs qui avaient passé dans son esprit comme des songes légers, se souvient confusément ce qui était arrivé. Elle répondit à son père qu'elle croyait se rappeler que son frère était revenu à la maison ; qu'il y avait échangé ses habits de dimanche contre ceux de la semaine, et qu'il était sorti

de la maison. Quelle heure était-il, demanda le père ? Je ne l'ai point remarqué, répondit la fille. Ces réponses si peu précises, sur des faits qui venaient de se passer, parurent comme un éclair au milieu des ténèbres. Un funeste pressentiment se peignit sur tous les visages. Le silence régnait depuis quelques moments, lorsque la mère, poussant un cri aigu, demanda à la gardienne de la maison dans quelle direction était allé son frère ? Je n'y ai point fait attention, répondit celle-ci. C'était évident : *le doigt de Dieu était là.*

A cette dernière réponse de sa fille, la pauvre mère, comme éclairée par une lumière subite, s'écria éperdue : Où est mon fils ! mon fils est perdu ! Dieu l'aura puni pour s'être révolté contre son père ! Elle ne se trompait point.

Aux cris de la mère accourent les voisins ; ceux qui revenaient, s'arrêtèrent à la porte de cette maison désolée. Chose étonnante ! aucun des voisins et aucun de ceux qui gardaient les maisons ne l'avaient vu revenir de l'église. Il semble qu'un nuage l'environnait pour le dérober à la vue de ceux qui pouvaient donner quelque indication sur ce qu'il était devenu.

On résolut cependant d'aller à sa recherche. Un grand nombre partirent dans toutes les directions. Plusieurs heures se passèrent dans des recherches sans résultat. Cependant un de la famille s'était enfin avisé d'aller au bas d'une côte que baignait les eaux du fleuve. Là, sur le sable, au-dessus de la haute marée, était ordinairement un petit *canot* de bois. Ce canot n'y était plus. Mais il remarqua avec surprise que les deux avirons, à l'usage du canot, étaient sur le rivage. Dieu avait empêché l'enfant criminel de les prendre. Le cœur oppressé par cette découverte, il remonte à la maison paternelle, pour y raconter ce qu'il venait de voir.

Avant lui, était arrivé un habitant du bas de la paroisse, dont la maison, placée sur une éminence, permettait d'y voir le fleuve. Celui-ci y avait aperçu, vers les trois heures de l'après-midi, un petit canot que le courant emportait rapidement vers le bas du fleuve.

Il n'y avait pas à en douter, l'enfant révolté devait y être. Je dois remarquer ici qu'un calme parfait régnait sur le fleuve.

A cette découverte inattendue, le père, la mère et leurs enfants s'écrièrent tous ensemble : De grâce ! de grâce ! allez, allez le sauver.

Mais les hommes proposent, et Dieu dispose de tout.

La marée avait alors beaucoup baissée, le soleil allait se coucher. Les chaloupes étaient échouées, et il fallut du temps et de grands efforts pour en mettre une à flot. A l'instant, plusieurs hommes vigoureux s'y placèrent. Et la chaloupe commençait

à peine à s'éloigner du rivage, lorsque, ô redoutable justice du Dieu vengeur de l'autorité paternelle outragée ! lorsque tout à coup s'éleva un violent coup de vent d'Est. Après avoir lutté quelque temps avec énergie, il fallut revenir au rivage, où l'on eût toutes les peines possibles d'empêcher l'embarcation de se briser. Tout était consommé !

Le cœur navré de douleur, chacun retourna à sa maison, raconter à sa famille épouvantée ce qui venait de se passer. La consternation fut sans bornes.

Qu'on veuille repasser toutes les circonstances de ce drame effrayant, que j'ai décrit bien imparfaitement, et on dira : *le doigt de Dieu était là.*

Mon père était allé, avec beaucoup d'autres, sur le théâtre du châtiment. A une heure avancée de la soirée, il revint chez nous, le visage abattu, nous raconter, les larmes dans les yeux et des soupirs dans la voix, ce qui venait d'arriver à ce jeune garçon que, le matin, j'avais entendu de mes oreilles dire à son père : *non, mon père, je n'entrerai point.* Quand il eut fini, des sanglots éclatèrent : ma mère pleurait avec nous. Oh ! que l'autorité paternelle me parut alors grande et vénérable ! Que Dieu me sembla redoutable dans les châtiments qu'il inflige quelquefois, même en ce monde, aux enfants qui se révoltent contre cette autorité ! Je le déclare ici, pour l'instruction des grands et des petits enfants, j'étais tellement pénétré du sentiment de l'obéissance inviolable que je devais à mon père et à ma mère, que si l'un des deux m'eût dit de me jeter dans le feu, je n'aurais pas hésité un instant à m'y précipiter.

Je dois déclarer que la famille de ce coupable enfant a fait, pendant de longues années, les plus minutieuses recherches ; elle n'a jamais pu découvrir les moindres traces de ce malheureux. Son corps n'a jamais été retrouvé. La mer l'a retenu dans ses abîmes !

3o. *Harmonie dans les croyances religieuses et la fréquentation des sacrements.*

L'harmonie religieuse ne résulte pas du fait qu'un peuple porte le même nom religieux, comme celui de *catholique*, mais uniquement quand ce nom est pour lui une réalité, je veux dire, quand, dans la conduite de tous les individus qui le composent, il y a parfaite conformité entre la croyance et les actions. Autrement, il y a division et contradiction, et dans la société et dans l'individu.

Il y a division dans la société, puisqu'elle n'a point la même conduite, tout en ayant les mêmes règles de conduite. Il y a également division dans l'individu, et comme deux hommes en lui. L'un de ces deux hommes croyant à la doctrine catholique,

et l'autre la violant; l'un convaincu qu'il faut être conséquent avec ce que l'on croit, et l'autre transgressant les préceptes de sa croyance.

Que résulte-t-il de cet état de société religieuse? Le sauveur des sociétés, comme des individus va nous le dire. *Tout royaume* (tout individu) *divisé contre lui-même sera détruit, et toute maison* (toute société) *divisée contre elle-même tombera en ruine.*

A l'époque dont je parle, les religieux habitants de nos campagnes comprenaient parfaitement tout cela, et ce qu'ils croyaient, ils le mettaient en pratique; ils étaient en harmonie les uns avec les autres. Mais comme la pratique de tous les devoirs religieux se concentre dans la fréquentation des sacrements de pénitence et d'eucharistie, qui en sont comme le résumé, ils avaient garde de s'en éloigner. Cette règle était suivie si universellement, que si quelqu'un l'eut violée, il eut été regardé, *comme un païen et un publicain.*

La tradition a conservé dans nos campagnes le souvenir du fait suivant. Lorsqu'au commencement de la guerre de 1812, on exigea le serment d'allégeance, quelques individus, dans nos campagnes, refusèrent de prêter ce serment. Pour cette raison, les curés refusèrent de les admettre aux sacrements. Le peuple catholique de nos campagnes avait horreur de ces êtres, et, dans son bon sens religieux, il les regardait comme des *excommuniés*, non parce qu'ils avaient refusé de prêter ce serment, mais parce qu'ils n'approchaient plus des sacrements. Ce peuple avait parfaitement raison. Puisque la peine de l'excommunication consiste surtout dans la privation des sacrements.

Cette harmonie religieuse concentrait toutes les âmes dans cette unité d'action qui en fait la force. Aussi, tous nos habitants de la campagne étaient-ils de véritables catholiques. Ils Ils étaient la joie de leurs pasteurs, qui pouvaient leur dire ce que saint Paul écrivait aux *Philippiens : C'est pourquoi, mes frères très-chers et très désirés, qui êtes ma joie et ma couronne, continuez, mes bien-aimés, de demeurer fermes dans le Seigneur.*

4o. *Harmonie dans les vêtements, dans les chants de l'Eglise, dans les relations sociales, avec les enseignements de la foi.*

Nos femmes et nos filles de la campagne savaient alors ce que signifie le mot *modestie*, appliqué aux vêtements. La foi leur avait fait comprendre le sens profond de cette parole divine : *Que votre modestie soit connue de tous les hommes; le Seigneur est proche.* Et de cet autre : *Ayant de quoi nous nourrir et de quoi nous* COUVRIR, *soyons contents.*

Elles faisaient donc consister la modestie de leurs habits

dans des étoffes qui convenaient à leur état, à leur position sociale, et surtout à leurs croyances religieuses. Elles avaient garde d'y ajouter des ornements superflus, toujours déplacés dans celles qui adorent un Dieu couronné d'épines. Elles suivaient, à la lettre, cette maxime de saint Paul : *La piété se contente de ce qui suffit.* Ainsi vêtues, elles n'étaient jamais tentées de manquer à cette règle donnée par le Saint-Esprit : *Ne vous glorifiez point de vos vêtements.* La foi leur avait appris que les habits que nous portons, rappellent le souvenir d'une grande faute, que le Seigneur voulut nous rendre plus sensible, *en faisant pour Adam et pour Eve, des habits de peaux de bêtes,* avant de les chasser du paradis terrestre.

Comme la prophétesse Anne, mère de Samuel, comme la femme dont le Saint-Esprit a fait l'éloge dans le livre des *Proverbes,* comme la tradition nous l'apprend de la bienheureuse vierge Marie, nos femmes de la campagne tissaient elles-mêmes l'étoffe dont elles faisaient leurs vêtements et ceux de leurs enfants. On pouvait dire d'elles ce que le prophète David a dit de l'heureux habitant de la campagne : *Vous mangerez le fruit des travaux de vos mains, vous êtes heureux, et tout vous réussira.*

Comme le modèle de la *femme forte* que leur offrait Salomon, les femmes de la campagne cherchaient dans leurs troupeaux et dans leurs champs, *la laine et le lin, et elles travaillaient avec des mains sages et ingénieuses.*

A cette époque, nous n'avions point ou peu de marchands, dans nos campagnes. Les habitants avaient le bon sens de se suffire à eux-mêmes pour les matières nécessaires à leurs vêtements. Leur conscience catholique leur dictait qu'une population de la campagne, qui fait l'insigne folie d'oublier de se pourvoir, sur ses terres, des choses nécessaires à ses habits, est bientôt surchargée de dettes, qu'elle ne paie ensuite qu'aux dépends des établissements qu'elle est obligée de donner à la jeune génération.

Pour assister aux offices divins, nos femmes de la campagne ne démentaient point leurs croyances religieuses par leurs habits. La foi leur donnait, par saint Paul, cette grande règle de modestie dans les églises : *Que les femmes prient* (dans les églises), *étant vêtues comme l'honnêteté le demande, qu'elles se parent de* MODESTIE *et de* CHASTETÉ, *et non avec des cheveux frisés, ni des ornements d'or, ni des perles,* NI DES HABITS SOMPTUEUX... *comme le doivent faire des femmes qui font profession de piété.* D'accord avec ces prescriptions du grand apôtre, les femmes de nos campagnes avaient, pour aller aux églises, des habits propres, mais toujours simples, unis, sans

ornements vaniteux, et en harmonie parfaite avec la fin qu'elles se proposaient en allant aux offices divins. Car elles n'y allaient que pour entendre la sainte messe, pour y prier le bon Dieu et s'édifier les unes les autres. Elles savaient que le Dieu attaché à la croix, et dont le sacrifice de la messe est la *commémoration*, n'aimait ni les orgueilleuses, ni les prétentieuses, ni les vaniteuses, mais seulement celles qui, comme lui, *sont douces et humbles de cœur*. Je ne pense pas qu'elles eussent l'idée d'aller à l'église pour s'y faire voir ou pour s'y montrer en spectacle. Et la conscience catholique, et la foi, et le bon sens chrétien disent qu'elles avaient raison, parce que leurs habits étaient en harmonie avec leurs croyances.

5o. *Harmonie entre la foi et les chants d'église.*

Tout catholique qui comprend pourquoi il se rend à l'église, le dimanche, doit s'attendre à trouver, dans les offices divins, tout ce dont son âme, son intelligence et son cœur ont besoin pour le rendre bon.

Dissipé par les soins des choses de la terre qui l'ont absorbé pendant la semaine, il doit trouver à l'église le recueillement qu'il lui faut pour prier et pour bien entendre la Sainte messe.

Tout ce qu'il y entend, tout ce qu'il y voit, doit donc être grave et exhaler un parfum religieux qui le pénètre et le porte vers les choses d'en haut.

Les chants, dont les impressions sont toujours senties par le cœur, doivent donc être, à l'église, empreints d'un sentiment de modestie, de piété et d'une douce mélancolie religieuse qui porte les âmes vers le ciel. Aussi notre plain-chant lithurgique a-t-il toutes ces qualités : On l'entend toujours sans se lasser, parcequ'il est en harmonie avec le sentiment religieux. Il pénètre l'âme d'un sentiment d'une profonde piété. Il aide à l'esprit à se recueillir en Dieu et à s'unir aux saints mystères. On sent alors que l'âme est créée pour des jouissances meilleures que celles qu'offrent les plaisirs et les joies de ce monde.

La discipline ecclésiastique autorisant à entremêler des cantiques aux chants liturgiques, au moment de la communion du peuple, on ne saurait apporter une trop grande réserve dans le choix de ces chants en langue vulgaire. Pour n'avoir pas fait attention à cette règle, on peut, par le chant d'un seul cantique mal choisi, détruire toutes les salutaires impressions du chant liturgique.

Nos ancêtres catholiques comprenaient encore ceci. En conséquence, ils ne chantaient, pendant les offices divins, que des cantiques parfaitement en harmonie avec le plain chant. Les airs de ces cantiques étaient unis, simples et propres à contribuer au recueillement des fidèles.

Les habitants de nos campagnes savaient ces cantiques. Ils les répétaient, le soir, dans les familles et en revenant de leurs travaux des champs. Ces chants étaient comme les échos de l'église et servaient à rappeler les impressions salutaires qu'on y avait éprouvé.

Remplissez-vous du Saint-Esprit, dit saint Paul, *vous entretenant de psaumes, d'hymnes et de cantiques spirituels, chantant et psalmodiant du profond de vos cœurs à la gloire du Seigneur.* Les cantiques suivants : *O l'auguste sacrement—A servir le Seigneur—Sur cet autel—Oh ! qu'il est doux—Auguste et divine Marie—Que le monde—Nous vous invoquons tous, etc., etc.*, étaient bien l'expression des sentiments que saint Paul insinuait aux fidèles par les paroles que je viens de citer.

Tout ceci était en harmonie avec le nom de catholique qu'ils avaient l'honneur de porter. Ils avaient grandement raison d'entretenir par ces chants, le sentiment religieux dans leurs cœurs.

4o. *Harmonie entre la foi et les relations sociales.*

Pour être en harmonie avec l'esprit de foi, les relations sociales d'un peuple catholique doivent avoir pour motif d'entretenir la paix, l'union et la charité. Toute visite, toute relation sociale, en dehors de cette règle, n'est point catholique.

Pour entretenir entre les familles et entre les voisins, la paix et les biens qu'elle apporte avec elle, on doit en bannir toute conversation irritante, toute parole blessante, tout propos désagréable pour ceux que l'on visite ou que l'on reçoit chez soi.

Pour réunir la société catholique *dans un même esprit et dans les mêmes sentiments*, les relations sociales doivent être cordiales, franches, sincères et accompagnées d'un certain laisser-aller qui plaît, charme et tend éminemment à l'union des cœurs

Pour faire régner la charité dans les âmes, il est nécessaire que les relations sociales aient pour motifs de consoler ceux qui sont dans les pleurs, d'encourager à la résignation ceux qui sont sous le poids du malheur et de prendre part à tous les chagrins, à toutes les peines et à tous les malheurs que peuvent éprouver des parents, des amis, des voisins.

Si les relations sociales ont lieu à une heure avancée de la nuit et entre jeunes gens de différent sexe, elles cessent d'être selon la conscience chrétienne, si elles sont assaisonnées de discours contre la modestie chrétienne ou contre la charité que l'on doit au prochain, et si, surtout, elles sont accompagnées de jeux et de recréations qui sont capables de faire perdre l'esprit chrétien aux jeunes gens et de le remplacer par l'esprit

mondain. L'apôtre saint Paul nous apprend de quelle manière des catholiques doivent se réjouir, par ces paroles : *Réjouissez-vous sans cesse en notre Seigneur ; je vous le dis encore une fois : réjouissez-vous.* Dans tous ces cas, les relations sociales sont mauvaises, parcequ'elles ne forment que des liens d'égoïsmes, de sensualité et de plaisirs coupables qui séparent les cœurs que la charité chrétienne sait et peut seule unir. C'est pourquoi le Sauveur du monde nous a dit : *Je vous laisse un commandement nouveau, qui est que vous vous aimiez les uns les autres, et que vous vous entr'aimiez comme je vous ai aimés.* Dès que l'amour n'a plus les qualités de la charité que Jésus-Christ a eu pour nous ; il n'est plus un amour chrétien. Il nuit aux âmes en les éloignant de la vraie charité, qui est de se vouloir et de se faire du bien dans l'ordre du salut.

Nos ancêtres, sans être tout-à-fait irréprochables dans leurs relations sociales, savaient cependant en bannir ce qui pouvait désunir les cœurs. Ils y conservaient l'esprit de charité et de fraternité chrétiennes. Car leurs relations sociales étaient franches, sincères et toujours accompagnées d'un sans-prétention qui tendait éminemment à unir les cœurs et à les rendre heureux. Les titres qu'ils se donnaient en s'adressant la parole, comme ceux de *voisin*, de *cousin*, de *frère*, d'*ami*, etc., etc., étaient les indices de cette fraternité chrétienne qui, éloignant l'égoïsme et les vaines prétentions, unit les cœurs et devient le signe qu'un peuple est sous l'influence de l'Esprit du Dieu de paix, d'union et de charité.

5o. *Enfin, harmonie entre l'éducation et la mission de la femme catholique.*

Quand on a eu le bonheur de naître de parents vraiment chrétiens ; quand on a vu le jour dans une localité où les mœurs patriarcales s'étaient conservées ; quand on a été, pendant ces jeunes années, sous la direction d'un homme profondément pénétré de l'esprit catholique ; quand, devenu plus grand, on a reçu les soins d'autres hommes, revêtus d'un caractère vénérable et qui savaient former à la vertu les cœurs des jeunes gens ; quand séparé du monde par une consécration spéciale, pour mieux en apprécier l'esprit et les besoins ; quand, par des études sérieuses, on a eu l'avantage de comprendre les vérités catholiques et d'en connaître les salutaires influences sur la société ; quand on a passé une assez longue vie dans un ministère où tous les cœurs sont à nus, on sent, dans les profondeurs de son être, un besoin comme infini de dire à des frères, qu'on a aimés plus que sa santé et plus que sa vie, ce qu'ils doivent ne jamais perdre de vue, dans l'éducation de la femme catholique.

Si l'on veut consulter l'esprit catholique, il dira qu'elle doit être la mission de la femme dans la famille et dans la société, la voici en deux mots : La femme catholique est appelée à contribuer puissamment à sauver la famille et la société, je devrais dire sans restriction : elle est appelée à sauver la famille et la société, en conservant la foi et en inspirant l'esprit de foi dans la famille, et la faisant passer par la famille dans la société. Son éducation doit donc être essentiellement dirigée dans le but de la préparer à cette mission, mission de la plus haute importance pour un peuple qui veut et prétend demeurer catholique.

Si l'éducation qu'elle reçoit, est parfaitement en harmonie avec les enseignements de la foi ; si on sait en graver profondément les divins préceptes dans son cœur ; si on lui en fait prendre le véritable esprit ; si, enfin, on réussit à lui faire concevoir une grande idée de ce qu'elle est appelée à faire, dans la famille et dans la société, elle sera ce qu'elle doit être, ce que Dieu demande d'elle, ce que la religion attend d'elle : une femme vraiment catholique. Car, ne l'oublions point, appelée plus tard à ÉLEVER des enfants, elle devra nécessairement les former selon son cœur, par ses exemples, par ses paroles et, surtout, par les tendances de son cœur.

Pour être encore ce qu'elle doit être, l'éducation de la femme catholique doit tendre à lui inspirer un profond sentiment des vérités de la foi, une grande horreur du monde et de ses plaisirs, une aversion cordiale de ses vanités et de son orgueil. Elle doit la former à l'amour du silence et de la retraite et, ce qui comprend tout, elle doit lui aider à acquérir une vraie et solide piété.

L'éducation, donnée à la jeune fille, serait très-incomplète si, dans notre siècle, on ne l'accoutumait non seulement à l'obéissance, mais à la vertu d'obéissance, qui consiste à obéir à ses parents et à ses supérieurs, dans la seule vue de plaire à Dieu, commandant par ceux de qui elle dépend. La femme sera obligée, plus tard, de commander dans la famille, et pour bien commander, il faut avoir su bien obéir.

On doit éloigner d'elle, avec un soin tout spécial, tout ce qui pourrait donner atteinte à la candeur et à la pureté de son cœur. Ce sanctuaire de la jeune fille doit être fermé à l'entrée de tout sentiment étranger à ceux de la piété et de la modestie. Par conséquent, tout livre, toute *brochure*, tout *feuilleton*, toute *gazette*, où elle pourrait trouver des idées fausses, mondaines, dangereuses à son innocence, ne doit jamais être placé dans ses mains.

Qui ne sait, hélas ! ce que sont devenues et la femme et la

famille et la société, après qu'Eve eût pris dans ses mains et mangé *le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal!* Comme la désobéissance de la femme séduite par le serpent a fait les plus grands ravages dans son cœur virginal, de même il en serait pour le cœur de la jeune fille qui lirait des livres, renfermant la *science du mal.*

Ce n'est pas tout. L'instruction qu'on lui donnera devra être éminemment catholique. La jeune fille doit avoir une connaissance aussi parfaite que possible, des maximes de la religion, de ses préceptes, de ses pratiques et de son esprit qui élève l'âme vers Dieu et lui apprend à remplir tous ses devoirs dans le seul but de lui plaire. C'est le sens de cette grande maxime évangélique : *Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice.*

Pour qu'elle puisse acquérir cet esprit religieux, il faut lui apprendre à veiller avec le plus grand soin à la garde de son cœur, suivant ce conseil du sage : *Appliquez-vous avec toute sorte de soin à la garde de votre cœur, parce qu'il est la source de la vie.*

Le cœur est la source de la vie! Que cette verité renferme de vérités! Car on est bien tel qu'est son cœur. Si le cœur est bon, on est bon; si le cœur est pur, on est pur, etc., etc. De quelle importance est-il donc d'aider la jeune fille à bien *garder son cœur*, afin de n'y rien laisser entrer qui puisse en blesser la sainteté? Car, peut-on l'ignorer? Son cœur n'est-il point comme l'arsenal d'où elle devra tirer, plus tard, toutes les vertus qu'elle est obligée de déposer dans le cœur de ses enfants? Ne sait-on point d'ailleurs que les joies profanes souillent le cœur d'une jeune fille, que la vanité le flétrit, que l'esprit mondain le blesse, que l'orgueil le dessèche et que le vice le tue? Que peut-il ensuite sortir de ce cœur souillé, flétri, profané, blessé, desséché, mort enfin, si non, comme le dit saint Paul, *une odeur de mort, pour la mort?*

Dans les principes de la foi, la femme catholique doit être grave, sérieuse, aimant le travail. Elle doit être économe, soigneuse, rangée et pleine de dévouement. Elle doit porter sur son visage une expression de modestie et de pudeur qui soit comme un avertissement de toujours la respecter; enfin, sa piété doit être sincère et sans aucun mélange de pédanterie ou de mondanité.

Qu'on me permette de rapporter ici un fait qui prouvera comment, à l'époque dont je parle, on entendait cette grave question de l'éducation de la femme.

Les *religieuses*, dont alors nous avions quelques communautés dans nos campagnes, comprenaient, ce me semble, parfaitement

bien la délicate et importante mission dont elles étaient chargées. Ce qui le prouve, c'est le soin qu'elles mettaient à former les jeunes filles de la campagne à bien s'acquitter des devoirs d'une femme catholique. Pour y parvenir, les bonnes et vertueuses sœurs avaient adopté cette règle fondamentale de l'éducation qu'elles donnaient : *Avant tout, la piété.* Qui dira que, au point de vue catholique, elles n'avaient pas grandement raison ? Car qu'est-ce que la piété ? C'est une disposition du cœur à l'égard de Dieu, qui fait qu'on s'acquitte avec beaucoup de respect et de zèle de ce qu'on lui doit. La *piété*, c'est encore un sentiment d'une profonde affection pour Dieu et pour tout ce qui regarde les choses religieuses. Fléchier a dit que la piété sincère est fort gaie et n'a rien d'embarrassant.

D'ailleurs, est-ce que la foi ne nous enseigne point que la piété, la vraie piété, est utile à tout, suivant cette parole divine ? *La piété est utile à tout*, dit saint Paul, *et c'est à elle que les biens de la vie présente et ceux de la vie future ont été promis.*

Il y a environ vingt ans, j'étais rendu pour donner une mission dans une de nos paroisses de la campagne. Le curé me rendant compte des besoins spirituels de sa paroisse, me fit la remarque suivante, qui ne s'est jamais effacée de mon souvenir : J'ai, me dit-il, le bonheur d'avoir dans ma paroisse, un assez grand nombre de mères de famille qui ont reçu leur éducation dans un certain couvent, qu'il me nomma. Elles n'y ont point reçu une éducation bien brillante, selon le monde, mais elles y ont été formées à la modestie et y ont contracté l'habitude d'une sincère piété. Leurs familles sont admirablement bien formées; tout y est à sa place et tout y est charmant. Il me semble que Dieu y est bien servi. Puis il ajouta : Vous les reconnaîtrez facilement au milieu de toutes les autres femmes de ma paroisse.

Cette dernière remarque du vénérable curé m'avait singulièrement frappé..... mais il ne m'avait point trompé. Les femmes dont il m'avait fait l'éloge, étaient remarquables entre toutes les autres. Il n'y avait pas à s'y tromper. Elles portaient sur leurs visages un charme saisissant de modestie, de douceur et de gravité religieuse qui inspiraient pour elle un profond respect et une admiration sans bornes.

Ce qui avait encore excité mon admiration, c'est que, au milieu d'autres personnes de leur sexe déjà livrées au luxe et à la vanité des parures, elles n'avaient absolument rien dans leurs vêtements, dans leurs coiffures et sur leurs chapeaux qui ne fut suivant les règles de la plus parfaite modestie. La *vraie piété* leur avait fait comprendre que la *grâce est vraie, que*

les beautés empruntées sont trompeuses, et que l'amour des vaines parures ne doit jamais entrer dans le cœur de la femme vraiment catholique. Elle étaient donc bien réellement comme dit saint Paul, *la bonne odeur de Jésus-Christ, une odeur de vie, pour la vie !*

Voilà bien, me disais-je, la femme catholique, formée par les mains de la religion ! Voilà ce que la piété chrétienne en sait faire ! Voilà comment, semblable au prêtre, elle devient la *lumière du monde et le sel de la terre !* Voilà comment elle se sauvera elle-même, et sauvera avec elle la famille et la société ! Voilà ce qu'elle doit être, si elle veut se faire louer, bénir et respecter, suivant cette parole du *Sage* : *La femme qui craint le Seigneur, est celle qui sera louée.*

Mon Dieu, vous qui voulez continuer de sauver le monde par la femme catholique, devenue la coadjutrice de la bienheureuse vierge Marie, que vous avez donnée pour modèle aux femmes chrétiennes, daignez inspirer à mes compatriotes de prendre les moyens d'en former toujours qui ressemblent à celles que j'ai tant admirées !

CHAPITRE III

Influence de certains mots dont le démon se sert pour tromper les hommes. --- Où nous en sommes aujourd'hui en fait de luxe et de vaines parures. --- Esprit catholique, etc.

L'apôtre saint Jean nous a dit : *Mes bien-aimés, ne croyez pas à tout esprit, mais éprouvez si les esprits sont de Dieu ; car plusieurs faux prophètes se sont élevés dans le monde.*

En nous annonçant que, par sa mort sur la croix, *le prince de ce monde allait être jeté dehors*, Jésus-Christ a voulu nous dire que le démon, *le prince de ce monde*, n'aurait aucun pouvoir pour nuire à ceux qui se conduiraient selon les lumières de la foi, mais il n'a pas voulu dire que Satan serait chassé du monde et enfermé dans l'enfer, ce qui n'aura lieu qu'après le jugement général. C'est ce que signifient ces paroles de la légion de démons qui étaient dans le corps de ce possédé, dont il est parlé dans l'évangile, et qui disaient à notre Seigneur : *Etes-vous venu ici pour nous tourmenter avant le temps ?*

Jusqu'à cette heure, le *prince de ce monde* se servira de la liberté que Dieu a donnée à l'homme, pour le solliciter au mal.

Jusqu'à cette heure, il usera de tous les moyens possibles pour reprendre sur les hommes l'empire qu'il a exercé sur ce monde depuis la chute d'Adam. Jusqu'à cette heure, nous sommes avertis par le prince des apôtres d'*être sobres et de veiller ; car le démon notre ennemi tourne autour de nous comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer.*

C'est pour cette raison que le saint homme Job disait que *la vie de l'homme sur la terre est une guerre continuelle, et* que *ses jours sont comme les jours d'un mercenaire.*

Saint Paul parlant de faux apôtres qui se transformaient en apôtres de Jésus-Christ, nous prévient de ne point nous en étonner, *puisque Satan même se transforme en ange de lumière.*

En nous donnant cet avertissement, l'apôtre n'a pas voulu nous dire que, pour nous tromper, le démon prendrait visiblement la forme d'un *ange de lumière*, de l'un de nos bons anges. mais qu'il emploiera certaines personnes qu'il aura formées à son image et dans le cœur desquelles il aura infusé l'art de mentir et de tromper avec adresse. Pour rendre plus efficaces les paroles de tromperies qu'il leur mettra sur la langue, " il leur laissera, dit saint Augustin (*lettre à Vital*), quelque ombre et quelque apparence de bonnes œuvres, qui les rendront recommandables aux yeux des hommes. Ces personnes, *ajoute le saint docteur*, lui serviront à tromper les autres. "

Tels étaient les pharisiens qui payaient la dîme, jeûnaient deux fois dans la semaine, et affectaient de paraître avec un visage défiguré, afin de faire voir aux hommes qu'ils jeûnaient. C'était le démon sous la forme d'un *ange de lumière.* Il se servait d'eux pour empêcher les juifs d'écouter celui qui *était la lumière du monde.* C'est ainsi que, depuis les apôtres, le démon a pris la forme d'un ange de lumière, dans tous les hérésiarques qui, sous le vain prétexte d'une *fausse piété*, ont déchiré le sein de la sainte Eglise. C'est encore le même Satan qui transforme un puissant souverain de nos jours, en ange de lumière et lui fait visiter les hôpitaux, afin d'ôter aux hommes irréfléchis l'horreur de ses odieuses et hypocrites persécutions contre l'auguste chef de l'Eglise catholique.

Dans son commentaire sur ce texte de saint Paul, d'Allioli fait les remarques suivantes. Je les crois trop importantes, pour la question que je traite, pour en priver mes lecteurs.

" Satan sous les dehors de la vérité et de la piété séduit les pauvres mortels, pour en faire d'autant plus facilement sa victime. Il n'y a que l'*humilité*, qui est le plus redoutable adversaire de cet ennemi rusé, l'*humble soumission à l'Eglise*,

l'abandon confiant à la conduite d'un confesseur, qui soit capable de nous délivrer de ce piége. Voici ce qui est raconté dans la vie des anciens pères :

" Le démon apparut à un certain père sous la forme d'un " ange de lumière, et lui dit : Je suis l'ange Gabriel, pour- " quoi fermes-tu les yeux ? Je suis envoyé près de toi. " Le père répliqua : " Prends garde, n'aurais-tu pas été envoyé à " quelqu'autre ? Car je ne suis pas digne qu'un ange soit en- " voyé près de moi ! " Le démon disparut sur le champ.

Gravons donc profondément dans nos cœurs l'avertissement que nous donne l'apôtre St. Jean : *Mes bien-aimés, ne croyez pas à tout esprit, mais éprouvez si les esprits sont de Dieu : car plusieurs faux-prophètes se sont élevés dans le monde.*

Quelle règle emploierons-nous *pour éprouver les esprits*, et connaître sûrement *s'ils sont de Dieu*, ou *de son ennemi*, le démon ? Je réponds, sans aucune crainte de me tromper : Par les enseignements de l'Eglise et de la foi, mais non pas commentés ou expliqués par nous, mais par l'Eglise, qui nous conduit par notre évêque et par nos prêtres. En dehors de cette règle, il n'y a qu'erreur, déception, mensonge, aveuglement et perdition pour la conscience d'un Catholique. Toutes les hérésies, tous les faux principes, toutes les doctrines de mensonge qui, de nos jours, ont conduit la société humaine dans un abîme d'égarements et de crimes, aussi nombreux que les grains de sable qui bordent le rivage de la mer, prennent tous leur origine dans la violation de cette grande loi catholique : *Obéissez à vos conducteurs* (aux prêtres et aux évêques), *et soyez soumis à leur autorité, afin qu'ainsi qu'ils veillent pour le bien de vos âmes, comme devant en rendre compte, ils s'acquittent de ce devoir avec joie, et non en gémissant ; ce qui ne vous serait pas avantageux.*

Voilà la règle pour la conscience catholique. Tous ceux qui la violent, ne sont catholiques que de nom. Que l'on crie si l'on veut ; que l'on raisonne, qu'on murmure, qu'on se dépite, il faut en passer par cette règle, si l'on veut être catholique : *obéissez à vos conducteurs*, à vos prêtres et à vos évêques, *et soyez soumis à leur autorité*, ou vous n'êtes catholiques que de nom. Je dis plus : on court à sa perdition, suivant cette autre règle catholique : *Celui qui résiste aux puissances, résiste à l'ordre de Dieu ; et ceux qui y résistent, attirent la condamnation sur eux.*

Jésus-Christ s'est écrié : *Que la porte de la vie est petite ! que la voie qui y mène est étroite ! et qu'il y en a peu qui la trouve !* Supposons que vous ayez trouvé cette *voie étroite en recevant l'adoption des enfants de Dieu.* Mais, ce n'est pas tout

d'avoir trouvé la voie, il faut y marcher jusqu'à la *petite porte* qui ouvre l'entrée du ciel. Cependant saint Paul nous avertit que nous *marchons*, dans cette voie étroite, *par la foi, mais encore par une vue claire*. Tout près de cette voie étroite est *la voie large;* cette dernière *mène à la perdition*.

Le passage de la voie étroite à la voie large est presque imperceptible. Des hommes très versés dans les sciences religieuses s'y sont trompés. Des Tertulien, des Origène et une foule d'autres, *qui étaient comme des colonnes dans l'Eglise de Dieu*, ont pris la voie large pour la voie étroite. Il est donc évident qu'il vous faut un guide. Ce guide, nous le connaissons. C'est, pour vous, celui auquel l'apôtre vous a dit d'*obéir* et à l'*autorité* duquel il *vous dit de vous soumettre*. Il est pour vous le représentant de celui qui a dit : *Je suis la lumière du monde. Celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres, mais il aura la lumière et la vie.*

Séparés de vos guides catholiques, à qui Jésus-Christ a dit, comme il a dit de lui-même : *Vous êtes la lumière du monde. Vous êtes le sel de la terre* : que deviendrez-vous? Je vais vous le dire : Suivez-moi. De même que les yeux de votre corps ne peuvent plus distinguer les objets si, pendant les ténèbres d'une nuit très-obscure, le flambeau qui vous les fait apercevoir s'éteint et que vous tombiez les *ténèbres extérieurs;* ainsi, du moment que vous vous séparez de ceux qui sont la *lumière du monde*, en refusant de vous *soumettre à leur autorité*, votre âme tombe dans les ténèbres intérieurs. Les ténèbres intérieurs mettent l'âme sans moyen de distinguer le petit chemin qui conduit à la vie. Dans cette situation, elle est sous la puissance de l'*esprit de ténèbres*. Le prophète Isaïe a écrit pour ces âmes, qui ne savent plus distinguer les *choses qui sont de l'esprit de Dieu* de celles qui viennent de l'esprit de ténèbres : *malheur à vous, qui dites que le mal est bien, et que le bien est mal ; qui donnez aux ténèbres le nom de lumière, et à la lumière le nom de ténèbres ; qui faites passer pour doux ce qui est amer, et pour amer ce qui est doux. Malheur à vous qui êtes sages à vos propres yeux, et qui êtes prudents en vous-mêmes.*

On ne peut le nier, plusieurs en sont rendus là, dans nos campagnes. Un grand nombre de personnes, et ce nombre va toujours croissant, sont devenues *sages à leurs propres yeux* et parce qu'elles se croient sages, selon la sagesse de ce monde que l'esprit de foi nous apprend, par la bouche d'un saint Paul, *n'être qu'une folie devant Dieu*, elles se sont séparées de leurs guides religieux. Si elles vont encore aux églises écouter ce qu'ils enseignent, ou elles le méprisent, ou,

ce qui est la même chose, n'en tiennent aucun compte. Elles oublient cette grande règle de la foi : *Car*, dit saint Paul, *ce ne sont pas ceux qui écoutent la loi qui sont justes devant Dieu ; mais ceux qui gardent la loi qui seront justifiés.* Et cette autre de saint Jacques : *Ayez soin de mettre en pratique cette parole* (qu'on vous annonce) *et ne vous contentez pas de l'écouter en vous séduisant vous-mêmes.*

Aussi l'esprit catholique se perd rapidement dans nos campagnes, et, avec lui, tout ce que nous admirions dans nos ancêtres, tout ce qui faisait leur bonheur, tout ce qui les préservait de l'influence des *esprits de ténèbres*, tous les biens enfin qui les attachaient à la sainte Eglise Catholique se relâchent.

Qui donc nous a poussés dans cette voie fausse et anti-catholique qui mène à notre perdition ? Avant que le mal ne soit rendu à un point, où il n'y a plus d'autre remède qu'un bouleversement qui rougit la terre du sang humain, soyons assez sages pour ouvrir les yeux, afin de sonder la profondeur de l'abîme où un peuple va se précipiter dès que, refusant d'écouter ses conducteurs religieux, il se laisse guider par l'esprit du monde, par les vaines apparences de la prospérité mondaine, et surtout *par l'orgueil de la vie.*

Depuis sa chute originelle qui l'a profondément blessé, l'homme ainsi que la société humaine toute entière, est soumis à l'action de deux esprits diamétralement opposés, l'Esprit de Dieu et l'eprit de Satan. Sous l'action de l'esprit de Dieu, l'homme et la société humaine marchent vers la fin pour laquelle Dieu les a créés. Cette fin n'est autre que la possession d'un bonheur éternel. Sous la direction de l'Esprit de Dieu, l'homme et l'humanité travaillent à se guérir des blessures faites à la nature humaine par le péché du *vieil homme*, Adam, pour se revêtir du *nouvel homme*, qui est Jésus-Christ.

Au contraire, dès que l'homme ou la société humaine sont soumis à l'action de l'esprit de satan, ils se détournent de leur fin pour tendre vers un malheur éternel, où *une tempête de ténèbres les attend.* Sous la direction de l'ange déchu, les individus comme les sociétés humaines, voient se renouveler et devenir chaque jour plus profondes les blessures faites à la nature humaine par la chute du premier homme sous l'empire de cet ange maudit.

Pour nous tromper, le démon se sert de *certains mots* qui, pris à la lumière de la vraie foi, rappellent à l'homme la fin pour laquelle il a été créé et lui aident à tendre à cette fin, en ce monde et en l'autre.

Le démon, prenant ces mots, en change le véritable sens, et

leur en donne un autre qui, en flattant l'orgueil dont l'homme est pétri, le pousse à s'élever en dehors de l'action de Dieu ou de ceux qu'il a mis à la place. Je vais vous le faire comprendre : Suivez-moi.

Remarquez que, séparé de ses guides religieux, qui ont l'esprit de Dieu, l'homme et la société se trouvent isolés de la participation à *la lumière qui éclaire tout homme qui vient en ce monde.*

La première femme est séparée d'Adam, le guide que Dieu lui a donné, puisque *le mari est le chef de la femme*, nous dit saint Paul : elle se promène dans le paradis terrestre, accompagnée du *serpent*, qui était l'animal qu'elle devait aimer plus que tous les autres, parcequ'il *était le plus fin de tous les animaux que le Seigneur Dieu avait créés.* Elle s'arrêta devant l'arbre qui portait *le fruit de la science du bien et du mal.*

L'esprit du mal la voyant seule, s'approcha d'elle. C'était le moment favorable pour la séduire. Mais n'osant point se montrer à cause de la difformité dont l'orgueil l'avait revêtu, il fera comme toujours, il prendra *l'apparence d'un ange de lumière*, en empruntant le corps du serpent. Sous ce déguisement dont Eve ne pouvait se défier, il va entrer sans crainte en conversation avec elle. Il va lui parler par le moyen de la langue du serpent. Comme plus tard, il parlera par Nestorius, par Arius, par Luther, par Mahomet, par tous les imposteurs.

Pourquoi Dieu vous a-t-il commandé de ne point manger du fruit *de tous les arbres du paradis ? La femme lui répondit : Nous mangeons du fruit des arbres du paradis, mais pour ce qui est du fruit de l'arbre qui est au milieu du paradis, Dieu nous a commandé de n'en point manger, et de n'y point toucher, de peur que nous fussions en danger de mourir. Le serpent reprit à la femme : assurément vous ne mourrez point. Mais c'est que Dieu sait qu'aussitôt que vous aurez mangé de ce fruit, vos yeux seront ouverts, et* VOUS SEREZ COMME DES DIEUX, CONNAISSANT LE BIEN ET LE MAL.

Ces mots : *vous serez comme des dieux*, expliqués par l'esprit de Dieu, sauveront l'humanité ; expliqués par l'esprit du mal, ils la perdront.

Vous êtes des dieux, nous dit le prophète David, *et vous êtes tous les enfants du Très-Haut ;* ce qui veut dire à la lumière de la foi : reconnaissez que tout imparfaits que vous êtes, Dieu veut que, aidés de sa grâce, vous vous efforciez sans cesse à devenir parfaits, afin d'être les enfants de Dieu, et étant devenus, en ce monde, les *imitateurs de votre Père céleste, qui est le modèle de toute perfection*, vous soyez, dans une autre vie, les *héritiers de Dieu et les co-héritiers de*

Jésus-Christ, et participant de la nature divine. Voilà en quel sens nous *serons comme des dieux.*

Mais, ces mêmes mots : *vous serez comme des dieux*, dans la signification que leur donna l'esprit de Satan et que Eve comprit et accepta, voulaient dire : dès que vous aurez mangé *le fruit de la science du bien et du mal*, vous connaîtrez, par votre propre esprit, tout ce qui est bon et tout ce qui est mal. Votre science égalera celle de Dieu ; vous comprendrez ce qu'il comprend, vous saurez tout ce qu'il sait. Il vous a mis sous sa dépendance, il veut que vous lui soyez soumis ; ne soyez pas esclaves de cet être. Séparez-vous de lui, de sa direction et de son autorité. Ainsi vous *serez comme des dieux.*

L'esprit d'Eve profondément ébranlé par ces idées de grandeur et d'indépendance, porta ses regards sur l'arbre fatal. *Elle considéra que le fruit de cet arbre était bon à manger*, (puisqu'il devait faire un autre Dieu d'elle) *et qu'il était beau et agréable à la vue ; et en ayant pris, elle en mangea, et en donna à son mari qui en mangea.*

Le démon sortit alors du corps du serpent et s'éloigna. Son œuvre de perdition était consommée. Adam et Eve venaient de passer de la dépendance d'un être souverainement bienfaisant, sous l'esclavage d'un tyran d'une malice infernale. Satan ayant vaincu nos premiers parents et les ayant séparés de leur fin, qui ne pouvait être autre que la possession de Celui dont ils portaient l'*image et la ressemblance* gravées dans le fond même de leur être, acquit par cette victoire, un immense ascendant, sur eux et sur leurs descendants. Jusqu'à la fin des temps, il *rôdera autour d'eux pour les dévorer*, c'est-à-dire, pour les retenir sous son empire et les empêcher de revenir sous la dépendance de Dieu, leur maître légitime.

La femme, nous dit saint Paul, *fut séduite par les artifices du serpent.* Elle avait donc cru à cette parole d'orgueil : *vous serez comme des dieux.* Ayant été en communication directe avec celui que Job appelle *le roi de tous les enfants d'orgueil*, elle dut recevoir dans son cœur tout le venin du poison de l'orgueil de l'être infernal.

Nous savons tous que ce fatal poison de l'orgueil infusé dans le cœur du genre humain, n'a pu trouver un remède que dans les humiliations infinies d'un Homme-Dieu mourant sur une croix, la bouche abreuvée de fiel et de vinaigre, la tête couronnée d'épines et le cœur noyé dans un océan de douleurs.

Si maintenant nous cherchons à connaître la cause de la chute de nos premiers parents, les lumières de la foi nous les découvriront.

Dieu ayant créé des êtres capables de le connaître, devait leur donner une fin, et cette fin ne pouvait être que lui-même, pour aider à nos premiers parents à atteindre le but de leur création, Dieu avait déposé dans leurs âmes un besoin impérieux de s'élever jusqu'à lui afin, nous dit l'apôtre Saint Jean, *d'être semblables à lui.* Mais Adam et Eve ne pouvaient s'élever jusqu'à la possession de Dieu, sans demeurer sous l'action de son esprit et sans être assistés d'une grâce surnaturelle, même dans l'état d'innocence.

Lucifer qui n'était tombé dans l'enfer que pour s'être séparé de Dieu, connaissait parfaitement et ce besoin impérieux de tendre vers Dieu et le seul moyen qu'Adam et Eve avaient pour parvenir à le posséder, leur union avec Dieu. Il fallait donc les séparer de Dieu.

Pour réussir, il va tracer la voie à tous les imposteurs qui, plus tard, se présenteront pour tromper le monde et séparer un grand nombre d'âmes de Dieu et son Eglise. *Pourquoi Dieu vous a-t.il commandé de ne point manger du fruit de tous les arbres du Paradis ?* Pourquoi ne mangez-vous pas de viande le vendredi ? Pourquoi vous confessez-vous ? Pourquoi obéissez-vous à vos prêtres et à vos évêques ? Est-ce qu'on ne peut pas se sauver sans faire maigre, sans aller se mettre aux genoux d'un prêtre ?

Satan ne se contente pas de jeter de l'odieux sur la défense de Dieu comme étant injuste et déraisonnable. Il va faire croire à Eve qu'elle a mal compris ce que Dieu a commandé, et pour tromper sa candeur, il prendra, comme tous les imposteurs, un ton d'assurance imperturbable et niera carrément le châtiment attaché à sa désobéissance à la défense de Dieu : *assurément*, dit-il à la première femme, *assurément vous ne mourrez point.* La crainte du châtiment ou la crainte d'un Dieu vengeur, arrachée du cœur de la malheureuse femme, il va lui faire croire que son Créateur la prive de quelque chose d'essentiel à son bonheur et à la fin pour laquelle elle a été créée : c'est la *connaissance du bien et du mal.*

Eve, ayant perdu la crainte de Dieu vengeur et profondément ébranlée par ces dernières paroles du séducteur, *considéra que le fruit était bon à manger*, puisqu'il devait lui donner ner la connaissance qui manquait à sa perfection.

Ainsi préparée, Satan n'avait plus qu'à la faire avancer d'un pas pour consommer sa perte ; c'était de la pousser dans l'abîme sans fonds de l'orgueil, *Vous serez comme des dieux*, indépendants, vous suffisant à vous-mêmes, et trouvant dans la connaissance du bien et du mal, tout ce qui appartient à l'essence divine.

Eve alors prit de sa main le fruit de l'arbre ; elle en mangea. Vous savez le reste.

Adam et Eve et leurs descendants, avaient cessé d'être sous la direction et la dépendance volontaires de leur créateur. Ils avaient fait ce que l'auteur de l'Ecclésiastique va nous dire : *le commencement de l'orgueil de l'homme est de commettre une apostasie à l'égard de Dieu ; parceque son cœur se retire de celui qui l'a créé. Car le principe de tout péché est l'orgueil ; celui qui y demeure attaché sera rempli de malédiction, et il y trouvera enfin sa ruine.* C'est donc avec raison que, parlant du luxe dont le principe est l'orgueil, notre vénérable évêque s'écriait : *malheur aux âmes vaines et orgueilleuses !* Et si cet avertissement n'est point écouté, et si elles *demeurent attachées au luxe*, ces âmes vaines et orgueilleuses subiront le sort d'Adam et d'Eve, et seront *remplies d'une malédiction, où elles trouveront leur ruine.*

Adam et Ève par leur *apostasie à l'égard de Dieu*, devinrent les esclaves de satan, leur vainqueur, selon cette effrayante sentence de l'apôtre St. Paul : *Ne savez-vous pas que, de qui que ce soit que vous vous soyez rendus esclaves pour lui obéir, vous demeurez esclaves de celui à qui vous obéissez, soit du péché pour y trouver la mort, ou de l'obéissance, pour y trouver la justice.* Quel maître que le démon ! mais aussi quel monstrueux péché que l'orgueil qui soumet une âme à Lucifer ! ! *Malheur* donc, encore une fois, *aux âmes vaines et orgueilleuses !*

Lucifer qui avait dit : Je placerai mon trône audessus des nuages, *et je serai semblable au Très-Haut*, a été précipité, avec le tiers des anges, *dans l'enfer jusqu'au plus profond des abîmes ;* Adam et Eve qui avaient dit : Nous mangerons du *fruit de la science du bien et du mal, et nous serons comme des dieux*, ce qui n'est que l'écho de la parole de l'ange rebelle, ont été soumis à la puissance et à la tyrannie de l'esprit de ténèbres. Voilà ce que deviennent les orgueilleux !

L'œuvre de Satan, commencée dans le paradis terrestre, se continuera jusqu'à la fin du monde. Il trompera toujours les hommes à l'aide de certains mots et de certaines idées dont il changera la véritable signification et qu'il fera accepter par tous ceux qui, n'écoutant plus ceux que Dieu a chargé d'*enseigner la vérité*, seront par là même abandonnés à toutes les séductions des envoyés de l'enfer.

Ainsi, au commencement du seizième siècle, un moine orgueilleux et remuant, se croit appelé à reformer l'Eglise de Dieu ; et Satan, le roi de tous les enfants d'orgueil, comme je vous l'ai déjà dit, va lui mettre sur le front une impudence

à nulle autre pareille. Cet ange rebelle, lui donnera une fausse *apparence de la piété*, pour en faire un *ange de lumière.* Il lui fera porter son habit de moine pendant trois ans, après sa révolte.

Luther se présentera les soupirs dans le cœur et les larmes dans les yeux, criant contre les abus qui existent dans l'Eglise, comme s'il ne devait pas savoir cet article du symbole : *Je crois l'Eglise une, sainte, catholique et apostolique.*

Pour réussir à séparer les âmes de l'unité catholique, en dehors de laquelle il n'y a plus de salut, Satan lui mettra dans la bouche le nom du plus saint de tous les livres, celui de la BIBLE. Ce livre divin qui renferme les fondements de la foi, va devenir entre les mains de l'enfant du démon, la source d'égarements innombrables.

Encore ici, nous allons assister au drame diabolique joué dans le paradis terrestre.

Dieu s'était réservé le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal. Il avait déclaré à nos premiers parents qu'ils mourraient d'une double mort, celle de l'âme et celle du corps, *s'ils osaient y toucher.* L'ange rébelle au contraire, leur avait dit : mangez de ce fruit, et je vous assure qu'au lieu d'y trouver la mort, vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. Adam et Eve, donnant entrée dans leurs cœurs à cette parole d'orgueil diabolique, préférèrent écouter Satan, et des maux, plus nombreux que les étoiles du firmament, inondèrent la terre.

L'Eglise du Dieu vivant, la foi nous le dit, est assistée tous les jours d'une lumière surnaturelle pour nous donner l'interprétation du livre divin, la *Bible.* Nous savons que celui qui est la *lumière du monde a ouvert l'esprit*, à ses envoyés et surtout à ceux qui sont chargés de conduire l'Eglise, *afin qu'ils entendissent les écritures. Cette colonne et cette base de la vérité*, avait dit à ses enfants : Lisez le livre divin, si vous voulez. Mais sachez que vous y trouverez *votre propre ruine*, si vous vous mêlez de l'expliquer par votre raison individuelle : Je suis seule assistée par l'*Esprit de vérité* pour vous en donner l'interprétation. Recevez-là de moi, si non vous vous *égarerez de la voie de la vérité, et le soleil de la justice ne luira pas pour vous.*

Le serpent du paradis terrestre avait servi d'organe à Satan pour faire tomber Adam et Eve dans l'*apostasie de l'orgueil*, Luther va le remplacer pour faire apostasier le tiers des enfants de l'Eglise de Dieu. Satan lui mettant son impudence sur le front, son esprit de mensonge sur les lèvres et son orgueil satanique dans le cœur, Luther viendra dire au monde :

Pourquoi l'Eglise vous a-t-elle commandée de ne point interpréter la *Bible* par vous-mêmes ? Elle vous menace de tomber dans l'erreur si vous en jugez par votre raison ? Ne la croyez point. Prenez ce livre ; lisez-le ; interprétez-le vous-mêmes selon votre propre raison. Tout ce que votre raison vous dira être vrai sera vrai ; tout ce qu'elle vous dira être faux, sera faux. Chacun de vous est *infaillible*. Ce qui n'est que l'écho de la parole jetée dans le cœur d'Adam et d'Eve : *vous serez comme des dieux*, connaissant par vous-mêmes, ce qui est bien et ce qui est mal.

Dans le paradis terrestre, vous l'avez vu, Adam et Eve, se mettaient à la place de Dieu, comme Lucifer avait prétendu le faire, dans le ciel. Luther venait se mettre à la place de celui auquel le divin Fondateur de l'Eglise avait dit : *Je te donnerai les clefs du royaume des cieux ; tout ce que tu lieras sur la terre sera aussi lié dans le ciel ; et tout ce que tu délieras sur la terre sera aussi délié dans le ciel*, et ces autres paroles : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.* C'est, sous une forme ou sous une autre, le règne de Dieu aboli dans le cœur de sa créature, pour y établir celui de satan. Adam et Eve avaient prétendu déifier l'humanité, Luther avait déifié la raison humaine.

La raison humaine tombée dans de profondes ténèbres et sous la fougue impétueuse des passions de la chair, par le péché d'Adam, venait d'être livrée à elle-même et sans guide pour la diriger, par la révolte de Luther contre l'autorité de l'Eglise. Elle était dans la position d'un vaisseau, privé de son pilote et de son gouvernail, et livré à la fureur d'une tempête qui le pousse contre des rochers où elle le brisera, pour en disperser les débris sur tous les rivages de l'océan.

Aussi, le drame qu'avait joué le démon, par l'entremise du fougueux Luther, a-t-il eu pour conséquence de précipiter la raison humaine dans un océan d'erreurs, qui devenant chaque jour plus monstrueuses, nous donnent aujourd'hui les rationalistes de l'Allemagne, les solidaires de la Belgique, les Franc-maçons de tous les pays, et les Mormons du lac salé, qui semblent n'avoir choisi leur habitation sur les bords de ce lac que pour nous dire dans quel abîme de lubricité ils sont plongés.

Malheur donc aux âmes vaines et orgueilleuses ! Malheur aussi à tous ceux qui refusent d'écouter l'Eglise et ceux qu'elle a mis à sa place pour conduire les âmes et empêcher la pauvre raison humaine de tomber sous l'empire de l'orgueil !

Pour compléter cette suite d'erreurs, d'égarements et de perdition, il ne manquait plus que de *déifier la chair humaine*

et d'unir cette déification à celle de la raison, afin de réaliser cette parole prophétique du Dieu de vérité : *Mais lorsque le Fils de l'homme viendra* (pour juger le monde) *pensez-vous qu'il trouve de la foi sur la terre?* Pourquoi n'y aurait-il presque plus de foi sur la terre ? " Parceque, nous disent les " interprêtes Catholiques, il y aura une extinction presque " complète de la foi et de la vie divine qui a son principe dans " la foi."

Cette fois, le démon n'emploiera pas un organe particulier, tel que le serpent, tel que Luther, pour élever la chair et en faire une divinité. La raison humaine jetée en dehors de ses voies par tous les réformateurs du seizième siècle et ne trouvant plus la direction de ceux qui sont la lumière du monde, se chargera de continuer son œuvre de perdition.

Comme Lucifer, en contemplant la lumière dont son créateur l'avait environné, s'était écrié dans le délire de son orgueil : *Je monterai au ciel et j'établirai mon trône au-dessus des astres de Dieu ; je serai semblable au Très-Haut ;* je suis assez grand, assez beau, assez puissant : Je me passerai bien de Dieu. De même la raison humaine déifiée par Luther dira, dans la folie de son orgueil : Je monterai au-dessus de *la montagne, où est bâtie la maison du Seigneur*, la sainte Eglise Catholique, et je régnerai sur le monde, à la place du Dieu du Calvaire. Depuis qu'un grand homme (ce grand homme a falsifié la divine parole de Dieu, il a violé publiquement son vœu de chasteté et l'a fait violer à d'autres, il s'est contredit mille fois, il a tyrannisé le monde, il a vécu dans les débauches de l'ivrognerie et de l'impureté, l'histoire nous l'a dit), depuis qu'un grand homme m'a émancipé des entraves de la foi, j'ai trouvé mille inventions pour faire oublier l'abjection de la chair humaine. Je veux maintenant qu'on la couvre de velours et de soie, de perles et de bijoux. Ainsi parée, elle sera digne du *siècle des lumières*, et je pourrai, sans qu'on se doute qu'elle renferme une pourriture infecte, la présenter aux adorations de l'univers entier. Et les juifs, et les idolâtres, et les protestants, de toutes les sectes, et les infidèles et les catholiques la couvrant de *luxe et de vaines parures*, répéteront dans tous les coins du monde civilisé, avec un ensemble que l'esprit du mal n'aura jamais entendu : relevons la chair ! gloire à la chair ! Qu'elle soit enivrée de voluptés et de délices ! Progrès ! Progrès ! ! Progrès ! ! ! La chair n'est plus la chair. Voyez plutôt : c'est *une idole parée et ornée comme un temple ! !*

Et tous les rangs des sociétés civilisées, depuis le plus bas jusqu'au plus élevé, s'uniront, dans une immense folie d'orgueil, pour rivaliser à qui inventera de nouveaux ornements

pour couvrir la chair de luxe et de vanité. Et le monde deviendra chair, et Dieu dira, comme au temps du déluge : *Mon esprit ne demeurera point plus longtemps dans l'homme, parce qu'il est chair.* Et un très petit nombre des élus ne tomberont point dans cette erreur, la plus universelle qu'on ait peut-être jamais vue, depuis l'établissement du christianisme.

Je dis : l'*erreur la plus universelle*, jugez-en vous-mêmes. Transportez-vous en esprit dans toutes les parties du monde civilisé, où les idées du *progrès* ont pénétré. Vous y rencontrerez des femmes juives qui maudissent le Dieu du Calvaire ; des femmes protestantes de toutes les nuances, qui adorent le *Dieu-raison ;* des femmes infidèles qui ne croient pas au christianisme ; des femmes philosophes qui blasphêment leur créateur ; des femmes impies qui se moquent de tout ; des femmes idolâtres qui adorent des dieux ; enfin, des femmes catholiques qui adorent un Dieu couronné d'épines. Regardez toutes ces femmes livrées aux mêmes vanités, aux mêmes excès de luxe, à la même sensualité, toutes réunies dans un même esprit, celui de la glorification de la chair ; et dites si jamais rien de semblable s'est vu depuis l'établissement du christianisme ?

Car le luxe est la parfaite image du déluge.—De même que, pendant le déluge, tous les corps grands et petits, nobles et ignobles, privés de leur principe de vie, roulaient pêle-mêle dans le torrent des grandes eaux, de même aussi les hommes et les femmes de tous les états et de toutes les classes des sociétés civilisés, abandonnés de l'Esprit de Dieu, sont entraînés, pêle-mêle, depuis le journalier jusqu'au millionnaire, dans le torrent d'un luxe qui, " comme un fleuve qui n'a plus de rives, soulève les plus mauvaises passions de la terre, et provoque toutes les vengeances du ciel, " écrivait, en 1859, Mgr. le Cardinal Morlot.

Huit personnes seulement ne furent point submergées dans les eaux du déluge. Combien ne se laissent point entraîner par le désordre du luxe ? Qu'on se donne la peine de les compter, je ne dis pas dans les villes, mais dans les campagnes, et on comprendra toute l'étendue du désordre que je déplore, avec tous ceux qui portent intérêt au salut des sociétés modernes.

Il est donc de la plus grande importance pour les habitants de nos campagnes de se mettre devant les yeux, pour ne les jamais oublier, cet avertissement de l'apôtre St. Jean, que je leur rappelle : *Mes bien-aimés, ne croyez pas à tout esprit, mais éprouvez si les esprits sont de Dieu ; car plusieurs faux-prophètes se sont élevés dans le monde ;* j'ajouterai, de notre temps peut-être plus que dans aucun autre. Comment est-il arrivé

que nous sommes si différents de ce qu'étaient nos ancêtres dans notre conduite, dans nos habits, dans nos mœurs, en un mot ? Je vais vous le dire.

Nous lisons, dans l'histoire de l'Eglise, que peu de temps après la troisième visite que saint Paul fit aux *Galates*, il apprit que des prédicants hérétiques avaient semé des mauvaises doctrines parmi eux, et que de grands désordres s'en étaient suivis. C'est pour cette raison que, dans une épître que nous avons, il leur adressa cette humiliante reprimande : *O galates insensés ! qui vous a ensorcelés, pour vous rendre ainsi rébelles à la vérité ? Etes-vous aussi insensés qu'après avoir commencé par l'esprit vous finissiez maintenant par la chair..... Vous courriez si bien : qui vous a arrêtés pour vous empêcher d'obéir a la vérité ?*

Oui ! *nous courrions si bien !* Nous étions en si bon chemin ! A part les écarts causés par les boissons enivrantes, nos campagnes étaient si belles, si aimables par la modestie des jeunes gens et des jeunes filles ! Il y avait tant d'union, de charité, de vraie fraternité entre toutes les personnes d'une même paroisse ! L'autorité paternelle et maternelle était si grande et si vénérable pour les enfants ! Les prêtres si profondément vénérés, si religieusement écoutés ! L'esprit catholique dirigeait toutes les âmes, l'esprit de foi vivifiait toutes les actions, l'esprit d'obéissance sanctifiait tous les travaux ! La religion était honorée, l'Eglise édifiée, nos pasteurs heureux au milieu de nous !

Oui ! nous courrions si bien ! Qui donc nous a rendus rebelles à la vérité ? Qui nous *a rendus si insensés qu'après avoir commencé par l'esprit, nous finissions maintenant par la chair ?*

Les Galates avaient été *ensorcelés* par des prédicants hérétiques, les agents du roi de tous les enfants de l'orgueil, et nous, soyons assez francs pour en convenir, nous avons été *ensorcelés* par un mot magique, que l'esprit du mal avait soufflé sur le monde, comme une maladie épidémique, le mot de *progrès*, qui est le choléra des âmes et des intelligences. Et sans faire attention à l'esprit qui semait ce mot dans le monde, comme l'ennemi du père de famille semait l'*ivraie au milieu du bon grain*, nous avons accepté ce mot et toutes les tendances que l'esprit de mensonge y avait attachées. Et avec les Juifs, avec les infidèles, avec les sectes de toute nuance, avec le monde et avec Satan, nous nous sommes écrié : *Progrès ! progrès ! ! progrès ! ! !* Et, avec presque tout l'univers *ensorcelé*, nous avons suivi le torrent du progrès dans la direction que le monde et Satan lui avaient imprimée.

Et le *progrès* nous a *séduits*, comme Eve l'avait été par le serpent, et nous avons été jetés en dehors des voies catholiques, comme le monde l'avait été par les réformateurs du XVI siècle, et *ensorcelés* comme les Galates par les ennemis du grand St. Paul. Nous avons marché dans le sens protestant, naturaliste, matérialiste, irréligieux, je devrais dire satanique !

Si encore nous avions accepté le progrès dans la direction que devait lui donner le bon sens chrétien, et nous en servir pour améliorer notre agriculture, nos races d'animaux, nos instruments aratoires et augmenter les produits dont nous avons besoin pour aider à notre nombreuse jeunesse à se procurer des établissements, la religion et tous ceux qui ont l'esprit chrétien nous eussent applaudi. Mais, prenant le change, nous avons tourné le progrès vers le bien-être matériel, la sensualité, le luxe, l'ostentation et la glorification de la chair, la plus infime partie de notre être. Alors le monde et tous ceux qui ont son esprit nous ont applaudi, le mot *progrès* qu'on nous répétait sur tous les tons, nous a tellement assourdis, que nous n'avons plus eu d'entendement pour ce qui regardait nos intérêts de l'éternité. Voyez, nous crie le progrès, ce que vous êtes déjà devenus depuis que vous marchez à ma suite, et ce que vous deviendrez certainement lorsque vous aurez secoué tous vos antiques préjugés catholiques. *Vos fils sont comme de nouvelles plantes dans leur jeunesse. Vos filles sont parées et ornées comme des temples. Vos celliers sont si remplis qu'il faut les vuider les uns dans les autres. Vos brebis sont fécondes, et leur multitude se fait remarquer quand elles sortent. Vos vaches sont grasses et puissantes ; il n'y a point de brêches dans vos murailles, ni d'ouverture par laquelle on puisse passer, et l'on n'entend point de cris dans nos places publiques.* Je vous ai rendus heureux par la possession de tous ces biens, et je les augmenterai chaque jour davantage.

Criez donc tous ensemble : Gloire au progrès dirigé par l'esprit mondain ! Criez : gloire à nos jeunes gens et à nos filles *parés et ornés comme des temples !*

Voilà bien le progrès mondain, décrit avec une plume inspirée. C'est bien le vrai progrès de notre siècle avec ses tendances matérielles, son faste, son luxe et les jouissances charnelles. Le voilà bien tel que vous l'avez reçu et mis en pratique, hélas ! que trop fidèlement !

Mais en l'acceptant ainsi, je veux dire, avec son faste, son luxe et son esprit de sensualisme païn, êtes-vous encore chrétiens ? En vous servant des industries et des perfectionnements faits par les sociétés modernes, pour vous livrer à

l'ostentation et couvrir vos corps de luxe et de vaines parures de l'orgueil, avez-vous conservé l'esprit catholique, ou le conserverez-vous longtemps ? Jugez ces deux importantes questions à la lumière de la foi, et vous saurez où vous en êtes, et ce que vous deviendrez plus tard.

Il est donc nécessaire que j'entre dans quelques détails sur cette matière. Mais, avant d'aller plus loin, je dois poser cette question : Ce qu'on appelle le *progrès* est-il un mal ?

Je réponds : 1o. Le progrès n'est pas un mal, il peut même devenir une source féconde en bons résultats pour un peuple catholique, quand il s'exerce sous l'influence et dans les limites de l'esprit catholique ; je veux dire quand il a pour but de nous procurer plus facilement les choses nécessaires à la conservation et à l'entretien de notre vie temporelle, et celles qui nous sont d'une utilité incontestable.

Je réponds : 2o. Le *progrès* est un mal, un très grand mal, et il devient toujours, tôt ou tard, une cause inévitable de la perte temporelle et éternelle des individus et des sociétés quand sorti des limites catholiques, il n'a plus pour le diriger que l'une ou les trois grandes sources de perdition suivantes : ou *la concupiscence de la chair*, ou *la concupiscence des yeux*, ou *l'orgueil de la vie*.

Le monde et, avec lui, tous les infidèles, tous les idolâtres, tous les juifs, tous ceux qui ne croient point à une autre vie, tous ceux qui y croient, mais ne s'en souviennent guère, tous ceux là et une foule d'autres, ne reconnaissent qu'un seul progrès, c'est celui qui tend à leur procurer la plus grande somme possible de jouissances mondaines, matérielles et charnelles. Ils sont de la religion de celui dont voici la parabole :

" Il y avait un homme riche, dont les terres avaient extra-
" ordinairement rapporté. Il s'entretenait en lui-même de ces
" pensées : Que ferais-je ? Car je n'ai point de lieu où je puisse
" serrer tout ce que j'ai à recueillir. Voici, dit-il ce que je fe-
" rai : j'abattrai mes greniers, et j'en bâtirai de plus grands,
" et j'y amasserai toute ma récolte, et tous mes biens : et je
" dirai à mon âme : *Mon âme, tu as beaucoup de biens en*
" *réserve pour plusieurs années, repose-toi, mange, bois, fais*
" *bonne chère.*

" Mais Dieu dit à cet homme : *Insensé que tu es, on va te*
" *redemander ton âme cette nuit même : et pour qui sera ce*
" *que tu as ramassé ? Tel est celui*, conclut le Divin Maître,
" *qui amasse des trésors pour lui-même, et qui n'est point*
" *riche devant Dieu.*"

Quant à nous, catholiques, sans rejeter le progrès, dans le sens exprimé plus haut par la première réponse, nous ne

sommes point de la *religion matérielle* du progrès, selon le sens de la parabole. Ce progrès, nous le rejetons, pour admettre, outre le progrès matériel, dans le sens chrétien, un autre progrès, que nous appelons *progrès religieux*. Nous donnons de beaucoup la préférence à ce dernier. Voici nos raisons :

1o. Nous n'admettons point de paradis sur la terre que nous habitons, car nous savons que Dieu a chassé nos premiers parents de celui qu'il leur avait préparé, au moment de leur création, à cause qu'ils ne voulurent pas se soumettre à la condition qui devait leur en assurer la possession. Nous avons conservé le souvenir que le *Seigneur Dieu fit sortir Adam du jardin délicieux, afin qu'il allât travailler à la culture de la terre dont il avait été tiré, et que, l'en ayant chassé, il mit des Chérubins devant le jardin de délices, qui faisaient étinceler une épée de feu*, pour empêcher eux et leurs descendants d'y rentrer.

2o. Nous savons que, par la chûte de nos premiers parents, la nature humaine a été profondément blessée, et que l'âme et le corps, qui forment notre être humain, ont été placés dans un état de guerre perpétuelle, la chair ayant des inclinations directement opposées à celles de l'âme.

3o. Nous connaissons, par les lumières de la foi que, depuis que *Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que tout homme qui croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle*, nous savons que *nous n'avons point ici de demeure permanente ; mais que nous cherchons celle que nous devons habiter un jour*, et que nous habiterons certainement si, soumettant la chair à l'esprit, nous nous conformons à cette grande règle que nous donne l'apôtre saint Paul : *Voici mes frères ce que je vous dis : Le temps est court ; et ainsi que ceux même qui ont des femmes, soient comme n'en ayant point ; et ceux qui pleurent, comme ne pleurant point ; ceux qui se réjouissent, comme ne se réjouissant point ; ceux qui achettent, comme ne possédant point ; enfin ceux qui usent de ce monde, comme n'en usant point ;* CAR LA FIGURE DE CE MONDE PASSE.

Ceci posé, voici comment nous raisonnons au point de vue catholique, et nous avons la plus entière confiance que nos raisonnements sont invincibles.

Ayant une âme et un corps unis ensemble, qui ont chacun leurs besoins, la foi et la raison nous font un devoir d'y pourvoir. Mais avant d'y pourvoir, nous devons bien connaître la nature et la destinée de l'une et de l'autre. Or, la *Sagesse* éternelle nous enseigne : *que la poussière*, le corps, *rentre dans la terre d'où elle avait été tirée, et que l'esprit*, l'âme, *retourne*

à Dieu qui l'avait donné. Et nous disons : Ce qui doit retourner en poussière, le corps humain, ce qui par conséquent est périssable, la chair que le prophète Isaïe compare à l'herbe des champs qui se sèche bientôt, est peu digne d'occuper l'attention d'un être raisonnable. Mais ce qui doit retourner à Dieu, l'âme humaine, ce qui est immortel, ce qui est créé à l'image et à la ressemblance d'un Dieu, doit mériter la plus sérieuse attention d'un chrétien : nous devons donc mettre les besoins de notre âme avant ceux de notre corps. Et toutes les fois que les besoins du corps, j'entends les exigences de la concupiscence de la chair, sont en opposition avec les besoins spirituels de l'âme, et sont de nature à la souiller et à l'empêcher de *retourner à Dieu qui l'avait donnée,* si nous les satisfesons : devons-nous, pouvons-nous accorder à la chair ce qu'elle demande ? Quand nous répondons : Nous ne le pouvons pas : qui peut nous accuser de n'être pas raisonnables, ou de ne point raisonner comme des chrétiens ?

L'*apostasie* de l'Ange, et celle de nos premiers parents, ayant eu sa cause unique dans l'orgueil. Placé par l'orgueil en opposition directe avec la dépendance que nous devons à l'être souverain, notre créateur, nous devons faire cesser cette opposition, en détruisant dans nous le principe qui l'a produite, l'orgueil, afin de remettre la nature humaine dans l'état où elle était lorsqu'elle sortit des mains de Dieu, car *l'orgueil n'a point été créé avec l'homme,* dit le livre Divin. Voilà ce qu'il nous faut opérer dans notre nature, si nous voulons être *semblables à Dieu,* et que notre être réformé et guéri, puisse aller habiter la *Cité permanente.* D'où nous tirons ce raisonnement : Le *progrès,* tel que le monde nous le présente, étant dirigé vers les satisfactions de la chair, ennemie de notre âme ; ce progrès tendant directement à entretenir et à nourrir l'orgueil, par son luxe, par ses vaines parures, son ostentation, ses pompes et ses jouissances matérielles nous replongerait dans un nouvel abîme d'orgueil et opérerait une séparation entre Dieu et nous encore plus profonde que celle où nous a jetés la chute de nos premiers parents. NOUS NE VOULONS POINT D'UN TEL PROGRÈS.

Pour terminer ce que je viens de dire du progrès, il est nécessaire que je réduise en règles pratiques ce qui regarde le progrès dans le sens catholique, et ensuite je montrerai les conséquences qui s'en suivraient, pour nos habitants de la campagne, s'ils adoptaient le progrès tel que l'entend notre siècle.

I. PROGRÈS DANS LE SENS CATHOLIQUE.

1o. Dans l'esprit chrétien, le progrès, pour un habitant de la campagne, doit consister à se servir de tous les moyens que lui

fournissent les sciences modernes pour améliorer sa terre et la faire produire le plus possible, dans le seul but de donner à sa famille ce dont elle a besoin pour se nourrir et se vêtir, sans jamais dépasser les bornes de la modération chrétienne, comme je l'ai remarqué plus haut.

2o. Le vrai progrès, pour un cultivateur, c'est d'avoir un soin tout particulier à améliorer la race de ses animaux pour les rendre plus profitables et d'un usage plus utile pour la culture de son champ, et en retirer ensuite plus de profit quand il les mène au marché; toujours dans la pensée de remplir son devoir de fournir à sa famille ce dont elle a un vrai besoin, et aider à ses fils à s'établir sur des terres, afin de les mettre à l'abri des dangers qui attendent ceux qui exercent quelques autres industries pour gagner leur vie.

3o. Le progrès qui convient à nos campagnes, c'est, pour les parents, de procurer aux jeunes gens une éducation agricole qui les mettent plus en moyen de tirer profit des terres qu'on leur mettra sous les pieds. Car c'est un progrès à l'envers que de pousser les enfants de nos campagnes à prendre des métiers ou à se faire journaliers, l'agriculture étant, ce semble, pour eux, comme une vocation de la Providence qui les a fait naître fils de cultivateurs.

4o. Le progrès vraiment salutaire pour des fils d'habitants, c'est de s'accoutumer à fabriquer les instruments dont ils ont besoin pour leur culture, et tout ce qui peut leur rendre plus faciles les travaux qu'ils doivent faire sur leurs fermes.

5o. Le progrès d'une utilité réelle pour nos compagnes, c'est que les enfants des deux sexes soient formés avec soin aux travaux des champs, à l'économie, à la propreté sans vanité, à bien conduire une maison, une ferme, à savoir tirer parti de tout, et à administrer les revenus de leurs champs avec un bon sens chrétien qui les leur rendent profitables et jamais précieux.

6o. Le progrès salutaire et sans danger pour la conscience, c'est de savoir retirer de la terre tous les produits nécessaires à la nourriture et aux vêtements de la famille, pour n'être pas obligé d'aller acheter chez des marchands ce qu'il est possible de retirer de sa ferme; autrement c'est un progrès à l'envers du bon sens.

7o. Le véritable progrès pour des cultivateurs, c'est de savoir conserver les biens dans les familles. Pour y réussir c'est de savoir proportionner ses dépenses à ses revenus, et ne jamais acheter que ce que l'on est assuré de payer facilement.

8o. Le seul progrès qui amène d'heureux résultats, c'est d'accoutumer les jeunes filles aux règles d'une stricte économie dans leurs habits, de leur apprendre à s'en fabriquer elles-mêmes,

de leur ôter même la pensée de se livrer au luxe ou à la toilette, de les former à bien tenir une maison, à ne laisser perdre rien de ce qui peut être utile, en un mot, à prendre tout ce qui est nécessaire pour savoir tout mettre à profit.

9o. Le progrès bien entendu, c'est d'avoir une crainte souveraine de s'endetter chez les marchands qui, comme un essaim de bourdons étourdissent les cultivateurs pour se mettre eux-mêmes en progrès de prospérer aux dépens de la ruine des aveugles qui se laissent tenter par tout ce qui leur paraît beau.

10o. Le vrai progrès pour un cultivateur consiste à avoir une maison assez spacieuse pour le logement de sa famille, des dépendances nécessaires pour ses animaux et pour les autres besoins de sa ferme, mais sans ostentation et sans orgueil. L'ostentation, le faste et l'orgueil des maisons ont toujours pour résultat de diminuer les moyens d'améliorer la ferme et de jeter en dehors de la voie qui mène à une certaine aisance, qui donne les moyens de faire de bonnes œuvres dont on a toujours besoin pour mériter les bénédictions du ciel sur la famille et sur son champ.

Voilà à peu près les bâses du vrai progrès matériel qui peut amener les plus heureux résultats pour le bien-être temporel de nos habitants de la campagne.

Mais ce progrès matériel, nécessaire pour les besoins de nos corps, n'est ni le plus important ni le plus essentiel pour nous. Nous allons tous à la mort, et la mort nous ouvre l'entrée d'une éternité ou de bonheur ou de malheur, selon les œuvres bonnes ou mauvaises qu'emporteront nos âmes. Voilà surtout ce qui doit intéresser un peuple catholique. Le progrès donc qui doit passer avant l'autre, c'est le progrès spirituel. En voici les bases :

1o. Le progrès spirituel signifie qu'il faut aller *de vertu en vertu*, jusqu'à ce qu'on ait atteint le but proposé dans l'Evangile : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.* Ainsi, plus nous devenons vertueux, et plus nous avançons dans le progrès, non seulement convenable mais encore essentiel à un peuple Catholique.

2o. Dans l'esprit du progrès religieux, plus nous nous détachons de nous-mêmes, du monde et de l'amour des biens de la terrre, et plus nous avançons vers nos véritables destinées.

3o. Le progrès catholique signifie que chacun de nous est obligé de remporter chaque jour quelque victoire sur son orgueil, sur son amour-propre, sur l'attachement aux choses de la terre et sur quelqu'une des passions de la nature corrompue.

4o. Pour avancer dans l'esprit catholique, chaque paroisse, chaque famille, chaque individu doit s'appliquer à observer toujours plus fidèlement les commandements de Dieu et de

l'Eglise, les vertus de son état, les règles de la charité chrétienne, du bon exemple, de la paix, de la justice, et tout ce qui peut avoir pour but d'établir solidement le règne de Dieu sur lui, dans sa paroisse et dans la famille dont il a la charge ou dont il fait partie.

5o. Dans le sens catholique, un jeune homme doit faire, chaque jour, du progrès dans l'obéissance filiale et chrétienne envers ses père et mère, dans la charité avec ses frères et sœurs, dans le mépris du monde, de ses plaisirs et de ses jouissances matérielles.

6o. Dans le progrès Catholique, une jeune fille doit travailler à s'instruire de plus en plus par de bonnes lectures. Le vrai progrès pour elle, c'est d'avancer chaque jour dans la pratique des vertus d'obéissance, de piété, de modestie, d'humilité, de détachement d'elle-même, de l'esprit d'orgueil et de vanité, de l'amour du monde, de ses joies et de ses plaisirs, afin de faire l'acquisition de toutes les bonnes qualités et de toutes les douces et précieuses vertus qui la rendront sainte aux regards de Dieu, et, partout où elle sera, *comme la bonne odeur de Jésus-Christ.*

Quand un peuple sera dirigé par l'esprit catholique, voilà comme il entendra ce qu'on appelle le progrès. Et il aura raison pour son bonheur temporel et surtout pour son bonheur éternel ; suivant cette grande maxime, déjà tant de fois citée : *Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroit.*

Saint Augustin et saint Chrysostôme expliquent ainsi cette divine sentence : " Aspirez à devenir de dignes membres de " mon Eglise ; que ce soit là le premier de tous vos soucis, et " efforcez-vous en même temps de vivre dans la justice, dans " la pureté et dans la sainteté, comme cela vous est pres- " crit. Alors la récompense éternelle, vous sera donnée, et, par " surcroit, les choses nécessaires à la vie présente.

Le prophète David a dit, dans le même sens : *Abandonnez au Seigneur le soin de tout ce qui vous regarde, et lui-même vous nourrira.* Et encore : *J'ai été jeune, et je suis vieux ; mais je n'ai point encore vu que le juste ait été abandonné, ni que sa race ait cherché son pain.*

Laissez-moi maintenant faire cette supposition :

Donnez-moi, pour nos campagnes, un peuple Catholique, comme celui que nous avons. Mais que ce peuple comprenne bien qu'il y a une Providence et qu'il ne peut se passer de la pluie pour arroser ses champs, de la santé pour ses travaux, du soleil pour mûrir ses récoltes et du temps propice pour les mettre en sûreté, et que cela dépend essentiellement de cette

Providence. Ajoutez dans le cœur de tout ce peuple une grande confiance dans cette Providence et un sentiment profond du besoin qu'il en a. Qu'il médite sans cesse ces deux grandes règles qui lui feront comprendre qu'il ne peut se passer de l'aide de Dieu : *Toute plante*, lui dit Jésus-Christ, *que n'a point plantée mon Père céleste, sera arrachée*, et cette autre du prophète David : *Si le Seigneur ne bâtit la maison, c'est en vain que travaille ceux qui la bâtissent. Si le Seigneur ne garde la ville, c'est en vain que veille celui qui la garde ;* que je puisse faire comprendre à ce peuple, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, qu'il faut qu'il soit profondément religieux, et fidèle à toutes les œuvres de sa foi ; qu'il prenne la docilité *d'un petit enfant* envers tous ceux que Dieu a chargés de le diriger, je veux dire, ses prêtres, les pères et les mères et les magistrats ; qu'il garde la modération chrétienne en toutes choses, dans ses habits, dans ses meubles, dans ses voitures, dans ses maisons, dans ses dépenses en tout genre ; qu'il soit honnête, franc, amateur de la paix, de l'union avec ses frères, de la charité envers tous ; qu'il ne laisse jamais entrer dans son cœur ces idées fausses de prospérité mondaine et de bonheur en dehors de la pratique des vertus de modestie, en rapport avec sa position et son état ; qu'il évite comme un fléau les habitudes de luxe, d'orgueil et de vanité ; enfin qu'il n'ait qu'un but, en tout, qui soit de plaire à son bon maître, de s'en faire l'ami, l'enfant, le fidèle serviteur, et je dirai à ce peuple : marche en avant sous les regards et la protection de Dieu ! Ne crains rien, car *Dieu est pour toi*, avec toi, ton ami et ton protecteur. Reste sur tes terres, vas en prendre pour tes enfants, c'est là que Dieu te veut, c'est là qu'il te bénira, c'est là que tu seras heureux du bonheur que Dieu a créé pour toi. Grandis et multiplie comme les étoiles du firmament ; tu feras un grand peuple, et Dieu, par toi, fera de grandes choses pour sa gloire, et pour celle de son épouse bien-aimée, la sainte Eglise catholique dont tu es l'heureux enfant, l'enfant béni et tendrement aimé. Et je ne me tromperai point.

II. DU PROGRÈS DANS LE SENS QUE LE VEUT L'ESPRIT DE NOTRE SIÈCLE.

Est-ce dans le sens que je viens de vous expliquer que l'esprit du siècle vous a présenté le progrès ? Non certainement. Un autre esprit que l'esprit de Dieu conduit le monde, je vous l'ai sans cesse fait remarquer.

L'esprit du siècle vous a présenté le progrès sous l'aspect du bien-être matériel et de la prospérité mondaine, en dehors des voies catholiques, qui sont non seulement les seules vraies, mais encore les seules raisonnables pour toute société humaine.

Je vous l'ai déjà dit, on vous a crié sur tous les tons, qu'en vous y livrant dans le sens qu'on vous le présentait, vous serez prospères, riches et heureux : on vous a trompés. Et moi, ouvrant le livre divin, je viens dire avec le prophète Isaïe, parlant au nom du *Dieu de vérité* : *Mon peuple, ceux qui vous disent bien-heureux vous séduisent, et* ILS ROMPENT LES CHEMINS PAR OÙ VOUS DEVEZ MARCHER ; c'est-à-dire, ils vous jettent en dehors de vos voies pour vous faire suivre un chemin bordé d'abîmes ; ils vous poussent à l'orgueil, qui dissout tous les liens qui doivent unir les hommes vivants en société ; ils ruinent votre esprit catholique pour vous donner l'esprit payen ; ils vous mènent à l'infidélité, au culte de la matière et de la chair, à la perte de vos mœurs et de la foi.

Laissez-moi entrer dans quelques détails pour vous prouver ce que je viens d'avancer. Ici encore, je reclame la liberté d'être franc, tout en vous priant de ne point vous offenser des observations que je vais faire. Il y a de nombreuses exceptions aux remarques que je ferai : exemptez-moi de vous les signaler. Faites attention que je ne parle que pour les habitants de la campagne.

1o. OÙ EN SONT RENDUES NOS RELATIONS SOCIALES ?

Qu'il y ait entre vous tous, dit le prince des apôtres, *une parfaite union de sentiments, une bonté compatissante, une amitié de frères, une charité indulgente, accompagnées de douceur et d'humilité.*

C'est dans cet esprit que doivent avoir lieu les relations sociales pour un peuple catholique. Chez lui, on ne devrait jamais rencontrer cette affêterie, ces paroles fardées, cette étiquette prétentieuse qui détruisent cette *amitié fraternelle* qui doit être *pleine de douceur et d'humilité,* dont parle l'Apôtre.

Un homme bien capable d'en juger me disait, il n'y a pas encore bien longtemps : " Nos relations sociales sont devenues sottes, empesées, fardées et insipides. Les ris ne sont plus que des grimaces et les paroles des faussetés. *Le cœur en est absent.* "

Les titres que l'on se donne, en s'adressant la parole, sont les signes infaillibles de la disposition où se trouvent les cœurs. Ainsi, deux amis, conversant ensemble, croiraient se faire injure en se donnant d'autres titres que ceux qui indiquent l'union de leurs cœurs. Je ne puis condamner les titres de *Monsieur, Madame, Mademoiselle* que l'on se donne maintenant, dans nos campagnes. Mais on me permettra bien de dire qu'ils sont prétentieux, qu'ils sentent l'orgueil et qu'ils indiquent qu'on est plutôt étrangers que frères, compatriotes ou amis.

J'ai connu beaucoup depersonnes qui s'étaient trouvées très-offensées parce que leur curé ne les avait pas appelées *madame*

ou *mademoiselle.* C'est à faire lever les épaules de pitié pour d'aussi ridicules exigences. Il m'a toujours semblé qu'un curé ne devrait voir, dans ses paroissiens ou dans ses paroissiennes, pas autre chose que des enfants. Si tout ceci est du *progrès*, dans le sens chrétien, j'avouerai ingénuement que je ne m'y connais point, et on me permettra d'être de l'opinion de nos ancêtres et de trouver plus conforme aux enseignements de l'apôtre les titres de *frères*, d'*amis*, de *voisins*, de *cousins*, etc., etc., qu'ils se donnaient. Il me semble que c'était plus canadien, plus fraternel et plus cordial. Mais alors on ne connaissait ni les télégraphes, ni les chemins de fer, ni les belles toilettes, ni le progrès ! !

Aujourd'hui que nous marchons avec notre siècle, nous avons pitié de ces vieux canadiens et de ces vieilles canadiennes qui s'habillaient avec de l'étoffe de leur pays et l'aimaient cordialement. Nous avons trouvé plus beau de nous faire des grimaces de politesse et de n'être plus unis que par des toilettes de luxe et de vanité. Est-ce là du progrès catholique ?

Si j'avais le temps de repasser tout ce qui regarde les relations sociales actuelles, ne devrais-je point parler des profondes divisions qu'ont créées dans certains comtés, les luttes pour les élections ? Imaginerait-on qu'un peuple qu'on regarde comme doué d'un bon sens remarquable, ait porté le fanatisme des luttes électorales jusqu'au point de briser tous les liens sociaux entre des enfants et leurs pères, entre des frères et des sœurs. Si encore on se fut réuni après ces tristes luttes, comme le bon sens chrétien le voudrait, l'acharnement de ces luttes, tout déplorable qu'il avait été, aurait eu un remède ? Mais n'est-il pas constant que ces scandaleuses divisions ont duré pendant des années et des années ? Est-ce là du progrès chrétien ?

Nos ancêtres n'agissaient point de la sorte. Après les luttes des élections tout rentrait dans la paix, l'union et la charité, comme font encore un assez grand nombre de paroisses.

2o. OÙ EN EST RENDU LE RESPECT QUE L'ON DOIT AU PRÊTRE ?

En lisant la question que je viens de poser, il me semble entendre quelqu'un s'écrier : Quoi donc ? Est-ce que nous ne respectons point nos prêtres ?

Veuillez m'écouter un peu, et vous allez en juger vous-mêmes.

Vous vous imaginez peut-être que, pour un catholique, c'est respecter le prêtre que de le saluer avec le petit geste de la main qu'on emploie pour saluer le commis d'un magazin, un ami, un frère ou une personne du monde que l'on connait.

Vous vous trompez. Le prêtre est plus que tout ce monde-là. Il est l'*ambassadeur de Jésus-Christ* auprès de vous, et il est écrit : *Devant le prêtre humiliez votre âme* : Vous croyez peut-être qu'on respecte le prêtre comme on le doit quand, en lui parlant, on prend certains airs de familiarité, de badinage, de folatrerie, comme avec un égal? N'est-il pas encore écrit : *Honorez Dieu de toute votre âme, et* RÉVÉREZ LES PRÊTRES. Vous pensez peut-être enfin qu'on respecte le prêtre, comme le doit faire un catholique, quand on l'écoute en silence lorsqu'il parle dans la chaire, au confessional, etc., etc., mais sans tenir compte de ce qu'il y enseigne? oserez-vous me soutenir qu'on respecte quelqu'un qui avertit, reprend ou enseigne des devoirs qu'on doit remplir, quand on ne fait point ce qu'il dit? Est-il écrit seulement : *Bienheureux ceux qui écoutent la parole de Dieu ;* ou bien : *Bienheureux ceux qui écoutent la parole de Dieu* (ou du prêtre, c'est tout un), ET LA PRATIQUENT? N'est-ce pas, au contraire, la marque la plus evidente qu'on méprise un prêtre, quand on fait l'opposé de ce qu'il nous dit?

Jésus-Christ n'exigeait-il pas qu'on respectât ses envoyés et qu'on mit en pratique ce qu'ils enseignaient, lorsqu'il leur disait : *Lorsqu'on ne voudra point vous recevoir, ni écouter vos paroles, en sortant de cette maison ou de cette ville, secouez la poussière de vos pieds ! je vous le dis en vérité, au jour du jugement, Sodome et Gomorrhe seront traitées moins rigoureusement que cette ville-là.*

Respecter le prêtre et surtout celui qui est notre curé, signifie avoir pour lui une profonde vénération et une obéissance cordiale qui, dans notre estime n'ait d'égale que celle que nous aurions pour Jésus-Christ, s'il venait au milieu de nous. Voilà ce que la foi nous enseigne.

Pour comprendre ce que je dis, daignez vous rappeler ce que la foi vous enseigne sur l'étonnante dignité dont le prêtre est revêtu, puis portez vos yeux, sur la chaire, sur le confessional, mais surtout à l'autel, et vous ne serez pas tenté de manquer de respect à votre curé,

Cependant, pouvez-vous nier qu'un assez grand nombre de personnes parmi vous, n'aillent à l'église que pour juger si le prêtre prêche bien ou mal, se faisant ainsi les juges de la parole de Dieu? Dans l'opinion d'un grand nombre d'autres, les prônes, les instructions, les sermons, les avertissements de leur curé ont-ils plus d'importance que les discours politiques, ou pour affaires temporelles? Dans certaines localités, ne rencontre-t-on pas un tel esprit de susceptibilités orgueilleuses qu'un curé ne peut donner un avis qu'avec des précautions infinies? Peut-on nier que ce que j'avance ici ne soit véritable?

Si on osait m'accuser de ne pas bien savoir ce que je dis, je demanderais comment il se fait que malgré les retraites, les neuvaines, les quarante heures, les Jubilés, les réunions de tempérance, les instructions de tous les dimanches par vos curés, le luxe aille toujours croissant, l'autorité paternelle soit toujours de plus en plus méprisée, l'intempérance gagne rapidement dans presque tous les âges, et les voleurs s'organisent en société ?

Est-ce un signe qu'un peuple respecte ses prêtres et pratique fidèlement ce qu'ils lui enseignent, lorsque, au lieu de diminuer, le mal augmente, les désordres se multiplient et qu'ils en sont réduits à gémir devant Dieu de l'inutilité des moyens de salut qu'ils ont employés pour rendre ce peuple meilleur ?

Qu'on me permette d'ajouter ici, du moment qu'on peut dire d'un peuple qu'il perd son bon sens religieux au point de ne plus suivre la direction que lui montre celui qu'il appelle son *curé*, on peut annoncer sûrement que ce peuple ne tiendra à l'Eglise catholique que par le nom qu'il porte. Car il sera éternellement vrai, pour l'individu comme pour le peuple, que du moment qu'on se sépare du prêtre, on se sépare de Dieu, et, que séparé de Dieu, on tombe sous l'empire du démon, qui mène rapidement dans le *progrès* du mal.

Je ne puis oublier ici de faire mention du respect qu'avaient nos ancêtres pour leurs curés. A sa voix tous étaient soumis. Quand un désordre, qu'il avait condamné, voulait reparaître, des voix respectées dans chaque famille soutenaient l'autorité du prêtre. Ces seuls mots : *M. le curé l'a défendu*, ne trouvait point de volontés rebelles. C'était bien là du véritable *progrès*, parcequ'il était selon l'esprit catholique. Pourquoi le peuple de nos campagnes en voudrait-il un autre ?

3o. QUEL MAL C'EST QUE LE LUXE ET QUELS MAUX IL TRAINE À SA SUITE.

Le commencement de tout péché vient de l'orgueil, nous dit le livre divin. Cette sentence a surtout son application au luxe et à tous les vices qui l'accompagnent.

Pourquoi, jusqu'ici, les avertissements des prêtres, des évêques et des laïques qui ont condamné le luxe, n'ont-ils pu empêcher cette funeste maladie morale de notre siècle ? Je vais essayer de vous donner les raisons. Lisez et réfléchissez devant Dieu et votre conscience catholique, et vous comprendrez.

1o. Parceque l'orgueil du luxe rend semblable à Lucifer toute personne qui s'y livre. On sait qu'il n'y a rien de plus entêté qu'un démon. Il répète sans cesse : non, *je n'obéirai point ! !*

2o. Parceque le luxe prenant sa source dans l'orgueil, détruit l'humilité dans le cœur de toute personne et qui s'y laisse entraîner. Et l'humilité détruite dans un cœur, il n'y a plus de

retour possible vers une conduite chrétienne, à moins d'un miracle, amené par le fait d'une grande humiliation, comme le prophète-Roi le demandait par cette prière : *couvrez leur visage de confusion ; et ils chercheront votre nom, Seigneur.*

3o. Parceque, une fois le luxe introduit dans une population et encore plus chez un grand nombre de peuples, comme aujourd'hui, il crée une opinion publique fausse, païenne, antichrétienne, qui a toujours pour conséquence de faire surgir une véritable épidémie de respect humain qui fait rougir du Dieu couronné d'épines et de sa morale.

4o. Parceque le luxe fortifie la chair contre l'âme, qui perd de ses forces morales dans la proportion que la chair en gagne.

5o. Parceque le luxe, enfant de l'orgueil, détruit dans l'âme le ressort dont l'autorité religieuse a besoin pour relever celles qui sont tombées, je veux dire, la vertu d'obéissance à la voix qui appelle au nom de Dieu.

6o. Parce que le luxe, qui n'est au fond que l'amour de soi, dégoûte les âmes de la prière, de la piété, des choses spirituelles et du bonheur de l'autre vie, et les livre sans défense à toutes les séductions de la chair et du monde.

7o. Parceque le luxe, rendu au point où il est, est le vrai sensualisme païen qui, dans des chrétiens, a toujours pour châtiment l'abandon de l'esprit de Dieu, comme chez ceux qui provoquèrent le déluge. Dieu retiré des âmes, le démon en fait sa demeure, et alors s'accomplit ce mystère d'iniquité qui est de vivre dans une funeste illusion en approchant des sacrements, sans se reprocher son luxe scandaleux.

8o. Parceque l'amour des parures et du luxe est toujours accompagné, surtout chez les femmes et les filles, d'un besoin impérieux de se montrer afin de faire admirer les grâces et la beauté de leur toilette. Sortant ainsi de l'élément qui faisait toute leur force, la fuite des occasions, elles finissent ordinairement par oublier les règles de la pudeur chrétienne, et tombent presque toujours dans des fautes intérieures et mêmes extérieures qui mettent le comble à leur malheur.

9o. Parce que l'excès des parures et du luxe des femmes est pour les hommes une cause toujours efficace de mauvaises pensées, de mauvais désirs et de séductions. C'est pour cette raison que le Saint-Esprit avertit les hommes de détourner leurs regards d'une femme parée.

10o. Parceque le luxe tend par sa nature à créer parmi les femmes une rivalité funeste qui fait qu'on veut toujours l'emporter sur les autres ou, du moins, ne leur être jamais inférieure par l'élégance et la richesse de ses ajustements ; c'est ce qui rend ce vice presque incurable.

11o. Enfin, parceque le luxe et les vaines parures détruisent la modestie dans le cœur de la femme, la rendent hardie, effrontée, volage, imprudente et finissent par causer la perte des mœurs, qui ne peuvent jamais se conserver que par la plus scrupuleuse réserve dans les personnes du sexe. Car on ne pourra jamais trouver en défaut cette vérité révélée : *La prostitution de la femme se reconnaîtra à son regard altier, et à l'immodestie de ses yeux.*

Quelle est la personne qui connaît ce que c'est que la modestie chrétienne et qui, malgré toute la bonne volonté du monde de ne point condamner injustement, pourra juger favorablement en voyant seulement la manière dont sont coiffés nos jeunes filles ! Peut-on imaginer rien de plus capable de perdre les mœurs que ces chapeaux ronds et ces petits casques ronds, sans voile ! Que signifient ces têtes hautes, ces regards hardis, cette légèreté peinte sur toutes ces figures d'où la pudeur est disparue ! Si tout cela est du progrès, j'avouerai que le progrès, qui dépouille la jeune fille des charmes de la modestie, est une bien triste chose !

S'il entrait dans le plan que je me suis proposé de considérer les habitudes de luxe sous le rapport du bien-être temporel de notre population de la campagne, que n'aurais-je pas à dire ? Qui donc ne voit pas que dans l'état où est notre culture agricole et les dépenses qu'occasionnent le luxe des toilettes des jeunes gens et des filles et des femmes, nous allons à une ruine assurée. Quand le courant du progrès dans le luxe se dirige vers l'usage des pelleteries, imagine-t-on ce qu'il faut payer pour en avoir une garniture complète ? Et quand la reine du jour, la mode, exige qu'un seul genre de pelleterie soit de mise, comme aujourd'hui le *vison*, à quel prix exorbitant ne monte pas une garniture de vison ? Et puis quand on veut se faire regarder, peut-on s'en passer ?

Où est donc allé notre bon sens canadien ! mes compatriotes de la campagne ? Que vont devenir vos enfants ! Comment serez-vous en moyens de les établir sur des terres, si le luxe des habits absorbe tous les produits de vos terres usées, fatiguées, dont vous prétendez retirer toujours sans leur aider. Croyez-vous qu'il ne serait pas plus avantageux pour votre bonheur temporel et celui de vos enfants, de vous montrer des hommes de raison et d'énergie et de faire cesser toutes ces folles dépenses d'orgueil ? Donnez-vous donc la peine d'aller voir votre compte chez les marchands et de le comparer avec votre bourse ou avec vos ressources pour le payer ?

Soyez donc assez clairvoyants pour ouvrir les yeux pendant qu'il est encore possible d'éviter la ruine qui vous menace.

Veuillez donc écouter les conseils d'un vieil ami qui vous dit : Procurez-vous la bonne petite *Gazette des Campagnes.* Vous le savez tous, elle ne coûte pas cher ! Que chacun de vous la lise avec attention. Qu'il en adopte les enseignements selon ses moyens, mais sans se rebuter, et puis *petit à petit l'oiseau fait son nid*, votre terre s'améliorera ; vos enfants apprendront à bien cultiver ; ils aimeront ce noble et salutaire travail par les résultats qu'ils en obtiendront. Par ce moyen, vous les garderez chez vous. Corrigés des habitudes corruptrices du luxe, ils seront et plus dociles et plus vertueux. Vous verrez bientôt les arbres de nos forêts tomber rapidement sous les coups de bras vigoureux que le travail aura fortifiés. Et puis une petite chapelle, puis un petit clocher, puis une église, puis de belles et bonnes terres en valeur à la place de ces arbres *qui occupent inutilement la terre*, puis des chants joyeux au retour d'un travail qui ne créa jamais de remords, et puis, en haut, les bons anges de vos enfants chantant, comme autrefois pour les bergers des campagnes de Bethléem : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*, au bon et vertueux cultivateur, labourant son champ sous l'œil de Celui qui fait luire son soleil pour le réchauffer et la pluie pour l'arroser.

Mais j'arrête ; car je m'aperçois que j'empiète sur le terrain de la *bonne petite Gazette*, qui me gronderait, si j'allais plus loin.

CHAPITRE IV

Où en est l'autorité paternelle et maternelle, dans nos campagnes

Dieu nous avertit. par l'apôtre saint Paul que pendant que l'Eglise traversera le temps de sa durée en ce monde, *il y aura des temps fâcheux— qu'il y aura pendant ces temps, des hommes pleins d'amour d'eux-mêmes — glorieux, superbes — désobéissants à leurs pères et à leurs mères— enflés d'orgueil—Qui auront l'apparence de la piété, mais qui en ruineront la vérité et l'esprit.*

Que le siècle où nous vivons soit du nombre de ces temps

fâcheux dont parle l'apôtre, personne n'en peut douter, à moins de s'aveugler volontairement. La marque la plus caractéristique de ces temps fâcheux est celle de l'orgueil et l'insubordination qui ont envahi tout l'univers. Ces deux grands fléaux sont venus jusque dans notre Canada. On ne veut plus obéir à l'autorité ; bien plus, on travaille partout à la faire tomber.

Or, mes compatriotes de la campagne, quand les sociétés chrétiennes en sont rendues au point où elles sont aujourd'hui, vous pouvez dire que ces sociétés sont très-malades, et quand vous verrez les enfants se révolter contre la plus aimante et la moins rigoureuse de toutes les autorités, celle d'un père ou d'une mère, vous ne vous tromperez point en assurant que le monde est à l'agonie. Car pour punir l'insubordination des enfants, *Dieu fait sécher les racines des nations*, qui privées des bénédictions paternelles, deviennent comme un champ, comme les *montagnes de Gelboe, sur lesquelles ne tombe plus les pluies du ciel.*

Que le désordre presque inconnu à nos ancêtres Canadiens, de la désobéissance des enfants envers leurs pères et leurs mères soit réel et presque général, qui peut ne pas s'en apercevoir ? Un funeste esprit d'orgueil et de révolte contre l'autorité paternelle s'est emparé des enfants grands et petits. Ils ne veulent plus écouter leurs pères ou leurs mères que lorsque ce qu'ils leur commandent leur plait ou les accommode. Dans certaines familles, on parle à ses parents avec une insolence, on leur résiste avec une obstination, qu'on pourrait appeler diabolique. Rendus à un certain âge, les jeunes gens surtout, *glorieux, superbes, enflés d'orgueil*, font ce qui leur plait, vont où ils veulent, et menacent leurs pères et leurs mères de s'en aller de la maison paternelle, s'ils veulent les retenir chez eux, si on arrête leurs courses nocturnes.

Or, quand les pères et les mères ne sont plus capables de se faire obéir par leurs enfants, je dis que la famille est perdue et je ne me trompe point. Elle est alors semblable à un vaisseau battu par la tempête, dans un moment où les matelots, révoltés contre le capitaine, refusent de faire la manœuvre.

Maintenant si nous voulons chercher la cause de cette épouvantable maladie morale, où la trouvons-nous, comme toujours, dans le principe de tout péché et de tout désordre, dans l'orgueil qui s'est emparé du cœur des enfants. Mais, n'ai-je pas pas prouvé jusqu'à l'évidence, que le luxe et les vaines parures sont une source d'où jaillit la révolte pour tous ceux qui s'y livrent.

Mais, qui donc est la cause première de l'orgueil qui naît du luxe et des vaines parures, si ce ne sont point les pères et les mères ? Qui donc a laissé introduire le luxe dans nos cam-

pagnes ? Si, comme on ne peut le nier, ce sont les pères et les mères qui, par leurs exemples et leur manque de fermeté chrétienne, sont la cause de cet orgueil qui aujourd'hui a détruit leur autorité sur leurs familles, qui sont les plus répréhensibles ou des enfants rebelles ou des parents qui ont posé ou laissé poser la cause de cette rebellion ? Quel est le juge ou le juré qui donnera un verdict en faveur des pères et des mères ? Les enfants, par leur révolte contre l'autorité paternelle, sont grandement coupables, mais les pères et les mères ne le sont-ils pas beaucoup plus.

Que l'on veuille se donner la peine de peser sérieusement devant Dieu, ce que je dis ici, et on en viendra à la conclusion que l'autorité des pères et des mères ne peut se rétablir sur leur famille que par le retranchement de la cause qui l'a détruite et, cette cause, n'est autre que celle des habitudes du luxe et des vaines parures de l'orgueil, dans la société catholique de nos campagnes.

Si on ne veut pas en venir là, c'est en vain que les curés et les évêques élèveront leurs voix pour crier aux oreilles des enfants : *Père et mère tu honoreras* , *afin de vivre longuement*, les oreilles des enfants seront *sourdes comme celles de l'aspic* dont parle le prophète-roi, et ils ne réussiront pas plus à faire cesser cette révolte, que n'ont réusssi à l'empêcher de grandir tous les avertissements de la chair et du confessionnal. Et pourquoi n'ont-ils pu réussir à ramener les enfants sous les lois de l'obéissance à leurs parents ? Parceque ceux-ci se sont mis en opposition avec tous les curés et tous les prédicateurs de retraites, de neuvaines et de quarante-heures, qui travaillent à empêcher l'introduction du luxe et des vaines parures dans les paroisses de nos campagnes. Les parents ont subi les conséquences de cette maxime divine : *Car l'homme ne recueillera que ce qu'il aura semé.* Il ont voulu le luxe et la vanité : ils les ont. Le luxe la vanité, font naître l'orgueil qui mène à la révolte ; et ils ont la révolte dans leurs familles, *afin qu'ils sachent*, dit la Sagesse, *que chacun est tourmenté par la même chose par laquelle il péche.*

Quel remède apporter à ce désordre ? Le voici, et il n'y en a pas d'autre. Que tous les pères et les mères et tous ceux qui ont quelqu'influence sur leurs frères, donnent l'exemple de la plus grande modestie dans leurs vêtements ; qu'ils s'unissent tous pour faire une guerre sans merci aux habitudes de luxe et de vanités introduites dans notre population de la campagne ; qu'ils se lient tous franchement à leurs vénérables curés et à leur saint évêque pour condamner et réprouver cette cause funeste d'orgueil et de révolte ; qu'enfin ils accoutument leurs

jeunes enfants et surtout, leurs jeunes filles, à se vêtir avec modestie et simplicité : et si je vis encore cinq ans, je verrai, de mes yeux, nos campagnes revenues dans ses voies catholiques, les parents respectés et parfaitement obéis par leurs enfants; une cause toujours efficace pour la ruine temporelle et spirituelle de mes compatriotes, disparue dans la famille et dans la société canadienne, et mon pays catholique marchant d'un pas assuré, sous la garde de Dieu, vers le but que lui a assigné la Providence, qui *commandera à ses anges* de prendre tous ces démons d'orgueil et d'insubordination et de faire ce que fit l'ange Raphaël au démon de la maison de Ragiel, *dont il s'empara pour aller le lier dans le désert de la Haute Egypte*, comme nous l'apprend le *livre de Tobie*.

CHAPITRE V

Où en est la vertu de l'aumone dans certaines localites

Je n'ai que quelques mots à dire sur ce paragraphe, les voici : Souvenez-vous toujours, mes compatriotes, de cette grande maxime, si vous voulez faire des aumônes profitables à vos âmes : *Lorsque vous faites l'aumône, que votre main gauche ne sache point ce que fait votre main droite.*

D'après cette règle divine, l'aumône doit être une vertu souverainement désintéressée, timide, modeste et craignant les regards des hommes. Or, je vous dis qu'elle cessera d'être une vertu catholique, si vous en faites un objet de vaine gloire, d'ostentation, ou que vous ne le fassiez qu'à condition qu'on vous donnera un bal, un concert, un pique-nique, ou un divertissement mondain, comme cela s'introduit dans notre société catholique. Ceux qui vous poussent à l'aumône par ces motifs, n'ont point l'esprit catholique, et ils vous mènent à la taxe des pauvres, en ruinant cette vertu dans vos cœurs.

Vous avez le vrai modèle de l'aumône catholique dans la société de saint Vincent de Paul, dans celle de saint Joseph, dans vos Sœurs de charité, dans celle que demande le pauvre à votre demeure et dans les souscriptions, si on en retranchait la vanité de la publication sur les journaux.

Conservez cette manière de faire l'aumône, et Dieu vous bénira.

CHAPITRE VI

La fréquentation des sacrements

Si la population de nos campagnes comprend bien ses intérêts religieux, elle doit savoir que, de tous les moyens pour conserver la foi et l'esprit catholique, il n'y en a point de plus efficace que celui de la fréquentation des sacrements de pénitence et d'Eucharistie.

Nos ancêtres regardaient comme une excommuniée toute personne qui n'avait point fait ses pâques, c'était un jugement catholique.

Aujourd'hui, à peine remarque-t-on ceux qui ne vont pas même aux offices divins, et le nombre en augmente chaque année, dans certains de nos gros villages. Ce sont pour la plupart des jeunes hommes qui portent leur front haut, sans probablement trop savoir pourquoi. On leur a fait croire, je pense, que les pratiques catholiques retrécissaient l'esprit et mettaient le cœur à l'étroit dans la poitrine d'un homme qui se sent appelé à faire de grandes choses pour l'honneur de son pays catholique! Ce sont proprement des personnages de progrès. Ils viennent résider dans nos campagnes pour faire à nos habitants l'honneur de leur apprendre qu'ils sont de grands fous d'aller se mettre en paix avec Dieu par la confession et d'appuyer la fragilité de leurs cœurs de toute la force d'un Dieu, en le recevant dans la sainte communion.

Il n'y a qu'une seule chose à faire à leur égard, c'est d'en avoir une profonde pitié, car ils ont mal au cœur et à la tête.

Quant à vous, habitants de nos campagnes, ne vous faites pas gloire d'avoir autant d'esprit que ces grands hommes qui vivent au milieu de vous. Vous n'avez pas la tête assez grosse pour loger tout ce bagage d'esprit et vous auriez bientôt contracté leur double maladie, et on ne vous entendrait plus chanter en revenant de vos champs. Votre gloire, à vous, c'est d'être grands par la foi et par les œuvres de la foi qui sanctifieront vos sueurs et vos durs travaux. Peut-être que cette manière

d'agir vous attirera quelques regards louches de la part de ces messieurs, mais n'en soyez pas trop chagrins, car ils ont l'habitude de regarder de travers ceux qui ne leur ressemblent point.

CHAPITRE VII

De la modestie.

J'emprunte à *une demoiselle de condition*, ce qu'elle a écrite sur la *modestie*. Ces paroles ne peuvent déplaire aux personne de son sexe.

" La beauté nous trompe, dit-elle, plus que ceux qui en sont éblouis; elle nous trouble, elle enivre notre âme, et nous en sommes plus sottement idolâtres que les amants les plus passionnés. Dès que nous ne la soutenons point par le mérite et la vertu, rien ne peut être plus nuisible, ni plus pernicieux. Quel est l'homme d'un esprit réglé, qui prendrait pour son épouse une fille, pour belle qu'elle fut, si sa sagesse et sa modestie ne la lui a fait rechercher ? Tant il est vrai que le monde exige plus de modestie de nous que nous en avons. Cent moyens de plaire, tous plus faux les uns que les autres, que nous recherchons et que nous étudions, et qui nous gâtent, font une partie de nos plus sérieuses occupations.

" Etre belle sans le savoir, est un miracle qui me passe ; ne l'être pas, et croire l'être est une erreur des plus communes. Celles qui le sont, pour le paraître davantage, en déplaisant à Dieu cessent de plaire aux hommes ; et celles qui ne le sont pas se rendent ridicules pour y prétendre. Mon Dieu ! qu'un peu de modestie accommoderait tout ! Que ne restons-nous comme nous sommes, sans vouloir tirer toute notre gloire de notre beauté ? Les véritables grâces ne dépendent point de notre toilette, de nos affectations, de nos mignardises, et celles-ci sont bien rarement sans péché.

" Mesdemoiselles, regardons notre corps comme le temple du Saint Esprit ; il l'est en effet : ayons-en du respect, comme d'un membre de Jésus-Christ. Rougissons de toute nudité scandaleuse ; c'est en cette salutaire pudeur que consiste la modestie de nos personnes. N'est-il pas en effet honteux, qu'é-

tant chrétiennes, nous imitions les mœurs des infidèles ? Dans la religion que nous professons, notre vertu favorite devrait être la pudeur, et nous lui faisons une guerre cruelle.

" Je ne blâme pas ici la propreté ; car si le luxe des habits a toujours été un vice, la malpropreté certainement ne fut jamais une vertu. Mais ne peut-on pas nous reprocher que si nous nous habillons, ce n'est point tant pour nous couvrir, que pour nous montrer ? Et pourquoi dissimulerais-je ce faible de notre sexe, moi surtout qui l'ai eu pendant si longtemps ? Notre vanité, aussi bien que l'ambition, veut avoir des spectateurs, puisqu'en effet nous ne nous parons guère quand nous sommes seules. La pompe et le faste sont ennemis de la solitude ; on se lasse bientôt de la parure, quand on ne veut pas se faire voir ; parce que la peine qu'on y trouve en fait perdre le plaisir. Quand nous n'avons point de témoins qui nous regardent, ni d'esclaves qui nous adorent, notre amour propre n'est point assez puissant pour nous obliger à nous parer.

" La modestie dont je parle met ordre à tout cela. Les habits sont la peine du péché ; ils ne doivent servir que pour nous couvrir, ou pour nous défendre contre la rigueur des saisons. Ainsi, que la vanité ou l'ambition n'y ajoute rien de superflu ; car quiconque parmi nous se règle sur la coutume, ou sur son argent, oublie qu'elle est chrétienne, sans se ressouvenir qu'elle est criminelle. "

En étudiant ce que dit cette personne, les femmes et les filles de nos campagnes comprendront qu'on ne peut se livrer au luxe et aux vaines parures, sans se mettre en opposition avec les enseignements de la foi, les règles de la modestie chrétienne, et leurs véritables intérêts, même ceux de ce monde.

Les paons resserrent leurs plumes, quand personne ne les regarde, voilà le portrait des femmes vaniteuses, qui ne mettent leur toilette que pour se montrer, et se faire regarder, , et se faire admirer ! *Vanité des vanités !* Vanité dans les habits, vanité dans le cœur, vanité dans l'esprit, vanité dans l'âme, vanité partout, vanité dans tout, vanité pour tous ! Est-ce digne d'une âme créée pour une éternité ?

CHAPITRE VIII

Ou en est la piete.

La piété est le dévouement du cœur pour tout ce qui est bon, saint et agréable à Dieu. Pour être pieux, il est nécessaire que le cœur se soit longtemps exercé à la pratique de cette maxime fondamentale du christianisme : *Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renonce lui-même.* Sans renoncement à soi-même, il ne peut donc y avoir de véritable piété, car l'amour de soi est le contre-pied de cette vertu. Cette abnégation de soi-même, est ce qu'il y a de plus difficile dans le christianisme.

Mais peut-on être vraiment pieux, et aimer le luxe et la toilette ?

Il n'y a qu'une seule réponse à cette question : on ne peut être vraiment pieux et aimer le luxe et les vaines parures de l'orgueil. Sans doute qu'il peut exister bien des dégrés dans cet amour, qui rend plus ou moins coupable, mais la maxime de St. Augustin sera éternellement vraie : " celui-là, dit à Dieu " ce grand saint, celui-là ne vous aime pas comme il doit vous " aimer, qui aime quelque chose qu'il n'aime point pour vous. "

Mais quand l'amour du luxe ou des vaines parures est porté au point de refuser d'obéir ou à des parents, ou à son curé, ou à son confesseur, qui s'y opposent, et qu'on ne veut pas y renoncer, il n'y a plus de piété dans un cœur. Toute personne, dans cette disposition, n'est autre qu'une des *vierges folles* dont il est parlé dans le saint évangile. Cette personne est dans une fausse voie qui la conduira à abuser des choses les plus saintes, parce que son orgueil l'a jetée dans l'aveuglement. C'est bien le cas d'appliquer cette maxime du *Livre des proverbes : Il y a une voie qui paraît droite à l'homme, dont la fin néanmoins mène à la mort.*

Et toutes ces femmes et filles catholiques, livrées ainsi au luxe et à la vanité des parures, se feraient de grands scrupules, si elles ne disaient pas fréquemment à Dieu : Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur et par dessus toute chose ! ! "

Par quelle étrange fatalité trouvent-elles le secret de se faire illusion jusqu'à ce point, lorsque leur évêque leur crie : *malheur aux âmes vaines et orgueilleuses !*

CHAPITRE IX

Quel usage devons-nous faire de nos corps?

Il existe une union très-intime entre l'âme et le corps, dans le temps de la vie présente; il ne faut jamais oublier cette vérité. Si l'on devient semblable à ceux que l'on fréquente assidûment; si l'on prend, même sans s'en apercevoir, les manières, les idées et les principes de ceux dont on est ami; si, enfin on contracte les vices ou les vertus de ceux avec qui l'on vit; ne s'en suit-il pas que l'âme doit exercer une grande influence sur le corps qui lui est uni. Et comme le corps n'est que l'instrument dont l'âme se sert pour agir, parler et manifester ce qu'elle pense, ce qu'elle veut, ce qu'elle aime, il faut en conclure que les vêtements que porte une personne sont le signe de l'état de son âme. Si donc le corps d'une femme est couvert de luxe et de vanité, qui peut ne pas croire que l'âme de cette femme ne soit livrée au démon de l'orgueil. On lui fait l'application de la grande règle évangélique : *Vous les connaitrez à leurs fruits.* Personne n'a besoin de l'accuser d'être une orgueilleuse, elle s'en accuse elle-même dans la manière de se vêtir. Elle n'a point non plus besoin de dire qu'elle est une femme mondaine, son faste et ses parures de vanité le disent pour elle.

Ce qui trompe ces personnes et les fait vivre dans un fatal aveuglement, c'est de prendre, à l'envers, l'instinct que nous ressentons tous d'être glorifiés. L'esprit mondain fait chercher la gloire avant le temps, et il la fait consister là où elle n'est point, je veux dire, dans la vie présente et dans le faste et l'ostentation créés par l'orgueil humain, contre la défense de Dieu; et voilà une des causes de ces vaines parures qu'on adopte pour glorifier la chair. On va trop vite; la vie présente ne vous est donnée que pour vous préparer à être glorifiés par un autre que vous même, suivant cette parole : *Que celui donc qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur. Car ce n'est point celui qui se rend témoignage à lui-même, qui est vraiment approuvé; mais celui à qui Dieu rend témoignage.*

Attendons encore quelque temps et nos corps seront glorifiés, comme nous le dit l'apôtre saint Jacques : *Mais vous, mes frères, persévérez dans la patience jusqu'à l'avénement du Seigneur. Vous voyez que le laboureur, dans l'espérance de recueillir le fruit précieux de la terre, attend patiemment que Dieu envoie les pluies de la première et de l'arrière saison. Soyez ainsi patients et affermissez vos cœurs; car l'avénement du Seigneur est proche.*

Les personnes qui cherchent la gloire humaine prennent donc le change et agissent contre ce qu'enseigne la foi, par ses paroles de l'apôtre saint Paul : *Lorsque Jésus-Christ, qui est notre vie, viendra à paraître, vous paraîtrez aussi avec lui dans la gloire.* En attendant cette glorification et pour vous en rendre dignes, *faites mourir les membres de l'homme terrestre qui est en vous, continue l'apôtre.*

Voici ce que signifie ce passage de l'apôtre : "Jésus-Christ demeure caché dans le Père jusqu'au jugement. Il continue à être méconnu et méprisé du monde. Sa doctrine demeure comme un scandale, et sa vie de croix et de mortification sont toujours une folie pour les sages et les enfants charnels de ce siècle. Mais, quand il apparaîtra dans sa gloire pour juger les vivants et les morts, environné de ses anges, alors sa doctrine paraîtra comme une sagesse, comme l'unique sagesse et l'unique vérité, et avec lui apparaîtront aussi les membres de son corps, de son Eglise, qui ont puisé leur vie en lui. Tant qu'ils furent sur la terre, ils se déclarèrent pour la folie de la croix, ne recherchant ni les biens, ni les honneurs, ni les plaisirs, ni la gloire de ce monde; ainsi que Jésus-Christ, ils vécurent ignorés et cachés en Dieu ; alors ils seront connus avec Jésus-Christ, *étincelants des rayons de sa gloire,* revêtus de la nature humaine régénérée par la vertu de cette doctrine, qui, aux yeux des enfants du siècle, fut une folie."

Voilà ce qu'entendent les personnes qui ont appris de Jésus-Christ à être *douces et humbles de cœur.* Elles savent et, ce qui est mieux, elles croient que ce *corps mortel* où habite leur âme, doit, après la mort, subir la corruption du tombeau. Mais elles ne s'en affligent point, parce que la foi leur apprend que, à la résurrection générale, *leurs corps seront changés,* car leur dit St. Paul : *il faut que ce corps corruptible soit revêtu de l'incorruptibilité, et que ce corps mortel soit revêtu de l'immortalité.* Elles attendent donc avec impatience, les moments de Dieu pour être glorifiées.

En attendant et pendant qu'elles sont en ce monde, elles suivent à la lettre cet autre enseignement de la foi : *Je vous conjure donc, mes frères, par la miséricorde de Dieu, dit St. Paul, de lui offrir vos corps,* comme *une hostie vivante, sainte et agréable à ses yeux, pour lui rendre un culte raisonnable. Et ne vous conformez pas au siècle présent ; mais qu'il se fasse en vous une transformation par le renouvellement de votre esprit, afin que vous reconnaissiez qu'elle est la volonté de Dieu, ce qui est bon, ce qui est agréable à ses yeux et ce qui est parfait. Je vous exhorte donc, continue l'apôtre, vous tous, selon le ministère qui m'a été donné par la grâce, de ne point vous élever*

au-delà de ce que vous vous devez, dans les sentiments que vous avez de vous-même ; mais de vous tenir dans les bornes de la modération.

Saint Paul, entr'autres choses, nous recommande ici d'offrir à Dieu nos corps, *comme une hostie vivante*, ce qui veut dire que les chrétiens doivent immoler leur chair par la pénitence, et s'offrir eux-mêmes à Dieu comme des victimes vivantes, *saintes et agréables à ses yeux.* La sagesse chrétienne règle cette oblation sur une discrète mortification, laquelle fait des corps une victime, mais en même temps se renferme dans des justes limites, de manière que la victime demeure vivante. "

Tout ceci est évident, mais pour qui ? Pour les personnes seulement qui n'ont point changé l'esprit de Dieu pour celui du monde. Car l'esprit mondain donne des armes à la chair pour faire la guerre à l'âme, en couvrant le corps des vêtements de l'orgueil et du luxe. La mortification de la chair épouvante les personnes mondaines, et elles la fuient; le luxe et les vaines parures flattent la concupissence de la chair, et elles en couvrent leur chair. Elles ne comprennent point que le corps aussi bien que l'âme doivent porter les livres du Dieu mort sur une croix, pendant leur séjour en ce monde, sous peine de s'entendre dire par le souverain juge : *Quiconque rougira de moi et de mes paroles, le Fils de l'homme rougira aussi de lui, lorsqu'il viendra dans sa gloire, et dans celle de son père, et des saints anges.* Sous l'influence de l'esprit du mal, elles oublient cette menace, et préfèrent les folles et vaines puissances de l'orgueil mondain, de la gloire mondaine, qu'un souffle, qu'un revers, une maladie, la mort change en une humiliation éternelle, dans un gouffre de feu où seront avec elles tout ce que l'humanité a produit de plus vil et de plus méprisable.

Les personnes qui ne veulent pas boire à cette source empoisonnée du luxe, pensent bien autrement, et font un usage bien différent de leur corps. Elles le respectent, parce qu'il est devenu le *temple du Saint-Esprit* par le baptême, et la demeure de Jésus-Christ par la sainte communion. Mais elles savent qu'elles le profaneraient en le couvrant des livrées de l'orgueil de l'ange des ténèbres. C'est par respect pour ce temple de Dieu qu'elles ont soin de le tenir *proprement et modestement vêtu*, comme le leur enseigne le catéchisme catholique.

Elles prennent donc au sérieux ces paroles de l'apôtre saint Paul : *Revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et ne prenez point soin de votre chair jusqu'à contenter ses désirs.* Elles se gardent donc de *configurer leurs vêtements selon les modes du*

siècle présent. Elles s'habillent, comme le veut l'apôtre, *avec humilité et modestie*, suivant les modes de loin et n'adoptant que celles qui ne ressentent ni le luxe, ni l'orgueil, ni le faste, ni le vanité, ni l'amour du siècle. Elles attendent le grand jour de la résurrection pour que Dieu, qui le leur a promis, glorifie leur chair et la couvre du vêtement d'une gloire immortelle.

Ici bas, elles ne s'attendent point à recevoir des louanges pour la modestie de leurs vêtements, mais bien plutôt des railleries, des mépris et quelquefois des injures, car elles croient à cette parole : *Tous ceux qui veulent vivre avec piété en Jésus-Christ seront persécutés.* Elles s'attendent donc à être moquées, méprisées et *tournées en dérision*, mais elles ne s'en troublent point, parce qu'elles se déclarent hautement pour un Dieu qui a dit : *Le serviteur n'est pas plus grand que son maître, s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront. Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous. Si vous étiez du monde*, vous conformant à l'esprit du monde, aux vanités du monde, *le monde aimerait ce qui est à lui*; *mais parce que vous n'êtes point du monde*, et que vous fuyez son luxe et son orgueil, *c'est pour cela que le monde vous hait.* C'est pour cette raison que saint Paul disait : *Si j'étais du goût du monde, je ne serais point le serviteur de Jésus-Christ.*

Après des enseignements si énergiques, comment pouvoir qualifier la conduite des personnes qui ridiculisent les femmes ou les filles qui se vêtissent selon les règles de la modestie chrétienne? Ne verront-elles jamais que leurs censures font l'éloge de celles qu'elles tournent en dérision? Que leurs railleries sont leur propre condamnation, puisqu'elles blâment ce que Dieu approuve? Ne se rangent-elles point du côté de ceux qui font la guerre à Jésus-Christ dans la personne de celles qui suivent sa morale et imitent ses exemples? Si elles avaient la bonne foi de consulter leur conscience chrétienne, ne leur dirait-elle pas hautement qu'elles ne persécutent les femmes chrétiennes que parce qu'elles sont trop lâches pour se mettre, comme elles, audessus d'un vain respect humain qui les rend les esclaves du monde et de son orgueil? Qu'en persécutant Jésus-Christ, dans ses membres, dans ses fidèles servantes, elles s'attirent la condamnation? Qu'enfin elles leur font gagner le ciel, le perdent elles-mêmes, et auront la confusion d'entendre le souverain juge leur dire : *Je ne vous connais point*, comme il nous assure qu'il le dira aux *vierges folles.*

Loin de flatter leurs corps, les personnes chrétiennes les regardent comme leurs humbles serviteurs. Pour qu'ils ne soient pas tentés de se révolter contre leurs âmes, leurs maîtresses, elles les tiennent toujours dans l'humiliation et sous

les lois de la mortification évangélique. Car elles ont mûrement pesé cette divine parole : *Ceux qui sont à Jésus-Christ, ont crucifié leur chair avec ses passions et ses désirs déréglés.*

Le corps étant le serviteur de l'âme, elles s'en servent pour prier, pour aller aux églises, fréquenter les sacrements, entendre la parole de Dieu, faire des bonnes œuvres, rendre service à leur prochain, faire des œuvres de pénitence et de mortification et gagner ce qu'il lui faut pour le couvrir et le nourrir. Elles font de leur corps, dans un autre ordre de choses, ce que fait le cultivateur de son cheval, dont il se sert pour gagner sa vie. Il est châtié, s'il refuse de se prêter aux besoins de son maître.

Les femmes et les filles qui concentrent toutes les ressources de leurs talents et, quelquefois même, ce qui est nécessaire au bien-être et à l'avenir de leurs familles pour avoir le frivole plaisir de se livrer au luxe et aux parures, et dépouillent ainsi leurs âmes des vertus d'*humilité* et de *modestie*, agissent aussi déraisonnablement qu'une maîtresse de maison qui se condamnerait à ne se revêtir que de dégoûtants haillons, pour avoir le plaisir de couvrir les murs qu'elle habite, de rubans, de fleurs, de dorures, de diamants, de perles, de riches pelleteries, de magnifiques soiries, et de tout ce que le luxe et l'industrie pourraient lui procurer. On rirait d'elle sans doute, ce serait une folle. Et pourquoi donc admirer les femmes et filles chrétiennes qui dépouillent leurs âmes des vertus de leur sexe, pour avoir la satisfaction de couvrir leurs corps d'orgueil et de luxe ? Si non parce qu'on a perdu le bon sens chrétien.

Pourquoi les personnes qui s'habillent avec modestie sont-elles blâmées et censurées par le monde ? C'est parce que *le monde ne connaît point Jésus-Christ*, c'est parce que le monde est ennemi de la morale de Jésus-Christ. Plus donc le nombre de celles qui s'habillent chrétiennement sera petit, dans nos campagnes, et plus il sera vrai de dire que l'esprit du christianisme s'y perd. Au contraire, plus le nombre des personnes qui se livrent au luxe et aux vaines parures y sera grand, et plus aussi il sera évident que l'esprit mondain s'y étend et y domine. Car *ceux-là seuls*, dit saint Paul, *sont les enfants de Dieu, qui sont dirigés par l'esprit de Dieu.* Proposition dont le contraire est également vrai : tous ceux qui sont dirigés par l'esprit du monde ou du démon, sont les enfants du monde ou du démon, *le prince de ce monde*, selon le dégré auquel ils s'y livrent.

Si je voulais traiter cette question qu'en ne faisant usage du bon sens chrétien, les personnes qui n'usent de leur corps que

pour sanctifier leurs âmes, ne se montreraient-elles point les seules raisonnables ? Pour le faire comprendre, je n'aurais qu'à poser cette question : l'âme est-elle plus que le corps ? Un enfant me répondrait que l'âme est plus que le corps. Si je lui demandais la raison de sa réponse, il me dirait que l'âme seule est créée à l'image de Dieu et qu'elle est immortelle, au lieu que le corps a été tiré de la poussière et que bientôt il doit retourner dans la poussière. Si ensuite je lui demandais laquelle des personnes suivantes est la plus raisonnable, ou de celle qui met les intérêts de son âme avant ceux de son corps, ou de celle qui préfère les intérêts de son corps à ceux de son âme ? Hésiterait-il un moment pour me dire que c'est la première qui est la plus raisonnable ? Mais si j'ajoutais que les intérêts de l'âme et ceux du corps sont tellement opposés, que leurs besoins sont tellement différents, qu'on ne peut satisfaire les désirs déréglés du corps, sans souiller l'âme et l'exposer à périr pour une éternité, que me répondrait-il ? Qu'avant tout il faut pourvoir aux besoins de l'âme, et que si on ne peut accorder au corps ce qu'il exige, il faut refuser de le contenter plutôt que de nuire aux intérêts de l'âme. Quel nom donnerait-il aux personnes qui, par le luxe et le sensualisme, accordent à leurs corps ce qui d'abord doit faire périr l'âme seule et, plus tard, l'une et l'autre ensemble ? Ne les traiterait-il pas d'insensées ?

Quelle espérance peuvent donc avoir les personnes qui, négligeant le soin de leurs âmes, ne s'occupent qu'à parer, flatter, et satisfaire les désirs déréglés de la chair, dont le plus dangereux est, sans contredit, le sensualisme de l'orgueil ? Saint Paul avait une telle crainte de tomber dans cette erreur, qu'il *châtiait son corps et le réduisait en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, il ne se perdît lui-même.*

Si saint Paul, malgré les grâces extraordinaires qu'il avait reçues de Dieu, regardait comme une chose nécessaire de châtier son corps, de peur d'être réprouvé, quel est celui qui osera encore prétendre qu'il pourra se sauver en flattant son corps, en le couvrant de luxe, en cédant à ses penchants déréglés, en menant dans le monde une vie molle et voluptueuse ?

Que les habitants de nos campagnes y fassent une très-sérieuse attention, car on ne joue point avec cette bête lubrique qu'on appelle le corps humain, la chair. S'ils n'y prennent garde, et s'ils laissent leurs femmes et leurs filles se livrer au luxe et contenter, flatter, favoriser les instincts déréglés de leur chair, ils auront bientôt perdu cette pureté de mœurs qui était une des plus belles gloires de leurs ancêtres.

Que personne ne pense que la pudeur et la modestie, dans

les personnes du sexe, ne sont bonnes que pour elles-mêmes, car ce serait une grave erreur. Les femmes font les mœurs à leur image. Si elles sont réservées, sages, chrétiennes, et surtout modestes et pieuses, elles inspirent un profond respect pour elles, et préservent par là, la société de perdre ses mœurs. Si, au contraire, elles sont impudentes, volages, effrontées, orgueilleuses, elles inspirent pour elles des pensées et des désirs lubriques, qui souillent d'abord l'esprit et, ensuite, le cœur des jeunes gens et des hommes qui, ne les respectant plus, se familiarisent avec elles. Or, un proverbe nous dit que, *familiarité engendre mépris*, et cette familiarité finit toujours par des écarts aux règles de la morale et des mœurs. Voilà ce que nous apprend l'expérience de tous les siècles.

Qu'on veuille bien remarquer que la pureté est d'une délicatesse comme infinie, et que chacun de nous la porte *dans des vases fragiles*. Que les femmes ne soient pas étonnées si je leur dis que, sur cet article, elles sont beaucoup plus fragiles que les hommes, du moment qu'elles ont perdu la sauve-garde de la pudeur et de la modestie chrétiennes.

Mais comment se fait-il que le luxe et la vanité des parures finissent par faire perdre les mœurs ? Je vais essayer de vous le faire comprendre. Je dois, ici, faire des réserves pour certaines femmes et filles qui ne se livrent au luxe et aux parures que par entraînement, et sans les aimer. Je parle en général.

Les femmes et les filles ne se livrent point au luxe et aux vaines parures sans tomber dans la tentation de se faire voir, regarder, aimer, admirer. Livrées à ce funeste désir de se faire des adorateurs ou des admirateurs, elles deviennent volages, coureuses, imprudentes, remplies d'amour pour elles-mêmes ou pour leur beauté réelle ou imaginaire. S'apercevant qu'on les admire, ou même qu'on les regarde avec complaisance, elles se replient sur elles-mêmes, s'admirent, et tombent par dégré, dans l'amour d'elles-mêmes, puis dans la gloriole, puis dans l'orgueil. Rendues à ce dernier dégré, *Dieu qui résiste aux superbes*, se retire et les abandonne à elles-mêmes et à toute leur fragilité. N'ayant plus pour elles Dieu, leur maître légitime et leur seul appui, elles deviennent la proie du démon, qui ramasse tous ceux que Dieu délaisse.

Tombées sous l'empire du *roi de tous les enfants de l'orgueil*, il les façonne à sa ressemblance, et leur donne, comme à Eve, la mission de perdre l'homme. Car le drame, qui s'est joué dans le paradis terrestre par la première femme, se jouera jusqu'à la fin des temps, par les autres femmes qui, comme elle, donneront entrée à l'orgueil dans leurs cœurs. Ces femmes

tombent d'abord dans la disgrâce de Dieu, puis elles y font tomber les hommes. Voilà ce qui est arrivé et ce qui arrivera chez tous les peuples dont les femmes et les filles, jetant de côté la modestie dans leurs vêtements, se livreront aux extravagances du luxe et à l'amour désordonné des parures.

Si, aujourd'hui, les femmes qui, dans nos campagnes, se livrent au luxe des habits et de la toilette, conservent encore un certain vernis de décence dans la manière de se vêtir, soyez assurés que cela ne durera qu'autant de temps qu'il en faut pour abaisser le niveau des mœurs au point où il doit être pour n'être point étonné des plus impudentes immodesties.

Un grand nombre de femmes et de filles de notre siècle refusent de s'associer à la divine Marie pour sauver le monde, en imitant ses vertus d'humilité, de modestie, d'éloignement du monde, de son esprit, de son luxe, de ses vanités et de l'amour d'elles-mêmes, pour prendre pour modèle la femme orgueilleuse, la coupable Eve qui perdit le monde ; soyez certain qu'elle ne réussiront que trop dans leur fatale mission.

Mais, comme on ne saurait trouver en défaut la parole du Dieu de vérité, les femmes qui s'élèvent d'orgueil, seront profondément humiliées, dégradées, profanées, souillées par ceux qu'elles auront entraînés dans leur séduction.

CHAPITRE X

Des enseignements de nos Supérieurs

Dans son mandement pour le jubilé de 1847, Mgr. Signaï remarquait " qu'un luxe, qui n'avait presque plus de limites, se répandait avec rapidité parmi les classes même les moins favorisées de la fortune. "

J'ai déjà fait voir que le luxe est une des conséquences de ce que notre siècle appelle le progrès. Je n'ai pas à revenir sur ce sujet ; mais ce que j'ai besoin de dire ici : c'est que notre vénérable archevêque, ne se contentait point d'indiquer le mal, il voulait prendre les moyens de le détruire. C'est pour réussir qu'il faisait appel à ses enfants, par ses remarquables paroles qu'on a peut-être lues sans les peser commes elles le méritaient.

" O vous, disait-il, que vos labeurs ou votre fortune ont placé à la tête de la société, vous avez plus que jamais de graves obligations à remplir. Aidez-nous donc, d'action et de parole,

à prévenir les maux qui nous menacent, aidez-nous à préserver notre pays encore si moral, de ces doctrines perverses qu'on lui présente comme propres à le faire avancer dans la voie du progrès, mais qui tendent, en réalité, à le faire retrograder vers les erreurs les plus funestes : — Aidez-nous à combattre le luxe et l'intempérance, ces deux fléaux qui ne peuvent avoir pour résultat que la ruine générale du peuple, après avoir causé celle des individus. "

Devant parler plus loin de l'intempérance, je ne parlerai que de ce qui a rapport au luxe.

Ce cri d'alarme de la *sentinelle catholique*, a-t-il été entendu par les habitants de nos campagnes ? Et remarquez que c'était pour l'annonce d'un Jubilé que notre Archevêque attirait notre attention sur le fléau du luxe ? Le Jubilé s'est fait, et presque toutes les femmes et les filles se sont empressées d'aller aux églises pour approcher des sacrements. Ont-elles fait attention à ce qu'on signalait à leur conscience catholique ? Les porte-étendards du luxe et de la vanité des parures dans nos campagnes, ont-elles ouvert les yeux et se sont-elles rangées du côté de celles qui, à cette époque, s'habillaient encore chrétiennement ? Ont-elles entendu la prière de leur Archevêque, les conjurant de *lui aider d'action et de parole* à combattre le luxe, à faire cesser cette large plaie qui, comme un gouffre béant, engloutit les âmes en les livrant au démon de l'orgueil ? Ont-elles abandonné leur luxe ? Ont-elles jeté de côté ces frivolités de vaines parures, indignes d'une âme chrétienne ? Se sont-elles dévouées de parole et d'action, à ramener dans les bornes de la modestie et de la modération chrétiennes, les personnes de leur sexe que leurs exemples avaient entraînées en dehors des voies catholiques ? Ont-elles compris qu'elle était la voix qui les appelait à contribuer par la réforme de leur conduite à *la gloire* de la religion et au bonheur de leur pays menacés l'un et l'autre par le luxe ?

Mgr. Signaï ne commandait pas à ses enfants de lui aider, mais pour faire impression sur leurs cœurs, il les en suppliait. Pour les âmes bien nées, cette prière, partant de si haut, est plus qu'un commandement, et en n'y déférant point, on devait comprendre quel accablant témoignage on élevait contre soi. Nous verrons bientôt que cette prière a été inutile, qu'on n'y a fait nulle attention et que le luxe a continué et même augmenté ses ravages dans nos campagnes. Mgr. Baillargeon nous le dira.

Pour rendre ce témoignage plus compréhensible, mettons en action ce que veut dire ce refus d'acquiescer à cette prière : Mgr., vous avez droit de nous commander, à nous vos enfants

catholiques. Mais au lieu de commander, vous nous suppliez de vous aider, non à vous faire du bien ; mais à nous en faire à nous-mêmes, à nos familles, à notre religion, à notre pays. Placé en dehors du tumulte où nous vivons, aidé des lumières d'en haut et voyant mieux que nous ce qui peut nous perdre et détruire dans nos âmes le règne de Dieu, vous nous priez de travailler de *parole et d'action* à faire cesser parmi nous, ce mal destructeur de la modestie et de la piété que tous les moralistes catholiques signalent comme un acheminement vers le sensualisme et la glorification de la créature humaine, aux dépens des vertus chrétiennes. Cette prière nous place dans cette alternative : ou d'écouter notre évêque, nous parlant au nom de Jésus-Christ, dont il est le représentant, ou d'écouter le monde parlant sous l'inspiration du démon, notre ennemi, que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a dit être le *prince de ce monde*. Nous savons que pour être catholiques en réalité, nous devons écouter ceux qui nous parlent au nom de Dieu, parce qu'ils ont une autorité légitime sur nos consciences. Nous savons encore que ce n'est point pour eux, mais pour nous, pour notre religion, pour le salut de nos âmes, qu'ils nous avertissent des dangers et des erreurs qui causeraient notre perte temporelle en ce monde, et en l'autre notre perte éternelle. Nous devrions donc déférer à la prière que vous nous faites et abandonner le luxe et les vaines parures qui l'accompagnent. Notre conscience catholique, notre foi nous l'enseigne, les règles de la morale du christianisme nous en font un devoir, nos intérêts, même ceux de ce monde, nous le prescrivent. Mais, d'un autre côté, nous avons un corps et ce corps aime la sensualité des habits et des parures ; nos yeux ont regardé le faste et l'orgueil du luxe, et notre imagination a été éblouie de leur éclat.

Nous avons entendu la voix des partisans de la morale sans privations de la liberté, sans frein et sans gêne, de ceux d'entre nous qui marchent dans la voie large, parce qu'elle rejette toute contrainte, toute mortification, toute entrave mise aux désirs déréglés de la chair. D'un autre côté, nous avons entendu votre voix, Monseigneur. Vous avez sans doute raison de nous prier de penser à nous et de nous corriger pour entrer dans les voies catholiques, les seules qui soient d'accord avec nos principes religieux. Le bon sens chrétien nous dit également que c'est une vraie folie que d'arracher l'humilité de nos âmes pour satisfaire la sensualité de la chair en la couvrant du luxe et de vanité. En même temps la raison humaine nous enseigne que ce qui n'est que d'agrément, de superfluité n'est pas digne d'une créature intelligente, quand ces agréments, cette superfluité doivent nuire à ce qui est essentiel, et qu'en s'y livrant

ni manque de pourvoir aux intérêts d'un ordre infiniment supérieur.

Tout donc condamne notre attachement au luxe et aux vaines parures, notre premier supérieur, les règles générales du christianisme, les lois de la morale et de la piété chrétienne, l'esprit catholique, le bon sens chrétien, la raison humaine et, dans un autre état de choses, les intérêts temporels de nos familles, le bien général de notre pays, l'établissement de nos enfants, voilà autant de motifs qui nous pressent de ne pas continuer dans la voie de perdition et de ruine où nous marchons, Qu'allons-nous conclure ? Qu'allons-nous décider ? Enfin qu'allons-nous faire ? Voici un expédient qui pourra nous tranquilliser un peu et empêcher nos consciences chrétiennes de crier trop haut : Nous nous regarderons les unes et les autres et celles qui sont les premières parmi nous, celles auxquelles Mgr. Signaï adressait spécialement sa prière, celles que leur *éducation ou leur fortune ont mises à la tête de la société* ne cèdent point à la prière de leur évêque ; nous les suivrons, et nous continerons à les imiter, Dieu et notre conscience chrétienne nous condamneront, mais nous les aurons pour nous défendre au tribunal de Dieu ! ! Voilà notre seule justification, leur exemple ! Voilà notre seule ressource, le poids de leur autorité auprès du souverain Juge, d'un Juge qui a été couronné d'épines par l'orgueil humain, abreuvé de fiel et de vinaigre par la sensualité de la chair, le visage couvert de crachats, et revêtu d'une robe d'ignominie par le luxe et les vaines parures, battu de verges par l'immortification de la chair, moqué et traité de fou par la vaine gloire de ce monde, enfin crucifié entre deux voleurs par l'orgueil humain.

Toutes ces conséquences seraient très effrayantes pour une conscience qui compterait encore avec Dieu. Mais compte-t-on avec Dieu quand on est livré à l'amour de soi ?

Franchissons l'espace de dix-huit ans pour arriver au Jubilé de 1865. Un autre a remplacé le vénérable archevêque Signaï. Ce dernier doué d'un bon sens exquis et d'une science peu commune, va nous dire ce que nous devons faire des avertissements du Jubilé de 1847, écoutons-le :

" Dieu veut, N. T. C. F., que nous fassions un saint usage de ces dons. Pour ceux qui en abusent il n'y a plus de bénédictions. Vous vous ferez donc une loi d'user avec modestie et avec une pieuse réserve, de cette abondance de bien que vous ont rapportée vos champs. Vous vous garderez de les employer contre la volonté de Dieu, en les faisant servir le luxe, la sensualité et l'intempérance. Le luxe est la ruine spirituelle et temporelle des hommes. Le luxe est enfant de l'orgueil et de

la vanité, et " *Dieu résiste aux superbes* (Pierre 5, 5). Malheur donc aux âmes vaines et orgueilleuses. "

Nos supérieurs religieux, dirigés par le même Esprit, croient que les *jours de salut* d'un Jubilé, sont plus propres à donner de salutaires avertissements pour la réforme des désordres qui naissent parmi les fidèles confiés à leurs soins. Ce que les évêques écrivent pour ces temps de grâces extraordinaires, doit être considéré comme étant d'une très-grande importance. Toutes leurs paroles, alors encore plus que dans toutes autres circonstances, doivent être sérieusement pesées et écoutées avec la plus grande déférence. Car ils doivent avoir raison de croire que dans un Jubilé, chacun rentrera sérieusement en lui-même, s'examinera avec le plus grand soin, et se disposera à la réception des sacrements, par la réforme des abus ou des désordres que son évêque condamne. Voilà la conduite que dictait ou devait dicter l'esprit catholique à tous ceux qui voudraient faire leur Jubilé. On devait donc s'attendre que, après le Jubilé 1865, tous ceux et toutes celles qui avaient suivi l'esprit du progrès dans le luxe et les criminelles défenses qu'il occasionne, reformeraient leur manière d'agir et se conformeraient aux règles de la piété et de la modestie chrétiennes, dans leurs habits. A-t-on agi de la sorte ? les femmes et les filles de nos campagnes sont-elles devenues ce qu'elles n'auraient jamais dû cesser d'être, modérées, modestes, et parfaitement exemptes de luxe et de vanité dans la manière de se vêtir ? Qui osera me soutenir que toutes sont rentrées dans les voies catholiques ? Qui même ne pourrait pas avouer que, au lieu d'arrêter; le torrent du luxe n'ait creusé un lit plus profond et n'ait élargi ses rives. Est-ce ainsi qu'on prétend être catholique ?

Remarquons l'accord entre nos deux évêques donnant des avertissements à leurs ouailles. Mgr. Signaï nous disait en 1847, que le luxe n'avait d'autre résultat que la ruine générale d'un peuple, et Mgr. de Tloa, en 1865, nous disait que " le luxe est la ruine spirituelle et temporelle des hommes. " Est-ce assez précis, de la part de l'un ou de l'autre ?

Pouvait-on ne pas comprendre ce langage ! Est-ce d'ailleurs assez grave pour nos intérêts, en ce monde et en l'autre, puisque ce fléau du luxe nous mène à la ruine temporelle de notre bien-être, et à la ruine spirituelle de notre salut ? A-t-on fait attention à cet avertissement ? On ne s'en est pas moqué, sans doute, parceque le luxe n'a pas encore pu amener l'irréligion dans notre population à ce gré d'audace, mais imaginerait-on qu'il y a une notable différence pour la conscience catholique à ne tenir aucun compte d'un avertissement sérieux, ou à s'en moquer ? A part le mépris qui rend plus criminel, la conséquence n'est-elle

pas la même, dans un cas comme dans l'autre ? Sommes-nous assez aveugles pour nous persuader que les malheurs que nous annoncent nos évêques, ne nous arriveront point, si nous faisons ce qu'ils nous disent devoir les attirer sur nos biens et sur nos âmes ?

Malgré cette désobéissance publique, ouverte et sans honte, aux avertissements de la première autorité religieuse du diocèse, ne s'aveugle-t-on pas jusqu'au point de se croire en sureté de conscience ? Se fait-on même le plus léger reproche de son obstination à suivre une voie condamnée ? Ne prétend-on pas être pieux, dévot, catholique, en disant publiquement par sa vanité et son luxe, qu'on ne tiendra aucun compte des avertissements de son évêque ? Singulière piété ! étonnante religion de celles qui prétendent allier Dieu et le démon, le monde et Jésus-Christ ? Leur évêque leur assure positivement que *le luxe est l'enfant de l'orgueil et de la vanité*, et elles se couvrent de luxe, et reconnaissent ainsi qu'elles portent les livrées de l'orgueil et de la vanité, et elles s'imaginent avoir de la religion, de la piété ? Ces âmes trompées, abusées, aveuglées attendent leur évêque s'écrier : *Malheur aux âmes vaines et orgueilleuses*, et leur manière d'agir dit clairement : *Bienheureuses les âmes vaines et orgueilleuses* ? Et elles ont de la piété et de la religion ! Leur évêque leur rappelle les paroles du prince des Apôtres : *Dieu résiste aux superbes ;* et elles sont *superbes*, vaniteuses, pleines de luxe et d'orgueil, et elles se croient en paix avec Dieu ? Elles prétendent se sauver malgré que Dieu déclare qu'il leur résiste, comme qui dirait familièrement, malgré le Tout-Puissant qui leur barre le chemin du ciel ? Leur évêque les avertit encore *qu'il n'y a plus de bénédiction pour ceux qui abusent* des biens que Dieu leur donne. Leur conduite ne dit-elle pas ou qu'elles se moquent de ces bénédictions, ou qu'elles s'en passeront bien, ou qu'elles trouveront en dehors de la Providence d'autres bénédictions pour remplacer celles que Dieu leur refusera ? Et elles ont de la piété !

Enfin notre évêque nous dit : " Vous vous ferez donc une " loi d'user avec modestie et avec une pieuse réserve, de cette " abondance de biens que vous ont rapportée vos champs. " Quand notre évêque nous prescrit de *nous faire une loi* d'observer quelque chose, il ne prétend pas que cette loi soit pour nous *lettre morte* et que nous la considérions comme ne nous obligeant point ? En ne nous l'imposant point, écoutons-nous notre évêque ? Et dans ce cas, avons-nous la soumission d'enfants vraiment catholiques ? Nous l'imposant et la violant ouvertement, sommes-nous conséquents ? montrons-nous que nous avons de la foi ? Sommes-nous véritablement des catholiques.

dont la première vertu doit consister dans le courage religieux à tenir nos bonnes résolutions ? D'ailleurs prétendrait-on que l'usage modeste et consciencieux que notre évêque nous avertit de faire de nos biens, soit de les employer en luxe et en vanité ? Mais ce serait pas trop étrange qu'un tel renversement du bon sens chrétien !

Voilà donc où nous en sommes rendus, habitants de nos campagnes ? Nous avons assez peu d'esprit catholique pour faire tout le contraire de ce que nous prescrivent nos supérieurs religieux. Leurs avertissements sont comme non avenus. Que signifie cette conduite ? Permettez-moi de vous dire toute la vérité, et veuillez ne point vous en offenser.

Cette conduite signifie que nous adoptons les principes protestants, dont le premier est de faire ce que l'on veut, nonobstant ce que peut dire ou prescrire le ministre qui est à la tête de la secte. Cette conduite signifie, ou que nous nous croyons plus sages et plus éclairés que notre évêque, ou que son autorité n'est admise qu'en théorie, et qu'en pratique nous ne la connaissons plus ; cette conduite signifie que nous ne voulons faire que ce qui nous plait, et que quand même notre premier supérieur nous avertirait sérieusement que nous allons périr, si nous n'abandonnons point le luxe, nous sommes bien décidés à plutôt périr que de ne point faire notre propre volonté, ou d'abandonner le luxe. Nous faisons plus que tout cela ; un de nos évêques nous prie, l'autre nous avertit, et nous disons par notre conduite, au premier : nous n'avons point assez de foi, de docilité, de religion pour écouter votre prière ; nous ferons le contraire de ce que vous nous demandez ; et au second : les châtiments que vous nous annoncez, ne ne nous effrayent point ; les malheurs temporels et spirituels qui devront être la punition de notre obstination à dépenser les dons de Dieu en luxe et en vanité, ne nous arrêteront pas. Nous avons reçu le luxe dans nos campagnes, et nous le garderons. Nous aimons à suivre les modes et les extravagances du luxe, nous continuerons à les suivre.

Voilà les conséquences de la conduite que nous tenons depuis les avertissements de nos évêques. Au lieu de diminuer, il est évident que le luxe augmente, et il augmentera de mois en mois, d'années en années jusqu'à ce que le bon sens chrétien nous soit rendu. Quand Dieu nous fera-t-il cette grâce ? Nabuchodonosor mangea, pendant l'espace de sept ans, l'herbe des champs avec les bêtes. La justice de Dieu lui avait envoyé cette humiliation pour qu'il reconnut qu'il n'était qu'un homme et que Dieu seul est grand. Combien durera le châtiment de notre orgueil et de nos folies ? Dieu seul le sait, sans doute.

Cependant sachons que nous sommes catholiques, ou que du moins nous portons ce nom. Sachons, de plus, que nos supérieurs religieux nous ont avertis. Le titre que nous portons et les avertissements qu'on nous a donnés, nous attireront un plus grand châtiment.

Notre inactivité est un fait qui devrait nous faire comprendre combien il est dangerex pour un peuple de se livrer à l'orgueil. Ce vice porte toujours avec lui l'esprit de révolte contre l'autorité légitime. Une fois entré dans cette voie, on s'y enfonce continuellement. La volonté se dépravc, le bon sens chrétien s'éteint, la piété disparaît, la foi s'obscurcit, l'esprit de Dieu s'éloigne et on finit par n'avoir plus qu'une ombre de religion. Cependant on se croit encore catholique, et on ose dire à Dieu : *Je vous aime de tout mon cœur !* Pendant que pour ne point mentir à sa conscience catholique on devrait dire : Mon Dieu, retirez-vous de moi. Je ne veux pas *marcher dans la voie de vos commandements*, et encore moins à la suite du Dieu du calvaire, dont la morale me prescrit la haine contre ma chair, sous peine de n'être pas reconnu pour lui appartenir ! Mais comprend-on quelque chose dans cette obligation de renoncer à soi-même, quand le sensualisme de l'orgueil a fait perdre la lumière qui éclaire la conscience !

CHAPITRE XI

Les promesses du baptême

C'est une loi des peuples chrétiens que les engagements pris avec ses semblables forment, dans la conscience, l'obligation de les exécuter. Toute personne qui se soustrait à cette obligation, a perdu le droit d'être regardée comme honnête. Elle est même indigne de confiance.

Si on en juge ainsi dans les affaires de ce monde, qui se passent entre les hommes, comment devra-t-on en juger dans les engagements religieux qui se passent entre Dieu et sa créature ? Ne devra-t-on pas en conclure que plus l'un des contractants est grand et audessus de l'autre, plus aussi ce dernier serait indigne de toute considération, s'il ne tenait pas sa promesse.

Nous savons tous que, avant de recevoir le *signe de l'adoption des enfants de Dieu* sur notre front, nous avons fait

trois solennelles promesses. Mais ces promesses d'où dépend notre sort éternel, les connaissons-nous bien? Les avons-nous sérieusement méditées? Sait-on qu'elles sont d'une conséquence infinie pour une personne baptisée? S'est-on jamais donné la peine de calculer les conséquences épouvantables qu'entraînerait leur violation? Tâchons donc de nous en convaincre par les considérations suivantes.

Les promesses du baptême sont vraiment un contrat passé entre Dieu et sa créature. D'un côté, la créature s'engage à n'apartenir plus au démon auquel elle renonce, et Dieu la prend pour son enfant et lui donne le droit d'héritier de son royaume céleste et de cohéritière de Jésus-Christ, son fils bien-aimé. Par la seconde promesse du Saint Baptême, la créature promet solennellement à Dieu de ne jamais imiter le démon dans sa révolte et son orgueil insensés contre son Souverain Maître, et Celui-ci, Dieu, promet à sa créature de l'aimer comme son enfant et de lui tenir compte de tout le bien qu'elle fera et de l'en récompenser éternellement. Enfin, par la troisième promesse, la créature s'engage à ne plus écouter la morale du monde, elle renonce à se laisser diriger par lui, à ne jamais suivre que la morale de Jésus-Christ, se revêtir de son Esprit et se conformer, dans sa manière de penser, de parler et d'agir, à la doctrine et aux enseignements de l'évangile, tels qu'enseignés et professés par la Sainte-Eglise catholique, seule interprète de ce livre divin.

Qu'on veuille bien ne jamais perdre de vue que, du moment qu'une des promesses du baptême est violée en matière grave, cette violation a pour conséquence de séparer de Dieu la personne coupable et de lui faire perdre les droits acquis par le baptême. Cette personne est retombée sous l'empire de Satan, et si Dieu n'use envers elle d'une miséricorde qu'il a le droit rigoureux de lui refuser, elle périra éternellement. On peut donc dire qu'elle est à la merci de Dieu qui ne lui donnera ce que mérite son infidélité s'il l'envoie habiter la demeure de l'ange rebelle, qu'elle a imité dans sa révolte.

Pour ne considérer les promesses du baptême que relativement à la question que je traite, peut-on soutenir qu'elles laissent à une personne baptisée la liberté de suivre les entraînements du luxe et des vaines parures, sans danger pour son salut éternel?

Nous allons examiner cette importante question et, quand nous aurons tout pesé, nous en viendrons à la conclusion qu'elle ne le peut sans renoncer au ciel ou, du moins, sans s'exposer plus ou moins, à en être privé.

Avant tout examen, qu'on veuille bien remarquer que nous

n'avons pu être reçus au nombre des disciples d'un Dieu qui a daigné *prendre la forme d'un esclave*, naître dans une crèche, porter une couronne d'épines sur sa tête et mourir sur une croix qu'après lui avoir fait trois promesses solennelles que voici : 1o. Je renonce à Satan ; 2o. Je renonce aux œuvres de Satan ; 3o. Je renonce aux pompes de Satan. Je n'ai nul besoin de dire que ces renoncements sont d'une obligation rigoureuse pour la conscience ; chacun le sait aussi bien que moi.

Si nous eussions été baptisé à l'âge de raison et que nous eussions refusé de prendre ces engagements, n'eût-on point refusé de nous donner le saint baptême ? Si on nous eut laissés au nombre des infidèles pour avoir refusé de les prendre, penserions-nous que, en les violant en matière grave, il nous resterait autre chose que le titre de chrétiens ? Ne serions-nous pas replacés dans l'état où nous étions avant le baptême, quant aux droits acquis par ce sacrement ? Nous nous tromperions étrangement, si nous avions la folie de penser le contraire.

N'examinons d'abord que la troisième promesse du baptême, qui regarde spécialement la question que nous traitons.

Pour vous donner le sens véritable de ces paroles : " Je renonce aux pompes de Satan, " je vais vous citer l'explication qu'en a donnée le 1er Concile de *Mayence*, tenu l'an 847. " Les pompes des démons, *dit ce concile*, sont le faste, l'orgueil, la vaine gloire. " D'où je conclus que vous ne pouvez pas vous livrer au *faste*, à l'*orgueil* et à la *vaine gloire*, en d'autres termes, au faste du luxe, à l'orgueil de votre personne et à la vaine gloire des vaines parures, sans violer cette promesse de votre baptême.

Que le monde et ceux qui suivent sa morale en pensent ce qu'ils voudront, il n'en sera pas moins démontré que, pour une personne baptisée, c'est renier cette troisième promesse de son baptême que de se livrer à l'orgueil des vêtements, du luxe et des vaines parures, tels que nous le voyons pratiquer dans notre siècle.

Saint Augustin l'entendait ainsi, comme moi et comme tous les vrais catholiques. Je vais citer ses remarquables paroles tirées de son discours sur le *Sermon de la montagne*.

" Ces préceptes de Jésus-Christ établissent clairement cette loi que nous devons n'avoir pour fin que les seules joies intérieures, dans l'appréhension que cherchant la récompense que nous offre le monde, nous ne nous conformions au siècle présent. Par cette conformité avec le monde, nous perdrions la promesse d'une félicité intérieure d'autant plus excellente que, dans les vues de Dieu, elle doit nous rendre conformes à l'image de son fils. Toute personne donc qui se livre aux excès

de la toilette et des parures, ou qui cherche à briller par la beauté et l'éclat des ornements, est convaincue de suivre les pompes du siècle, par le fait même de ce luxe ou de ces vaines parures, et elle ne peut empêcher qu'on ne juge que la piété qu'elle ferait paraître, ne soit que de l'hypocrisie." *Nec quemquam fallit dolosa imagino sanctitatis.*) Elle n'est donc en réalité qu'une vierge folle, à qui Dieu dira un jour : *En vérité, je ne vous connais point.*

La troisième promesse du baptême condamne donc le luxe et la vanité des parures. Mais une personne qui viole sciemment et ouvertement une des promesses de son baptême, peut-elle croire que sa conscience soit en règle avec Dieu ? Peut-elle même avoir la persuasion qu'elle appartient à Jésus-Christ ou qu'elle marche à sa suite ? N'aurait-elle pas, au contraire, de fort graves raisons de croire que, ayant violé une des clauses de son contrat de baptême, elle n'est, en réalité, chrétienne que de nom ? Car comment le grand saint Augustin jugeait-il de la piété que font paraître les personnes livrées aux extravagances du luxe et de la vanité ? Ne dit-il pas que cette piété est fausse, trompeuse, hypocrite ? Pourquoi serait-elle fausse ? Si non, parce qu'on ne peut être à Dieu, par la piété, et au monde, par le luxe et la vanité des parures ? N'est-ce pas ce qu'enseignait Monseigneur Baillargeon, lorsqu'il s'écriait : " Malheur aux âmes vaines et orgueilleuses." N'est-ce pas encore ce que voulait dire saint Paul, quand il parle de ceux qui, aux derniers jours, *auront, à la vérité, l'apparence de la piété, mais en renieront la vérité et l'esprit ?* Mais quelles seront ces personnes ? Précisément celles dont je parle, puisqu'il nous dit qu'elle *seront pleines d'amour d'elles-mêmes, glorieuses, superbes ?* Celles enfin dont Monseigneur de Tloa disait : " Dieu résiste aux superbes."

A quoi donc peut servir à une personne baptisée, cette exhibition, cette montre de piété, si elle se laisse conduire par l'esprit mondain, dominer par l'orgueil mondain, séduire par ces doctrines funestes qui ne tendent qu'à la glorification de la chair que la troisième promesse du baptême avait pour objet de soumettre aux lois de l'humilité chrétienne ?

Si maintenant nous remontons à la seconde promesse du baptême, nous verrons qu'elle nous a fait renoncer *aux œuvres du démon.* Mais l'œuvre du démon, n'est-ce pas surtout l'orgueil, qui *est le commencement de tout péché ?* En se livrant aux excès du luxe et des vaines parures, ne commet-on pas essentiellement l'œuvre du démon, *le roi de tous les enfants de l'orgueil ?* Par le luxe et la vanité des parures, on viole donc aussi la seconde promesse de son baptême. Mais, nous dit

l'apôtre saint Jean, *celui qui commet le péché, est enfant du diable, parce que le diable péche dès le commencement.* Etant devenu l'enfant de Satan par le péché mortel, que devient alors la première promesse du baptême : " Je renonce à Satan ? " N'est-elle pas également détruite ? Par le seul fait de se livrer aux excès du luxe et à la vanité, on renverse donc les engagements de son baptême.

Concluons donc : 1o. Qu'en vertu des solennelles promesses faites à notre baptême, nous ne pouvons nous livrer au luxe et à la vanité des parures sans violer ces promesses et que, si la violation est en matière gravé, sans cesser d'appartenir à Dieu. Concluons 2o. Que le monde et l'esprit du monde, quelque dominant qu'il soit dans le siècle où nous vivons, ne peut nous excuser devant Dieu, si nous ne tenons point fidèlement les promesses de renoncement à Satan, à ses œuvres et à ses pompes. Concluons 3o. Que toutes les personnes qui se livrent aux excès du luxe et de la vanité n'ont qu'une vaine apparence de piété, puisque, par ces excès, elles font ouvertement profession d'appartenir au monde et d'être dirigées par l'esprit du démon, le prince de ce monde. Concluons enfin que, lorsqu'il est question d'adopter une mode, un usage, une manière de se vêtir, il faut, avant tout, examiner devant Dieu si on peut s'en revêtir sans violer les promesses de son baptême.

Pour ne point prendre le change, en faisant cet examen, il faut se pénétrer de l'esprit de l'évangile et s'y conformer, quels que soient les usages ou les modes que l'esprit du monde autorise. Mais l'esprit de l'évangile condamne le luxe, l'amour de soi, la sensualité, le monde, sa morale, ses principes et son esprit. L'esprit de l'évangile ne prêche que pénitence, mortification, haine contre la chair, contre le monde, contre son orgueil et contre tout ce qui tend, de loin ou de près, à incliner les âmes vers l'amour des choses de ce monde, et, entre toutes ces choses vers celles qui sont de nature à fomenter l'orgueil et à flatter la chair

Je l'ai dit déjà bien des fois, une fois livré aux funestes habitudes du luxe et de la vanité, n'en vient-on pas bientôt à un dégré d'insensibilité religieuse et d'aveuglement qui font *avaler l'iniquité comme l'eau*, selon l'expression de Job ? On se rassure dans la fausse voie qu'on a embrassée, parce que les personnes livrées à ces désordres sont très nombreuses et répandues dans toutes les classes de la société, comme si l'on pouvait ignorer que le divin Maître nous avertit que ceux qui *suivent la voie large qui mène à la perdition* formeraient toujours le plus grand nombre.

On voit, à la vérité, un certain nombre de personnes qui ne

se laissent point entraîner par le torrent débordé du luxe et des vaines parures, mais l'orgueil, qu'on a reçu dans son cœur chrétien, y appelle des *ténèbres intérieurs* qui obscurcissent l'esprit de Jésus-Christ. Ayant perdu l'esprit de lumière, on ne s'aperçoit même point qu'elles protestent contre le déréglement dans lequel on vit. Car une fois que l'âme d'une personne baptisée s'est laissée séduire par des *apparences trompeuses*, elle tombe dans *l'ensorcellement des niaiseries*, et les *passions volages de la concupiscence renversent son esprit.* C'est alors que cette âme, séduite par le démon de l'orgueil, se moque de ceux qui l'avertissent de ses excès. C'est alors qu'elle croit s'être justifiée dans son égarement, lorsqu'elle se sera écriée : Oh ! c'est exagéré ; oh ! c'est un fou, c'est une folle ! Puis, elle s'endort dans cette fausse paix, qui lui fait prendre les *ténèbres pour la lumière, et la lumière pour les ténèbres !*

Quel renversement dans une conscience catholique ! Aussi est-il écrit que les *âmes perverties se corrigent difficilement et que le nombre des insensés est infini !*

Mais, me dira un certain nombre de personnes livrées à l'*esprit du siècle présent*, notre curé ne nous fait aucune remarque sur les vanités que nous portons. Il nous laisse entièrement à notre volonté à cet égard.

Et puis vous vous y livrez sans retenue ! Est-ce que vous n'avez pas entendu la voix de vos évêques, dont l'un vous conjure de lui aider à combattre le luxe qui envahit toutes les classes de notre société canadienne, et dont l'autre vous crie dans l'amertume de son âme : " Malheur aux âmes vaines et orgueilleuses ! " Vous avez méprisé cette prière, et avez bravé cet anathême, et vous auriez l'impertinence de nous dire que votre curé ne vous fait aucune remarque sur vos folies et vos extravagances ? Vos évêques parlent, et vous faites la sourde oreille, comme l'aspic dont parle le prophète David, et vous écouteriez les avis de votre curé ! Le croyez-vous assez dépourvu de bon sens chrétien pour croire que vous écouterez ses avis, quand vous ne tenez aucun compte des avertissements de ceux que *Dieu a chargés de conduire son église ?* Croiriez-vous, par hazard, que c'est par indifférence pour les excès auxquels vous vous livrez, peut-être sans aucun remords, que votre curé ne vous avertit point ? Vous vous trompez étrangément.

Au reste, je dois vous dire que le silence de votre curé est votre condamnation, et voici en quel sens.

Tout curé qui ne proteste point contre les folies du luxe et des vanités des parures dans sa paroisse de la campagne, ne garde le silence que pour quelques uns des motifs suivants, 1o. c'est, ou parce qu'il n'a pas assez de confiance dans la

docilité de ses paroissiens à ses avis, pour croire qu'il en sera écouté ; 2o. C'est, ou parce qu'il les croit trop attachés à ces frivolités déplorables pour ne point appréhender qu'ils se révolteront contre son autorité ; 3o. C'est, ou parce qu'il a vu les avertissements des premiers supérieurs méprisés ou négligés, d'où il conclut avec raison, qu'il perdrait son temps, en les rendant plus coupables. Et voilà pourquoi il se tait ! Mais que son silence devrait vous paraître terrible, si vous étiez capables de le comprendre ? Il agit à votre égard, comme un médecin qui abandonne un malade aux ravages d'une maladie cruelle, parce-qu'il refuse de prendre les remèdes qui pourraient le guérir. Votre curé connaît d'ailleurs que les habitudes invétérées de luxe et de vanité ôtent l'esprit chrétien à toute personne qui s'y livre, et qu'alors elle ne saurait comprendre ce qui est de l'Esprit de Dieu. C'est le cas de lui appliquer ce précepte évangélique : *Ne jetez point vos perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent sous leurs pieds, et que se tournant, ils ne vous déchirent.*

Au contraire, les curés qui élèvent la voix contre ce désordre, témoignent aux personnes qu'ils dirigent, qu'ils les croient capables de recevoir avec fruit les avertissements qu'ils leur donnent. Ces personnes peuvent être conservées ou ramenées dans l'esprit catholique ; elles sont encore guérissables. Quant à celles où les curés n'osent plus essayer d'arracher cette ivraie semée dans leur champ, ils pratiquent ce qu'enseigne le père de famille dont il est parlé dans l'évangile : *Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson ; et au temps de la moisson je dirai aux moissonneurs : arrachez premièrement l'ivraie, et liez-la en botte pour la brûler.*

Est-ce que d'ailleurs, les personnes sensées ne comprendraient point qu'il est infiniment pénible pour un curé d'être réduit à entrer dans les détails de ces frivolités déplacées des parures qu'osent se permettre des femmes catholiques ? Le seul bon sens ne devrait-il point leur dire qu'il faut lui épargner cette humiliation, en se rangeant d'elles-mêmes du côté des personnes, encore en grand nombre dans chaque paroisse, qui s'habillent avec la modestie, et la modération qu'exigent les règles de la profession du christianisme ?

Mais, me dira une femme catholique livrée au luxe et aux vaines parures, est-ce que les vanités que je porte seraient péché mortel ? Je réponds d'abord que cette question est indigne d'une femme chrétienne. Est-ce que vous seriez assez ignorante, ou que vous auriez la conscience assez renversée pour croire que vous n'êtes obligée d'éviter que ce qui serait péché mortel ? Veuillez donc vous donner la peine d'étudier votre

religion, et vous apprendrez que les chrétiens sont obligés, en conscience, de *s'abstenir même de tout ce qui a l'apparence de mal*, vous dit saint Paul. Il suffit donc pour vous croire obligé de renoncer à vos vanités, qu'elles soient péchés véniels, car le plus petit péché véniel est un si grand mal, dit saint Augustin, qu'il ne serait pas permis de le commettre, même pour retirer tous les damnés de l'enfer.

Le même saint docteur enseigne, dans la lettre à *Séleucienne* " Que la multitude des péchés véniels peut conduire une âme à sa perte éternelle. " Ainsi la multitude de vos grandes et petites vanités qui, certainement sont des péchés véniels, pourrait vous conduire en enfer, non précisément en tant qu'elles seraient des péchés véniels, mais en vertu de cette loi divine : *Celui qui est injuste dans les petites choses, est injuste aussi dans les grandes.* Cette seule considération devrait suffire pour qu'une femme catholique se crut obligée de s'interdire toute espèce de vanités, puisque toute espèce de chose vaine sera condamnée par le Souverain Juge qui nous a dit : *Or je vous déclare que les hommes rendront compte au jour du jugement de toute parole inutile qu'ils auront dite.*

Mais peut-on dire, en général, que suivre le torrent du luxe et des vaines parures au point où l'on est rendu, dans notre siècle, ne soit qu'un péché véniel ? Peut-on croire que cet anathème : " Malheur aux âmes vaines et orgueilleuses, " lancées contre ce luxe et ces vanités dont se revêtent les femmes catholiques de notre pays, n'indique point que le grand évêque les jugeait criminelles, du moins en général ? Nous allons en juger.

C'est une règle de conscience posée par saint Augustin, dans sa lettre à *Deogratias*, que la grièveté ou la légèreté d'une faute ne doit pas se mesurer précisément par la mauvaise action commise, mais par la disposition de la volonté qui l'a commise. On doit donc juger la conscience de toute personne livrée au luxe et à la vanité, par l'attachement de sa volonté à ces frivolités anti-chrétiennes. Si elle y tient tellement qu'elle résiste volontairement aux avertissements de son évêque, ou de son curé, ou de son confesseur, et si surtout, elle aime mieux être privée des sacrements, que de les abandonner : qui osera soutenir qu'elle n'y est point attachée d'une manière criminelle ?

Comment ces filles et ces femmes, qui sont excessivement attachées à leur toilette, jugeront-elles des faits suivants :

Une jeune fille est malade, même en danger de mort. Elle a sa crinoline autour de son corps, étendue sur son lit de mort. Son curé la prie de se débarrasser de cet esclavage. Elle lui répond résolument qu'elle ne le fera pas ! Son médecin survient

et la prit également d'ôter sa crinoline qui l'incommode et augmente ses souffrances. Que répond-elle ? Non ! ... Je ne l'ôterai point ! Je veux avoir le bonheur de mourir avec ma chère crinoline ! ! Voilà une singulière béatitude pour une mourante ?

Une mère a habillé sa petite fille comme une *catin*. Cette petite orgueilleuse va se placer sur le seuil de la porte pour s'y livrer à l'admiration des passants. Un monsieur passe dans la rue, sans daigner jeter un regard sur elle. Comment, lui criait-elle, vous ne regardez pas pour voir comme je suis belle ! !

Dans une nouvelle paroisse de la campagne, un curé a le bonheur de trouver ses femmes et ses filles vêtues dans une parfaite modestie. Il prend envie à une jeune fille d'y introduire la crinoline. Son curé l'avertit de ne point donner ce mauvais exemple à sa paroisse. Elle se moque de lui. Pour ne point être obligée à la laisser, elle se prive d'aller à confesse, dans le temps des pâques. Un prêtre vient donner une mission dans cette paroisse. Elle préfère ne point participer à la mission plutôt que de se soumettre à la volonté de son curé. Une visite à lieu dans la même paroisse. Elle s'adresse a un prêtre qui la prie de se soumettre à la décision de son curé. Elle refuse obstinément !

Je ne cite que ces seuls faits, entre mille autres qui sont à ma connaissance. Ils suffisent pour confirmer la règle suivante : Une fois entrées dans cette voie d'orgueil et des excès des vaines parures, les femmes, et presque toutes, y tiennent avec un tel entêtement, qu'elles aiment cent fois mieux se priver des sacrements, plutôt que d'y renoncer. Si quelqu'un doutait de ce que je dis, qu'il se donne la peine d'exiger la prescription de saint Paul, avant la communion : *Que l'homme s'éprouve lui-même, et qu'il mange ainsi de ce pain, et qu'il boive de ce calice*, et qu'il veuille proposer à ces femmes mondaines ou d'être privées des sacrements ou de renoncer à leur luxe et à leurs vanités, et il verra ce qu'elles répondront. Or, quand on en est rendu à ce point, comment peut-on dire à Dieu sans mentir grièvement : *Mon Dieu, je vous aime au-dessus de toutes choses.*

J'ai déjà donné la raison de cette tenacité excessive qu'ont les femmes pour ces déplorables frivolités. Qu'il me suffise d'ajouter ici qu'une fois que les habitudes de luxe et de vanité sont en vogue dans une société Catholique, l'opinion publique forme un courant de respect humain qui domine tellement les femmes qui s'y livrent, qu'ils ne pourraient y résister que par une énergie que la sensualité du luxe et de la vanité leur ont ôté. Elles sont moralement énervées, et le courant les emporte, et puis, qu'on ne l'oublie jamais : *Dieu résiste aux superbes ! !*

Pour approfondir cette question, qu'un si grand nombre de personnes traitent avec une inconcevable légèreté, entrons dans des considérations beaucoup plus graves, et par là même, beaucoup plus propres à faire comprendre le dérèglement des habitudes de luxe et de vanité.

Posons d'abord quelques principes qui devront servir de bâses aux considérations que je vais soumettre au bon sens catholique de mes compatriotes de la campagne.

Premier principe. On ne peut nier que le luxe et la vanité des parures ne soient expressément condamnés par la morale chrétienne, en général, et, en particulier, par les promesses faites au baptême, en sorte que toute personne chrétienne ou prétendant suivre la morale de Jésus-Christ, ne peut, en conscience, se les permettre.

Second principe. C'est encore une loi du christianisme que, quelque soit la position qu'occupe une personne, dans la société chrétienne, il ne lui est point permis d'orner ses habits par des parures de vanité, je veux dire, par des ornements de frivolité qui ne leur sont point nécessaires, ou visiblement utiles, ou qui n'auraient pour but que d'en relever l'éclat trompeur, suivant cette parole divine : *La grâce est trompeuse et la beauté est vaine.*

Troisième principe. Ce qui est sensé habits de luxe, ou richesse excessive des vêtements, doit être jugé en rapport avec la position qu'occupe une personne. Ainsi, ce qui serait habits de luxe pour la femme ou la fille d'un marchand, même riche, serait loin d'être du luxe pour celle d'un comte, d'un duc, d'un prince ou d'un empereur.

Pour juger cette question du luxe avec quelque sûreté de conscience, il est donc essentiel d'avoir égard, non précisément aux moyens, mais à la position qu'occupent les personnes. Autrement, on s'égarera de la manière la plus funeste, dans un temps surtout comme le nôtre, où toutes les classes inférieures de la société ont franchi les limites de la conscience chrétienne,

Une fois les limites obligatoires de la modestie et de la modération chrétiennes dépassées, que deviendra notre société catholique ? N'est-il pas évident, pour tout homme consciencieux, qu'elle *sera livrée à un esprit d'erreur* d'autant plus funeste que l'orgueil en sera la cause et que cet *orgueil montera toujours*, selon l'expression du saint roi David ? Où alors poserez-vous la borne qui séparera les excès qui seront des péchés mortels, de ceux qui ne seront que péchés véniels, pour une femme ou une fille catholique de la campagne ? avec la meilleure volonté du monde, y parviendrez-vous jamais ? Si

vous n'y pouvez parvenir, comment arrangerez-vous votre affaire capitale, celle de votre salut éternel ?

D'ailleurs, qui serait assez aveugle pour ne point voir que les personnes, entrées dans cette voie d'égarement, marchent sur le bord glissant d'un abîme sans fond, environnées de ténèbres non moins profondes que celles que Dieu avait envoyées aux Egyptiens, comme nous le lisons dans le *livre de l'Exode ?* Ne voit-on pas qu'il est de la nature de cet orgueil du luxe et de la vanité de ne jamais savoir s'arrêter dans les bornes de la modération ? Ne voit-on pas enfin que plus on se livre à cette passion de sensualité païenne et plus l'esprit du mal, dont on est l'esclave, porte à s'y livrer sans frein et sans remords ? Et n'est-ce pas un fait d'une extrême gravité pour la conscience catholique que d'entendre les supérieurs religieux lancer des anathèmes contre le luxe et les extravagances des toilettes de nos femmes Canadiennes et d'apercevoir celles qui y sont livrées avec le moins de honte, approcher hardiment de la table sainte, du festin qui ne doit recevoir que les personnes qui ont *dû apprendre de Jésus-Christ à être douces et humbles de cœur* et *à se renoncer elles-mêmes ! !*

Qu'on veuille ne point perdre de vue que j'écris spécialement pour les personnes de la campagne, auxquelles Monseigneur de Tloa prescrivait ce qui suit relativement à l'emploi de leurs revenus : " Vous vous garderez bien de les employer, " CONTRE LA VOLONTÉ DE DIEU, en les faisant servir à satis- " faire le luxe, la sensualité et l'intempérance."

Il est de mon devoir, il est du devoir de tous ceux qui sont à la tête de notre population de la campagne, de ne point laisser passer ces paroles de notre évêque sans y faire une très sérieuse attention, car " pour ceux qui abusent des dons de Dieu, contre sa volonté, il n'y a plus de bénédiction."

Ouvrons donc les yeux, et essayons de nous rendre compte de la gravité du mal qui menace notre société canadienne.

Pour juger jusqu'à quel point on se rend coupable par les dépenses occasionnées par le luxe, les modes et les vaines parures, rappelons-nous d'abord les principes posés plus haut, et établissons ces deux faits d'une évidence incontestable.

Premier fait. Notre agriculture n'est point ou presque point améliorée et, par conséquent, dans les années communes, les revenus qu'en retirent nos cultivateurs sont a peine suffisants pour faire face à leurs besoins les plus indispensables.

Second fait. Les jeunes garçons de nos cultivateurs, pour la plus grande partie, n'ont point d'autres moyens de se procurer des établissements que les économies faites sur les minces revenus de la culture du bien paternel.

Maintenant, rappelons-nous que nous sommes un peuple catholique et que toutes les lois divines et humaines nous obligent de concentrer tous nos revenus pour aider à nos jeunes gens à se former des établissements sur les terres nouvelles, sous peine de les voir bientôt occupées par des étrangers, pour la plupart, ennemis de *notre langue, de nos institutions et de nos lois.* Rappelons-nous encore que nous devons leur aider à s'emparer du sol, sous peine de les voir aller chercher les moyens de vivre chez le peuple le plus démoralisé qu'il y ait sur le globe, et de voir ceux qui resteront au pays exposés, par l'insignifiance de leur nombre et de leurs ressources, à perdre leur nationalité et, par suite, leur religion. Qui donnera à ces faits l'attention qu'ils méritent, et n'en conclura point que les coupables dépenses, pour le luxe et les vaines parures, seraient non seulement un renversement de conscience énorme, mais encore un attentat contre notre religion et notre nationalité !!!

Vous, maintenant, qui vous faites les prôneurs de ce progrès dans le luxe et les vaines et coupables dépenses qu'il exige pour contenter ses instincts d'un orgueil tout païen ; vous aussi, qui fermez les yeux sur ce désordre lamentable ; vous encore, qui n'unissez point votre voix à celle de vos évêques pour flétrir ces excès ; dites-moi quelles ressources vous aurez pour établir vos jeunes compatriotes et les fixer dans la patrie ; quand les exigences d'un luxe anti-chrétien auront absorbé les revenus de nos terres cultivées ? Pour nous convaincre de la gravité et de l'étendue du désordre que vous favorisez par vos doctrines ou que vous ne flétrissez point, allez voir chez les marchands quelles énormes dépenses sont prises sur vos terres pour satisfaire ce besoin insensé d'orgueil païen.

Si, après cette inspection, qui vous révèlera des énormités de dépenses, vous connaissez les règles de la morale chrétienne et les promesses du baptême, jusqu'à quel point ne trouverez-vous point criminelles devant Dieu et au jugement des hommes sensés, ces femmes et ces filles des familles de nos pauvres cultivateurs qui emploient, pour satisfaire " leur luxe et leur sensualité, " presque tout le surplus des revenus de leurs terres ? Dites-moi où en seront avec leur conscience ces mondaines qui, par leurs dépenses insensées, jettent leur famille dans une gêne considérable ? Celles qui dissipent en toilette et pour se conformer aux exigences des modes changeant comme la lune, ce que Dieu ne leur avait donné que pour aider à leurs enfants à se procurer des établissements ? Toutes celles qui mettent, par là, les affaires de leurs maris dans cet embarras d'où ils ne peuvent trouver moyens de se retirer ? Celles qui en obligent plusieurs à vendre leurs terres pour payer leurs

Universitas
BIBLIOTHECA

comptes chez les marchands ? Celles qui mettent le chef de famille hors des moyens de payer leurs créanciers.

Osez me soutenir que les exigences du luxe et de la toilette ne portent pas certaines femmes à tromper indignement leurs maris, même à les voler, pour se procurer ce qu'il leur faut pour s'y livrer, elles-mêmes et leurs enfants ; Dites-moi s'il est inouï que des femmes ou des filles n'aient point sacrifié leur honneur pour se procurer l'argent maudit qui devait payer les parures qu'exigent les lois de votre progrès insensé et anti-canadien ? Dites-moi aussi, en quel état se trouve, aux yeux de Dieu, la conscience d'une mère catholique qui, au lieu d'accoutumer ses jeunes enfants à suivre les lois de modestie prescrite par le saint évangile, ne leur donne que des exemples et des leçons de luxe et de vanité, et leur ouvre ainsi le chemin de toutes les séductions de l'orgueil et de l'amour de soi, qui sont les plus désastreuses pour la conscience d'une jeune fille ? Comment jugerez-vous ces rivalités honteuses de la toilette qui créent, dans nos populations catholiques de la campagne, une opinion publique tellement extravagante, tellement fausse, tellement en dehors des voies de la modestie et de la modération chrétiennes, que les jeunes personnes du sexe qui gardent les promesses de leur baptême, dans la manière de se vêtir, sont, chaque jour, exposées à des railleries et à des persécutions qui rappellent celles que souffraient les premiers chrétiens de la part des sociétés païennes ? En quel état sera la conscience de ces filles et de ces jeunes gens obligés d'aller en service et qui, au lieu d'aider à leurs parents pauvres ou mendiants, comme la piété filiale le leur prescrit, aiment mieux suivre les instincts de l'orgueil et dépenser en toilettes ou en habits de luxe tout ce qu'ils reçoivent pour leur salaire ?

Pour juger avec équité cette grave question des habitudes de luxe et de vanité, mettez en compte qu'elles font perdre aux jeunes filles la modestie, la retenue et la pudeur naturelles à leur sexe ; n'oubliez point qu'elles les rendent légères, inconstantes, effrontées, impudentes, hardies et tourmentées par une envie démesurée de se faire voir, de se faire admirer, je devrais dire : de se faire adorer. Tenez encore compte de la molesse que produit la sensualité du luxe, qui énerve les âmes et les corps et les dispose à succomber aux tentations de la chair, suivant cette loi divine : *Celui qui nourrit délicatement son serviteur dès son enfance, le verra ensuite se révolter contre lui*, Enfin mettez dans la balance cette vérité capitale : " Tous les " peuples qui se sont livrés au luxe et à la sensualité, ont été " des peuples énervés, sans énergie, sans force morale et phy- " sique, et sont devenus les esclaves des autres peuples qui ont

" su se préserver de la démoralisation qui suit toujours la " sensualité de la chair. "

Comment enfin jugerez-vous la conscience de celles qui, livrées au luxe et à la vanité, persécutent celles qui sont fidèles aux règles de la modestie chrétienne et à leurs engagements du baptême ! En quelles dispositions sont-elles ? Que croient-elles ? Quel esprit les conduit ? sont-elles ouvertement pour Jésus-Christ ou pour le monde ? Qu'on veuille ouvrir les yeux et se rappeler cette sentence du divin Maître : *C'est de l'abondance du cœur que la bouche parle.* Et cette autre : *Vous les connaîtrez à leurs fruits* ? Ecoutez ce qui suit :

Dans un temps de retraite et après de sérieuses réflexions, une fille fait un vœu de ne plus porter certains objets de luxe trés en vogue. Elle exécute sa bonne résolution. Les compagnes de son égarement passé s'aperçoivent de ce changement. Que font-elles ? Au lieu de la féliciter de la victoire qu'elle avait remportée sur le démon de l'orgueil, elles se concertent entre elles pour lui faire la guerre la plus anti-chrétienne, qu'il soit possible. L'une se moque d'elle ; une autre la méprise ; une troisième la diffame ; un grand nombre d'autres la traitent de folle, de simple, de bigotte, et lui lancent à la figure tous les jolis mots dont les orgueilleuses ont la tête et le cœur farcis. La pauvre persécutée cède enfin, viole son vœu et reprend ses vanités ! ! Les agents d'un Néron eussent-ils agi autrement que ces filles qui portent le nom de catholiques ?

Toutes ces raisons examinées à la lumière de la foi et du bon sens chrétien, vous conduiront à cette conclusion rigoureusement vraie : Si le peuple catholique de nos campagnes fait l'insigne folie de ne point s'unir, comme un seul homme, pour extirper radicalement les habitudes du luxe et de sensualité qui se forment dans ses enfants : le peuple catholique de nos Campagnes périra, puisqu'il n'y a plus de bénédiction pour un peuple qui abuse des dons de Dieu. " dit Monseigneur Baillargeon.

CHAPITRE XII

Du luxe dans les églises

Le saint évangile nous apprend qu'un jour, Jésus étant entré dans Jérusalem, toute la ville en fut émue. *Et Jésus étant entré dans le temple de Dieu, en chassa tous ceux qui vendaient*

et qui achetaient dans le temple ; il renversa les tables des changeurs, et les siéges de ceux qui vendaient des colombes, et il leur dit : il est écrit : Ma maison sera appelée la maison de la prière ; et vous en avez fait une caverne de voleurs.

Un autre évangéliste nous apprend que Jésus ayant trouvé dans le temple des gens qui vendaient différentes choses, *il fit une espèce de fouet avec des petites cordes, et les chassa tous du temple, et il leur dit : Otez tout cela d'ici, et ne faites point de la maison de mon père une maison de trafic.*

Voilà de quelle manière Jésus a traité ceux qui profanaient la maison de son Père ! L'évangile nous apprend qu'il a fait un fouet avec des petites cordes pour en chasser tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, n'en respectaient point la sainteté. Il nous dit que cette maison devra, dans tous les siècles, être *appelée la maison de la prière.* D'où nous devons conclure que tous ceux qui s'y rendront pour tout autre but que celui d'y offrir à Dieu d'humbles et fervantes prières, se mettront en opposition avec la volonté de Dieu, connue et promulguée parmi toutes les nations chrétiennes.

Nous savons que ce temple dont le divin Sauveur vengea la sainteté outragée, n'était cependant que la figure de nos églises catholiques, dignes d'un respect et d'une vénération d'autant plus grands que nous savons qu'elles servent de demeure au Fils bien-aimé du Dieu du ciel et de la terre.

Nous ne pouvons donc ignorer que nos églises sont par excellence la maison de la prière, du silence, de la méditation ; la maison où nous sommes tenus de nous réunir pour prier les uns pour les autres, nous animer les uns les autres dans la pratique de la modestie et des bonnes œuvres ; la maison où nous devons nous rendre, à des jours commandés, pour y assister au saint sacrifice de la messe, y recevoir la sainte communion, y entendre la parole de Dieu, y prendre enfin de bonnes et courageuses résolutions pour résister aux attaques du démon, aux séductions du monde, aux penchants déréglés de la chair.

Dans les desseins de Dieu, nous ne devons donc nous rendre à l'église que pour y nourrir notre foi, y ranimer notre piété, y montrer notre charité envers Dieu et envers nos frères.

Nos mères catholiques nous ont enseigné, dès notre enfance, à n'entrer dans les églises qu'avec le plus profond respect, à n'y jamais causer, à nous y humilier en la présence de Dieu caché et anéanti sous les espèces eucharistiques, enfin à y pleurer nos péchés et à en demander humblement pardon à Dieu.

Devenus plus grands, nos curés nous ont sans cesse rappelé que la profanation des églises était un attentat que Dieu ne

laissait jamais impuni et que la plupart des fléaux qui frappent nos terres sont les effets de la vengeance du ciel contre la violation du respect que mérite la sainteté de la maison où habite le doux et aimable souverain de nos âmes.

N oublions donc jamais, pas même un instant, que nos églises servent de demeure au Fils de Dieu, qu'après les avoir bâties, nous les lui avons données, qu'il en est le maître, le propriétaire aussi véritablement que nous le sommes de notre propre maison. N'oublions pas qu'en allant à l'église, nous allons faire une visite *au Roi des siècles, immortel, invisible, à l'unique Fils de Dieu à qui seul est du l'honneur et la gloire dans les siècles des siècles*, comme nous l'apprend le saint roi David. Rien donc de profane ou de mondain ne doit y pénétrer.

Nous ne sommes nullement surpris que les rois ou les empereurs exigent qu'on ne leur fasse visite que revêtus de certaines formes ou qualités de vêtements qui sont de rigueur, sous peine de leur manquer de respect. Nous savons également que les gens du grand monde prescrivent certaines manières de se vêtir pour être admis à leurs fêtes et à leurs réunions pour s'y livrer à des plaisirs mondains, et tous ceux qui veulent prendre part à ces joies profanes se conforment à ces exigences, sans contradiction et sans résistance. Nous savons encore que tous ceux qui devaient assister au festin des noces du fils d'un roi, devaient porter un certain habit que l'évangile désigne sous le nom de *robe nuptiale*, sous peine d'en être exclus.

Si donc les personnes du monde ne trouvent nullement étrange que les grands de la terre aient le droit de prescrire certaines manières de se vêtir pour avoir l'honneur d'être admis en leur présence, par quel renversement d'esprit des personnes catholiques trouveraient-elles étrange que le Roi des rois eût aussi le droit de prescrire certaines manières de se vêtir pour venir dans sa maison ou se présenter devant sa souveraine Magesté. Aucune personne raisonnable ne doit donc trouver étonnant que s'il y a des habits de rigueur pour être admis aux fêtes mondaines, il doit aussi y en avoir qui soient requis et obligatoires pour assister aux assemblées religieuses, dans les églises. Bien plus, aucune personne sensée ne doit être surprise si les règles de la religion exigent d'elle qu'elle ne vienne jamais assister aux offices divins avec des vêtements qui la mettraient en contradiction avec ce qu'elle vient y faire ou avec ce qui s'y fait.

Après ces réflexions préliminaires, auxquelles nous ne voyons aucune objection possible, posons la question suivante : Est-il permis à une femme ou à une fille catholique de se vêtir

avec des habits de luxe et de vanité pour venir aux églises assister aux offices divins ?

Nous sommes trop avancés dans notre discussion contre les maux causés à notre société catholique, par les désordres du luxe et de la vanité, pour avoir de la peine à comprendre que, si l'orgueil dans les vêtements est défendu aux chrétiens dans les usages ordinaires de la vie, il doit l'être, à plus forte raison, lorsqu'il est question d'assister aux offices divins, *dans la maison de la prière.* Il nous sera facile de le prouver à ceux et à celles sur qui la vérité a conservé son empire.

L'apôtre saint Paul, parlant au nom du Dieu qui réside dans le saint tabernacle, a promulgué les règles suivantes sur l'habillement des femmes qui viennent aux églises. Elles méritent leur plus sérieure attention : les voici :

Le grand apôtre déclare d'abord qu'il a été établi le *docteur des nations dans la foi et la vérité,* puis il dit aux femmes : *Que les femmes prient dans les églises, étant vêtues comme l'honnêteté le commande ; qu'elles se parent de modestie et de chasteté, et non avec des cheveux frisés, ni des ornements d'or, ni des perles, ni des habits somptueux ; mais avec des bonnes œuvres, comme doivent le faire des femmes qui font profession de piété.* "

Une femme qui fait profession de piété, comme semblent le faire toutes celles qui assistent aux offices divins, devra donc se *parer de modestie et de chasteté* pour venir aux offices divins. L'apôtre lui interdit d'y venir revêtue *d'habits somptueux,* jetant au loin tous les ornements du luxe ou de la vanité, comme il le lui donne clairement à comprendre, par la défense *des ornements d'or, de perles* ou *de la frisure des cheveux.*

Certaines personnes mondaines, qui veulent à tout prix, justifier leur conduite dans les églises, pourraient peut-être interpréter en leur faveur ces paroles de l'apôtre : pour venir aux églises, *que les femmes soient vêtues comme l'honnêteté le demande.* Elles se tromperaient grossièrement, puisque tous les commentateurs catholiques entendent par ces mots, des habits honnêtes, décents et modestes (*verecunde, sobrie, moderate et modeste*). Corneille Lapierre qui résume les sentiments de tous, ajoute : " Car la première vertu d'une femme qui paraît en " public *et à l'église* (remarquez), est la modestie, surtout dans " ses vêtements. "

Ces règles de modestie, prescrites par l'apôtre, étant de nature à froisser les idées païennes malheureusement reçues dans notre société catholique, relativement aux vêtements que les femmes doivent porter en assistant aux offices divins ; il est de mon devoir de leur prouver combien ces idées sont fausses, opposées à l'esprit catholique et indignes d'être adoptées par

des femmes chrétiennes. Qu'elles se donnent le soin de lire mes preuves, sans parti pris de ne pas se rendre à la vérité.

Sur le texte de St. Paul, qui nous sert de témoignage incontestable contre le luxe dans nos églises, voici ce que saint Jean Chrysostôme disait à une femme de son temps, qui était venue habillée de luxe et de vanité, dans l'église dont ce grand évêque était le pasteur : Venez-vous dans l'église comme une courti-
" sane, pour y danser ? cherchez-vous ici les plaisirs d'une noce
" ou quelques autres plaisirs des sens ? Êtes-vous venue ici
" pour vous y donner en spectacle ? Ce n'est point là le vête-
" ment d'une femme en prière. Si vous êtes venue pour im-
" plorer la clémence divine en faveur de vos péchés, comment
" pouvez-vous vous parer avec tant d'orgueil ! "

" C'est une espèce de monstre, en fait de mœurs, dit l'abbé
" Sionnet (*commentaire sur le même texte*), de faire profession
" de piété et de christianisme, et de conserver de l'attache-
" ment pour les vanités et les superfluités des parures. Jésus-
" Christ n'a prêché que la pauvreté, que la modestie, l'amour
" des croix et des souffrances ; il a lui-même vécu dans les
" travaux, dans l'indigence, dans les humiliations ; et des per-
" sonnes qui font profession de le suivre et de pratiquer ses
" maximes, pourront porter la vanité, l'orgueil et la superfluité
" des parures jusqu'aux pieds des autels ? "

" Qui aurait une fois compris, dit le Père Lallemant (sur le
" le même texe de saint Paul) avec quelle préparation de cœur
" Dieu veut qu'on l'approche, ne s'occuperait pas du soin de son
" corps, au-delà d'une juste et honnête bienséance. Servantes
" d'un Dieu chargé d'opprobres, venez-vous (dans les églises)
" lui insulter en déployant à ses yeux l'appareil d'un luxe tout
" profane ? Le détail que fait saint Paul de tant de vaines pa-
" rures serait peu digne de ce grand apôtre, si l'usage ne lui
" en eût paru criminel, ou en lui-même, ou dans ses suites. "

Il n'y a donc pas moyen de nier que, outre les lois générales du christianisme qui condamnent le luxe et la vanités des parures dans l'usage ordinaire de la vie, il y a une règle spéciale et formelle qui les défend aux femmes pour assister aux offices divins.

Toute personne donc qui s'obstinerait à y venir couverte de luxe et de parures mondaines, ne pourrait, en aucune façon, justifier sa manière d'agir. Elle serait ouvertement en contradiction avec les enseignements de sa religion qui la condamnent expressément. Car, que les usages introduits depuis quelques années, de venir aux offices divins avec des habits de bals ou de noces, soient un vrai désordre, un désordre criminel, un désordre criant, un désordre condamnable et condamné, un

désordre qu'aucun prétexte ne pourrait justifier : la chose est évidente pour quiconque a encore un peu de bon sens chrétien.

Toute personne sensée ne comprend-elle point que c'est visiblement profaner la sainte maison de la prière, que d'en faire un rendez-vous pour y étaler aux regards des fidèles tout le luxe et toutes les vaines parures qu'il plait à l'esprit d'orgueil, à l'orgueilleux Satan, de mettre en vogue dans une société qui a perdu le sentiment et l'esprit chrétiens ? Tout ce luxe, toutes ces parures mondaines n'y sont-elles point souverainement déplacées, autant et plus déplacées que ne le seraient des habits de deuil pour assister à une noce ou à un bal ?

Serait-ce, d'ailleurs, avec un attirail d'orgueil et de vanité prétentieuse que les femmes catholiques seraient d'accord avec un autre précepte du même apôtre saint Paul : *Que votre modestie soit connue de tous les hommes ; le Seigneur est proche.* Serait-ce bien de la *modestie* qu'elles montreraient aux hommes, pour les édifier et les porter à adorer le *Dieu qui est proche*, dans le saint tabernacle, si elles venaient aux offices divins pour s'y montrer en spectacle, par un attirail profane et scandaleux du luxe et des vanités dont elles seraient revêtues ?

Serait-ce, encore, avec les pompes de Satan qu'elles accompliraient cet autre précepte du même apôtre ? *Revêtez-vous, comme élus de Dieu, saints et bien-aimés, d'humilité et de modestie.* Par quel renversement de bon sens catholique pourraient-elles trouver le moyen de se persuader qu'elles soient *revêtues de l'humilité et de la modestie*, qui sont requises pour assister aux offices divins, si elles y venaient revêtues des parures de l'orgûeil et d'un luxe effronté ? Seraient-elles les élues de Dieu ou du monde ? Deviendraient-elles, avec ces vanités, *une odeur de vie, pour la vie*, ou *une odeur de mort, pour la mort*, à leurs frères et à leurs sœurs catholiques réunis aux pieds des autels du Dieu du Calvaire ? Ne seraient-elles pas *une odeur de mort pour la mort ?*

Au reste, ces scandales éhontés du luxe et des vaines parures qui, d'une société devenue païenne, sont passés jusque dans le lieu consacré aux larmes, à la prière et à l'oblation de l'adorable victime du Calvaire, n'ont pas seulement été condamnés par saint Paul et par ses commentateurs, mais encore par des écrivains laïques, justement indignés contre les profanations *de la maison de la prière.* Mettons, sous les yeux des femmes catholiques de nos campagnes, cette protestation d'une énergie et d'une vérité frappantes, citée par le chevalier de Doncourt, dans son livre portant pour titre : " La vérité aux femmes ".

" Les femmes mondaines ont une singulière religion ! C'est

le dimanche, en grande parure, qu'elles font à Dieu, dans les églises, une visite de cérémonie, à l'heure où tout le monde y va ; alors chacune, sous prétexte de prier Dieu, ne néglige aucun moyen de le faire oublier aux autres. Par la parure, par les attitudes, on s'efforce d'attirer la pieuse attention des fidèles et de les damner en leur faisant adorer des idoles."

Que les femmes et les filles qui ne rougissent plus de venir dans la sainte maison de la prière pour y faire assaut de vanité, veillent descendre dans leur conscience et se rendre compte des instincts qui les poussent à se revêtir de toutes les mondanités des parures, pour venir dans les assemblées religieuses : qu'y découvront-elles ? Pas autre chose qu'une foule immense de pensées mondaines et étrangères à ce qu'elles doivent y venir faire. Si elles veulent écouter leur conscience chrétienne, elle leur dira qu'elles ne viennent à l'église, ainsi parées des vanités du monde, que parce qu'elles sont les esclaves du respect humain, que pour y être vues, regardées, admirées et y rivaliser par leur toilette avec les autres femmes qui y viennent. Car peut-il leur venir à l'esprit qu'elles y viennent, avec ces parures, pour se faire oublier des hommes ou de leurs compagnes, ou pour être mieux préparées à s'humilier en la présence du Dieu résidant dans le silence et l'humiliation du tabernacle ? Pourront-elles avouer qu'elles n'y viennent en cet état que pour aider aux fidèles à se recueillir sous le regard du *Dieu qui est proche* ? Pourront-elles le dire sans mentir à leur conscience chrétienne ? Que viennent-elles donc faire dans les églises lorsque, pour y venir, elles se parent comme pour aller aux danses, aux bals, aux théâtres, aux assemblées mondaines ? Ne puis-je donc pas répéter ici : " Les femmes mondaines ont une singulière religion." Oui, en vérité, c'est une singulière religion pour une femme catholique que d'aller dans les églises sous prétexte d'y prier Dieu, mais, en réalité, pour le faire oublier aux autres et se mettre à sa place ! Oui, en vérité, c'est une singulière religion que celle d'une femme ou d'une fille catholique, qui vient aux offices divins pour apprendre aux fidèles qu'elle ne tient compte ni des prescriptions de l'apôtre saint Paul, ni des promesses de son baptême, ni des avertissements de ses évêques, ni des enseignements du christianisme ! Saint Augustin avait donc bien raison de dire qu'une femme qui porte sur son corps les pompes du démon de l'orgueil, n'a qu'une vaine apparence de religion et que la piété qu'elles font paraître, n'est autre chose que de l'hypocrisie.

Nous lisons, dans le livre : " Instruction pour les jeunes gens," que saint Ambroise, évêque de Milan, voyant une dame parée avec vanité entrer dans l'église, lui adressa ces

paroles : " Où allez-vous ? " " Je vais, répondit-elle, dans le temple de Seigneur. " " On dirait bien plutôt, repliqua le saint pasteur, que vous allez à la danse ou au spectacle. Allez, femme pécheresse, retirez-vous, allez pleurer vos péchés en secret, et ne venez point insulter publiquement à Dieu dans sa maison, par votre faste et votre vanité. "

Je ne puis finir ce qui regarde la modestie dans les vêtements qu'exige la sainteté de la maison de la prière, sans soumettre à la conscience des femmes catholiques de la campagne, une réflexion bien propre à faire une profonde impression sur un cœur qui a conservé la foi.

Si, un dimanche au matin, rencontrant une femme couverte des vanités du monde, comme j'en ai si souvent vues dans les églises, se dirigeant vers la maison de Dieu, j'usais de la liberté dont saint Ambroise m'a donné l'exemple pour lui faire cette question : Où allez-vous donc ainsi parée? Elle me répondrait, je pense, je vais à l'église. Mais donne-t-on un bal, ou joue-t-on la comédie aujourd'hui dans l'église ? Ou s'y fait-il un rendez-vous pour donner des prix aux femmes de la paroisse qui seront le plus élégamment ou le plus richement vêtues ? Sans daigner répondre à ces questions que, sans doute, elle trouverait fort impertinentes, elle se contenterait de me répondre qu'elle se rend à l'église pour y entendre la messe. Oh ! vous allez à l'église pour y entendre la sainte messe ? Mais vous savez, je pense, ce qui se passe à l'autel, pendant le saint sacrifice de la messe ? Auriez-vous la complaisance de me le dire ? Voici ce qu'elle me répondrait, si elle avait l'intelligence de ce qui se passe à la sainte messe : " La sainte messe va rap-
" peler à mon souvenir toute l'histoire de la Passion de mon
" Sauveur, depuis le jardin des Oliviers jusqu'au calvaire. A
" la consécration, l'autel sert au prêtre de calvaire pour y im-
" moler de nouveau le divin Sauveur. A la parole du prêtre, le
" Dieu, mort sur une croix pour l'amour de moi, descend
" *de la droite de son Père où il est assis*, pour venir s'immoler
" de nouveau sur l'autel, et renouveler, en ma présence, le
" sacrifice qu'il a fait sur le Calvaire, en présence du peuple
" juif. " C'est bien ! Ecoutez-moi maintenant.

Le Fils bien-aimé du Père, *l'âme triste jusqu'à la mort*, était en prière au jardin des Oliviers, commençant les travaux de sa cruelle Passion qu'il devait terminer par sa mort sur une croix, sous les yeux d'un peuple qui, par son attitude, par ses gestes, par ses habits de fête, par son impiété et par ses moqueries, venait insulter à ses douleurs, à son agonie, à sa mort.

Le doux Sauveur venait d'achever sa prière, lorsque l'un des apôtres s'approchant de lui et lui donnant des marques d'un

respect hypocrite, lui dit : *Maître, je vous salue! Jésus lui répondit : Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici?*

Judas ne répondit point!!

Si, après m'avoir fait cette réponse, je disais à cette femme de vouloir bien jeter un regard sur ses habits, et de me dire ensuite si sa conscience lui rend le témoignage qu'elle est vêtue comme il convient de l'être pour assister à la mort mystique de son Sauveur sur l'autel, que pourrait-elle me répondre qui ne fut pour elle un sujet de condamnation? N'aurais-je pas alors le droit de lui appliquer cette sentence évangélique : *méchant serviteur, je vous condamne par votre propre bouche*

Comprenez-vous que la messe, à laquelle vous venez prendre part, soit la rénovation de la mort d'un Dieu sur la croix? Si vous le croyez, comment se fait-il que vous y alliez vêtues comme le sont les femmes mondaines pour aller au théâtre, à une danse, ou à une fête de réjouissances profanes? Est-ce que votre conscience chrétienne ne vous fait pas appréhender que, du moment que vous allez vous mettre à genoux aux pieds des autels, pour saluer votre maître qui y réside, ce même maître, humilié sous les voiles eucharistiques, ne vous dise comme à l'hypocrite Judas : *Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici?* venez-vous ici pour vous moquer de mes humiliations, par l'ostentation de votre orgueil et de vos vanités? Vous faites profession de croire qu'au moment de la consécration, je vais descendre du séjour de ma gloire pour m'immoler sur l'autel qui est devant vous, et vous voilà parée comme pour aller à une danse. Moi, votre Dieu, je viens m'humilier, sous vos yeux, jusqu'au point de voiler mon corps glorieux sous les viles enveloppes du pain et du vin, et vous venez ici pour montrer votre corps mortel revêtu de tout l'éclat des parures mondaines! Je viens m'immoler de nouveau pour les péchés des hommes, et vous venez, jusque sous mes yeux, braver les anathèmes que j'ai lancés contre l'orgueil et le faste! *malheur*, vous ai-je fait dire par mes prophètes, *malheur à la couronne d'orgueil, à la fleur passagère qui fait leur faste et leur gloire! malheur à vous qui entrez avec une pompe fastueuse dans les assemblées d'Israël!*

Le doux Sauveur a donc raison de vous dire comme à Judas : *Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici*, aux pieds des autels pendant que je m'immole de nouveau pour votre salut?

Que vont donc faire les femmes couvertes de vanité dans cette sainte maison, pendant le saint sacrifice de la messe? Y vont-elles pour y pleurer leurs péchés? Mais ne voient-elles point que leur toilette de vanité rendrait leurs larmes ridicules? Y vont-elles pour prier le Dieu anéanti de nouveau par

son immolation ? Mais ont-elles assez peu de foi pour ne pas entendre la voix qui leur crie, du fond du tabernacle : *Dieu résiste à la prière des superbes*, comme l'évangile nous l'apprend de la prière de l'orgueilleux pharisien ? Y vont-elles enfin pour s'unir à l'adorable victime immolée sur l'autel ? Mais est-ce qu'elles ne sauraient point qu'il ne peut y avoir d'union entre Bélial et Jésus-Christ ? entre l'orgueil et l'humilité ? entre les abaissements de la victime du saint sacrifice et le faste, et le luxe, et les pompes du démon dont elles sont revêtues ? N'ont-elles pas raison de croire que Dieu dira d'elles et de toutes celles qui comme elles, ne vont aux églises que pour y faire parade de leur toilette : *Ce peuple m'honore du bout des lèvres ; mais son cœur est loin de moi.* Car, n'est-il point vrai *qu'on connaît l'arbre à son fruit?* N'est-il pas encore vrai que les vêtements ont leur langage ? Enfin, n'est-il pas vrai que les parures de vanité prouvent qu'on est vain, comme la hauteur dans la démarche et dans le langage, fait connaître que le cœur est atteint de cette funeste passion de l'orgueil, qui *est le commencement de tout péché ?*

Que conclure de tout ceci ? La seule conclusion à en tirer, c'est 1o. que toutes les personnes qui croient encore à la sainteté de nos églises, et à ce qui se passe à l'autel, pendant le saint sacrifice de la messe, par les mains du prêtre, doivent élever la voix pour protester contre les femmes et les filles qui ont perdu le sentiment religieux jusqu'au point de venir étaler les pompes mondaines dont elles sont revêtues jusqu'aux pieds des autels du Dieu couronné d'épines. C'est 2o. que toute fille ou femme catholique étant, par la foi, *une enfant de lumière*, doit s'appliquer à comprendre et à faire comprendre aux personnes de son sexe, que pour ne point se mettre en contradiction déclarée avec ce que l'on croit et retomber dans les ténèbres intérieures de l'orgueil, il faut assister aux assemblées religieuses avec des vêtements religieux, c'est-à-dire, modestes, décents, honnêtes et parfaitement d'accord avec les lois générales du christianisme et, en particulier, avec les promesses du baptême. C'est 3o, que le luxe et les vaines parures, dans les églises, n'étant propres, par leur nature, qu'à troubler le recueillement des fidèles, à détourner leur attention des saints mystères et à leur faire oublier Dieu, sont là plus condamnables et plus criminels que partout ailleurs, et ne peuvent être adoptés que par les femmes qui ont abjuré leurs croyances religieuses ou qui n'ont de chrétien que le nom seul, *puisque la foi sans les œuvres est morte.* C'est 4o. que l'introduction des vanités mondaines, dans les églises et pendant les divins offices, est le signe le plus certain de l'affaiblissement de la foi à la présence réelle de Jésus-

Christ, la marque évidente du règne du démon de l'orgueil sur les âmes et la preuve la moins contestable que le règne du Dieu *doux et humble de cœur* est enlevé ou le sera bientôt du milieu du peuple catholique de nos campagnes. C'est enfin que le luxe, la vanité, l'orgueil et la sensualité des vêtements, pour assister aux offices divins, indiquent clairement la mort de l'humilité, de la modestie et de l'esprit de foi dans les personnes qui s'y livrent, même aux pieds des saints autels. Ils annoncent la victoire remportée sur les femmes catholiques par les trois grandes maladies morales qui ont perdu le monde, je veux dire : *la concupiscence de la chair*, par la sensualité du luxe et des vaines parures, *la concupiscence des yeux*, par les regards impudents et lubriques que le luxe et les beautés des vaines parures provoquent dans le cœur des hommes, et *l'orgueil de la vie*, par la rivalité qu'ils font naître dans le cœur de la femme, qu'ils poussent à s'élever jusqu'au point d'égaler ou de surpasser les autres, dans la voie funeste de l'orgueil et de l'amour de soi.

CHAPITRE XIII

Société contre le luxe et la vanité des parures. Est-elle possible dans nos campagnes?

Avant de répondre à cette question, il est nécessaire de soumettre à nos habitants de la campagne, certaines considérations qui leur aideront à comprendre ma réponse.

Rappelons-nous que Monseigneur l'Archevêque Signaï, dans son mandement pour le jubilé de 1847, conjurait toutes les personnes, que leur position sociale ou leur éducation avaient placées à la tête de notre société catholique, de lui aider de parole et d'action à combattre le luxe et l'intempérance qui, à cette époque, commençaient à envahir notre population. Rappelons-nous que tout récemment Monseigneur l'Administrateur nous faisait remarquer qu'il n'y avait plus de bénédictions pour les habitants de nos campagnes qui employaient les revenus de leurs terres à satisfaire le luxe et l'intempérance. Rappelons-nous que les lois du christianisme et les promesses de notre baptême condamnent hautement le luxe et tout ce qui est

opposé aux règles de la modestie, au renoncement à nous-mêmes et à la modération chrétienne dans nos ameublements, dans nos repas, dans nos habits, dans nos dépenses de quelque nature qu'elles soient.

N'oublions pas que tout peuple catholique a pour mission, en ce monde, de prendre tous les moyens possibles pour conserver intact le dépôt de la foi, l'esprit chrétien et les saintes traditions qu'il a reçues de ses ancêtres, sous peine de déchoir de sa grandeur morale et de ne léguer aux générations suivantes que les germes de toutes les erreurs, de tous les vices, et de tous les désordres qui les accompagnent. N'oublions point que Dieu châtie avec une inexorable sévérité tout peuple catholique qui sort des voies tracées par ses enseignements religieux. Ce châtiment est souverainement équitable, puisque ce peuple a reçu la plénitude des dons de Dieu, et que l'abus qu'il en fait est un crime énorme qui ne peut avoir aucune excuse devant Dieu.

Si nous n'avons pas encore perdu notre bon sens, avouons que nous sommes entrés dans une voie fausse et anti-chrétienne et que nous avons laissé introduire, dans nos campagnes, il n'y a encore que peu d'années, si remarquables par leur esprit chrétien, par leur éloignement du faste, du luxe et des puerilles vanités des parures, un esprit, des idées, des usages et des pratiques contraires aux enseignements catholiques que nous avons reçus de nos ancêtres, et qu'on nous rappelle encore, chaque dimanche, du haut de la chair de nos églises. Avouons encore que le luxe des vêtements et les excentricités des modes et des parures, que nous avons adoptés, sont indignes d'un peuple sérieux, moral, religieux et remarquable surtout par son bon sens. Avouons enfin que la vie des champs est trop sérieuse et trop occupée, qu'elle est trop en dehors de tous les éléments qui énervent les âmes et les caractères, pour que ce ne soit pas un contre sens que de prétendre lui adjoindre les habitudes du luxe, la sensualité des habits, les excentricités des modes et le faux brillant des ornements de la vanité. Ces vices ne pourraient avoir pour résultat que de détruire l'énergie dont elle a besoin pour ses travaux, que de la dégoûter de sa belle position sociale et que de l'entraîner dans des dépenses qui ruineraient son avenir, sans aucun profit pour son bonheur, même temporel.

Sachons ne jamais oublier que si les écarts d'un individu, tout condamnables qu'ils soient, ont une espèce d'excuse dans la fragilité humaine, les écarts d'un peuple ne peuvent avoir une excuse quelconque au jugement de Dieu. C'est pour cette raison que le prophète Isaïe s'écriait : " Malheur à la nation pécheresse, au peuple chargé d'iniquité, à la race corrompue. Ils ont abandonné le Seigneur, ils sont retournés en arrière. "

Le prophète David disait également en parlant à Dieu : " Ceux qui s'éloignent de vous périront, et vous avez résolu de perdre ceux qui vous abandonnent pour se prosterner aux pieds des idoles " non à des idoles de bois ou de pierre (on rougirait de le faire !) mais à des idoles de chair, ce qui est beaucoup plus dangereux, à des idoles de *chair vivante*, que l'on pare comme des temples pour exciter la concupiscence des yeux et corrompre les cœurs.

Les habitants de nos campagnes ont dû comprendre cette parole d'Isaïe : *malheur au peuple chargé d'iniquités !* Ils doivent se rappeler quel châtiment est tombé sur leurs champs, lorsque, ayant oublié, presque généralement, les règles de la société chrétienne, l'usage immodéré des boissons alcooliques donnait à leurs noces, à leurs réunions et aux repas qu'ils se faisaient les uns aux autres, cette joie insensée et délirante qui ne convenait qu'à des païens. Ils avaient alors oublié cette règle du christianisme : *Réjouissez-vous sans cesse en notre Seigneur !* Ils avaient encore oublié cet anathème du Dieu de l'évangile : *malheur à vous qui riez maintenant*, c'est-à-dire qui passez votre vie dans des plaisirs et des divertissements vains et criminels, *parce que vous serez réduits aux pleurs et aux larmes.*

Remarquez cependant que les excès d'intempérance, inexcusables chez un peuple catholique, portaient avec eux leurs châtiments, par les maladies, la honte, le mépris et l'humiliation qui en étaient la conséquence. Le vice de l'intempérance dans le boire n'était donc pas accompagné et suivi de gloire mondaine, d'orgueil et de complaisance vaniteuse dans l'esprit de ceux qui s'y livraient. Aussi les châtiments dont Dieu s'est servi pour punir ces excès ont frappé sur les champs dont les revenus servaient à la dégradation morale et physique de nos cultivateurs. Or, quand Dieu ne frappe l'homme que dans ses biens temporels, il use de miséricorde à son égard, en lui ôtant les moyens de l'offenser et de se perdre. Aussi nos malheureux intempérants avaient-ils conservé la foi. Ils n'abandonnaient point les offices divins, la prière, les bonnes œuvres et la pratique de la confession, pour la raison, je pense, que Dieu ne nous a point fait connaître *qu'il résiste* aux intempérants. L'intempérance n'était donc point de sa nature, un vice inguérissable, en ce sens du moins que Dieu abandonnait à eux-mêmes ceux qui s'y livraient. Nous avons dû le comprendre par l'établissement de la " sainte tempérance de la croix ", comme s'exprime Monseigneur de Tloa.

J'ai dit que les châtiments que nous avons mérités par notre intempérance dans le boire ne sont tombés que sur nos

biens temporels, et que c'était des châtiments de miséricorde, mais en sera-t-il de même de ceux dont Dieu punira le luxe et les excès des vaines parures de l'orgueil ? Nous ne devons pas nous y attendre, car il est écrit qu'on sera puni par où on aura péché. L'orgueil étant un vice spirituel, si je puis parler ainsi, sera puni par des châtiments spirituels qui tomberont sur les intelligences et sur les âmes, et cette parole du divin maître aura son accomplissement contre les orgueilleux : *La lumière est venu dans le monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises: Car, quiconque fait le mal, surtout se livre à l'orgueil, fuit la lumière, et ne s'approche point de la lumière, de peur que ses œuvres ne soient condamnées.* Voilà ce que nous voyons déjà de nos yeux, dans la conduite de certains jeunes hommes que leur orgueil éloigne du tribunal de la pénitence et des instructions chrétiennes données dans les églises. Ainsi en sera-t-il plus tard d'un grand nombre de celles qui laissent l'orgueil dominer dans leur âme.

On doit savoir que l'orgueil n'a jamais mérité de recevoir miséricorde, et qu'il n'a aucun droit d'en espérer. La parole du Dieu de vérité nous l'assure positivement : *Dieu résiste aux superbes, et donne sa grâce aux humbles ;* et ces autres : *Dieu a déployé la force de son bras ; il a dissipé ceux qui s'élevaient d'orgueil dans les pensées de leur cœur.* L'orgueil est donc inguérissable de sa nature. C'est une maladie mortelle pour les individus, comme pour les peuples, parce que de toutes les maladies morales, elle est la seule qui ne peut se résoudre à se servir du seul remède qui peut la guérir, et ce remède, c'est celui de l'humilité dont il est l'ennemi irréconciliable. De plus, l'orgueil est toujours puni, même en ce monde, en vertu du divin décret que voici : *Quiconque s'élèvera,* dans son orgueil, *sera abaissé,* cet *abaissement* qui est le châtiment de l'orgueil, c'est l'abandon de Dieu. Abandonnée de Dieu, sans lequel elle ne peut rien de bon et de salutaire, l'âme orgueilleuse est livrée sans défense, à tous les penchants déréglés de son cœur, qui recèle tout un monde d'instincts désordonnés. Elle tombe comme l'orgueilleuse Eve, sous l'empire du démon, que le saint homme Job nous apprend être le roi de tous les enfants de l'orgueil, comme tant de fois je l'ai répété.

Il en sera de même à plus forte raison, pour un peuple qui s'élèvera dans son orgueil.

Par un redoutable jugement du Dieu anéanti jusqu'à la mort, sur une croix d'ignominie, plus ce peuple couvrira son corps de luxe et de vanité, plus Dieu le dépouillera des dons célestes dont il l'avait enrichi par la vraie foi, par son baptême

et par la grâce des sacrements. Ce peuple infidèle à ses lois religieuses, perd bientôt le sens chrétien, il ne sait plus distinguer ce qui est bon de ce qui est mauvais; il s'irrite contre ceux qui veulent lui ouvrir les yeux, et le faire revenir de son égarement. Il ne peut *supporter la saine doctrine*, et spécialement la doctrine de la nécessité de l'humilité et du renoncement à soi-même. Il a *une démangeaison extrême d'entendre ce qui* flatte son orgueil : *il a recours à une foule de docteurs* propres à satisfaire ses penchants et son vice capital, l'orgueil ; *il ferme* donc *l'oreille à la vérité*, et ne l'ouvre que *pour entendre des fables* qui l'amusent dans son égarement. Au lieu d'écouter ses pasteurs, que Dieu a établis pour être *la lumière du monde*, des âmes et des intelligences, il prendra pour conducteurs ceux qui, comme lui, sont tombés dans les ténèbres de l'orgueil. C'est alors que s'accomplit à son égard, cette sentence évangélique : *Si un aveugle conduit un autre aveugle, ils tombent tous deux dans la fosse.*

C'est ainsi que les femmes et les filles livrées au démon de l'orgueil s'encouragent et se rassurent les unes et les autres. Elles se liguent, comme une armée rangée en bataille, pour se soutenir contre les prédicateurs ou les confesseurs qui leur parlent d'abandonner leur luxe et leur vanité. Dans leur aveuglement prodigieux, elles les accusent de se tromper, d'outrer les choses, d'être trop sévères, et elles rentrent dans la fausse paix de leur orgueil. Elles approchent ainsi des sacrements et, surtout, du sacrement de l'eucharistie, le cœur plein d'orgueil et de l'amour d'elles-mêmes, et le Dieu qui ne peut s'unir qu'aux âmes humbles et dépouillées de l'amour des choses profanes, ne leur communique ni les consolations, ni les secours, ni les grâces attachées à cette grande action. Bientôt elles tombent dans la langueur spirituelle, puis dans la tiédeur, puis dans le dégoût pour le *pain de vie*, et elles finissent par ne plus approcher de la table sainte, ou si elles en approchent encore quelfois, ce n'est plus que la routine, ou le respect humain, ou la crainte de perdre leur réputation, qui les y conduit.

Mais cet état de révolte contre le Dieu d'humilité, contre les lois de la religion, et contre les droits de la conscience chrétienne ne peut durer longtemps, sans laisser à la chair le temps d'avilir les âmes. On tombe donc dans les pensées lubriques, causées par les instincts séduisants de la chair, qui n'ont plus de répression dans l'assistance de Dieu et la grâce des sacrements mal reçus ou profanés. On commence donc par des égaments secrets d'abord, puis on tombe dans des fautes extérieures, et les mœurs publiques se corrompent. On en vient à ne plus rougir des excès les plus révoltants. Et l'orgueil

augmente toujours, car plus les âmes s'avilissent dans la fange et plus le corps a besoin de se couvrir de luxe et de parures, pour détourner les regards de la laideur du vice infâme. Alors la sentence divine, prononcée contre les hommes et les femmes charnels d'avant le déluge, est exécutée contre ce peuple orgueilleux : *Mon esprit ne demeurera pas pour toujours dans l'homme, parce qu'il est chair.* L'esprit de Dieu se retire donc de ce peuple, et l'esprit du démon l'y remplace ; la vraie piété n'existe plus, la vertu de religion s'y éteint, la foi est refoulée dans les profondeurs de la conscience, et l'indifférence religieuse vient prendre sa place dans le cœur ; des mœurs païennes remplacent les mœurs chrétiennes, et la société catholique est disparue du grand nombre, pour n'exister plus que dans le petit nombre d'âmes qui ont pris les moyens de se préserver du luxe et du sensualisme de la chair.

Ces dernières personnes sont les seules qui aiment véritablement leur pays Catholique, puisqu'elles contribuent par leur modestie à la conservation des mœurs, qui seules rendent les peuples forts, énergiques, laborieux et prospères. Aussi, elles sont les seules qui méritent d'être honorées, respectées et louées. *Car la femme qui craint le Seigneur est celle qui sera louée*, dit l'Esprit-Saint. Quant à celles qui oublient leur mission, en ce monde, et se livrent au luxe et à la vanité, elles sont autant les ennemies de leur pays que de leur religion. Elles le poussent en dehors de ses voies, elles le démoralisent ; elles lui font un mal infini. Elles se trompent étrangement sur le but des compliments qu'on leur fait, sur l'encens qu'on leur prodigue, sur les égards qu'on a pour elles. Toutes ces démonstrations de respect ne sont que fardées. Elles cachent des intentions mauvaises, qui ne sont, en réalité, que du mépris pour la femme. Car elles n'ont et ne peuvent avoir qu'un seul but, celui de lui faire tourner la tête et de la décider à s'avilir en se démoralisant. C'est le pendant de la fable du renard qui enjole le corbeau sur la beauté de sa voix, pour avoir le fromage qu'il tient dans son bec.

Ce tableau de la démoralisation religieuse et morale d'un peuple, que je viens de tracer, n'est que le développement de ces paroles de Monseigneur de Tloa : " Il n'y a plus de bénédiction pour un peuple qui abuse des dons de Dieu. " Ce peuple catholique aura peut-être encore les fruits de la terre, puisque Jésus-Christ nous dit : *Que le père céleste fait lever son soleil sur les bons et les méchants, et qu'il fait pleuvoir sur les justes et les injustes.* Mais cette prospérité mondaine ne sera que l'effet de la colère de Dieu contre ce peuple infidèle, puisqu'elle lui donnera les moyens de se livrer encore

davantage aux excès du luxe et de la vanité, selon cette parole du livre de l'*Apocalypse : Que celui qui commet l'injustice, la commette encore ; que celui qui est souillé, se souille encore.* Car la prospérité mondaine qui sert d'aliment à l'orgueil, produit sur un peuple l'effet de ces paroles d'Isaïe contre le peuple Juif : *aveuglez le cœur de ce peuple, rendez ses oreilles sourdes, et fermez ses yeux, de peur que ses yeux ne voient, que ses oreilles n'entendent, que son cœur ne comprenne, et qu'il ne se convertisse à moi et que je ne le guérisse.*

J'ai prouvé que l'orgueil est, de sa nature, un mal qui n'a pas de remède possible, d'où il est facile de conclure qu'un peuple qui est livré à l'orgueil marche en dehors des voies catholiques. Il est donc impossible d'être catholique et orgueilleux, en même temps, puisque les deux bases de la morale catholique sont l'humilité et le renoncement à l'amour de soi, qui n'est que l'humilité mise en pratique.

Pour demeurer dans les voies catholiques, ou y revenir, il n'y a donc pas d'autres moyens que de renoncer à l'orgueil. Mais peut-on renoncer à l'orgueil, dans son cœur, et se revêtir de ses livrées ? C'est impossible. Ce serait aussi absurde que de dire qu'on ne veut pas s'enivrer, tout en continuant de boire avec excès des boissons enivrantes. Le luxe et la vanité des parures étant non seulement l'étendard de l'orgueil, mais encore la cause qui le fait naître et l'entretient, il y aurait contradiction manifeste à dire qu'on renonce au sensualisme de la chair, mais qu'on ne veut pas cesser de couvrir son corps du luxe et des vanités, qui font naître et entretiennent le sensualisme de la chair.

Il doit donc être évident, pour toute personne qui comprendra ces réflexions préliminaires, que les femmes et les filles de nos campagnes, qui ont ouvert leurs cœurs pour y laisser entrer les doctrines favorisant le luxe et la vanité, sont en dehors des voies tracées par leurs enseignements religieux.

Pour y revenir, il n'y a pas d'autre moyen possible, que celui d'abandonner le luxe et la vanité des parures. Pour les décider à faire ce sacrifice à Dieu, à leur religion et leur patrie, je ne vois rien de plus efficace que de faire les plus sérieuses réflexions sur les menaces que Dieu fit écrire au prophète Isaïe contre les filles de Sion. Pendant qu'elles méditeront ces menaces, je les prie de se souvenir qu'elles sont catholiques et que les filles de Sion n'étaient que des personnes charnelles, privées des enseignements et des exemples du Dieu du Calvaire. Je les prie encore de se souvenir que si le châtiment que méritaient les filles de Sion, en punition de leur orgueil, devait être si épouvantable, beaucoup plus épouvantable sera le

châtiment que méritent des filles et des femmes catholiques qui les imiteraient dans leur orgueil. Voici les paroles du prophète Isaïe :

" Le Seigneur dit encore : Parce que les filles de Sion se sont élevées, qu'elles ont marché la tête haute, en faisant des signes des yeux et des gestes *des mains*, qu'elles ont mesuré tous leurs pas, et étudié toutes leurs démarches ; le Seigneur rendra chauve la tête des filles de Sion, et il fera tomber tous leurs cheveux. En ce jour là, le Seigneur leur ôtera leurs chaussures magnifiques, leurs croissants d'or, leurs colliers, leurs filets de perles, leurs bracelets, leurs coiffes, leurs rubans de cheveux, leurs jarretières, leurs chaînes d'or, leurs boîtes de parfum, leurs pendants d'oreilles, leurs bagues, leurs pierreries qui leur pendent sur le front, leurs robes magnifiques, leurs écharpes, leurs beaux linges, leurs poinçons de *diamants*, leurs miroirs, leurs chemises de grand prix, leurs bandeaux et leurs habillements légers. Et leur parfum sera changé en puanteur, leur ceinture d'or en une corde, leurs cheveux frisés en une tête nue et sans cheveux, et leurs riches corps de jupes en un cilice. "

Ces paroles sont terribles et pleines de terreur ! Oui, certainement, elles sont pleines de terreur ! Et ce qui les rend encore plus terribles, c'est qu'elles sont prononcées par Dieu qui n'en arrête l'exécution qu'en faveur des peuples qui, comme les Ninivites, reconnaissent leurs erreurs, en font pénitence et s'en corrigent.

Que l'on veuille maintenant jeter un coup-d'œil sur ce qui se fait dans notre pays, et nous verrons si nous n'avons pas raison de trembler.

Ouvrez les yeux et voyez vos jeunes filles que l'on accoutume *à marcher la tête haute, à mesurer tous leurs pas, et à étudier toutes leurs démarches*, comme des soldats que l'on forme au manége des combats. On nous dira que c'est de la bonne éducation, mais on n'ajoutera pas que c'est de la *bonne éducation mondaine*, condamnée par le prophète Isaïe. Ouvrez les yeux et voyez les habits que portent aujourd'hui des filles et des femmes de notre pays. Examinez les formes qu'elles leur donnent pour les rendre semblables à ceux de l'autre sexe. Ouvrez les yeux et voyez ces espèces de turbans ou de voiles qu'elles fixent pressés sur leurs visages. Nierez-vous qu'ils ne soient mis en vogue pour une autre raison que pour préparer à la transition qui conduit aux mascarades ? Ne voyez-vous pas qu'ils préparent les deux sexes à échanger leurs vêtements et à se couvrir la figure d'un masque pour enlever toutes les barrières qui retiennent dans les bornes de la pudeur, contre la

défense du Dieu tout-puissant, que voici : *Une femme ne prendra point un habit d'homme, et un homme ne prendra point un habit de femme ; car celui qui le fait est un abominable devant Dieu.* Niierez-vous ce que vous voyez de vos propres yeux dans nos villes et ce que bientôt vous verrez dans nos campagnes? Ouvrez les yeux et regardez ces personnes du sexe qui se rasent les cheveux comme des galériens, et écoutez l'apôtre saint Paul à qui Dieu fait dire, qu'*il est honteux pour une femme d'avoir les cheveux coupés.* Ouvrez les yeux et voyez ces femmes et ces jeunes filles, avec des chapeaux d'hommes sur leurs têtes, laissant leurs visages exposés à des regards impudents, même pour assister aux offices divins, pendant que le même apôtre en appelle au peuple de Corinthe sur cette coiffure indécente. *Jugez-en vous-même*, leur écrivait-il. *Est-il décent à une femme de prier Dieu* (dans les églises) *sans avoir un voile sur la tête?* Ouvrez les yeux et voyez les *crinolines* que le démon n'a envoyé en avant que pour cacher la honte des crimes que prépare cet état de pêle-mêle païen. Sera-t-il temps de crier contre les mascarades, contre l'impudeur des personnes du sexe et contre la dépravation des mœurs, quand nous aurons fermé les yeux pour ne pas voir ce qui y conduit aussi sûrement que certaines maladies négligées conduisent à la mort? Ouvrez les yeux et voyez ce que les opinions insensées du siècle poussent à faire, dans l'éducation des jeunes personnes du sexe, des vénérables personnes qui ne s'y prêtent qu'avec une insigne répugnance et que pour parer à de plus graves maux.

Dans la crainte que l'on ne m'accuse de toucher à ce qui n'est point de mon ressort, je vais citer la lettre qu'une supérieure de communauté écrivait à une religieuse, sur les drames que l'on joue quelquefois dans les examens publics des couvents. Elle a déjà reçu la publicité sur le *Courrier du Canada*, numéro du 14 février dernier.

Il n'est pas nécessaire d'avertir que, en insérant cette lettre ici, je n'ai nulle prétention de prescrire à nos communautés religieuses ce qu'elles doivent faire. Elles le savent mieux que moi. Ma seule intention est de faire connaître aux laïques et aux éditeurs de journaux catholiques, qui encouragent ces vains amusements, et en font un besoin pour les personnes qui assistent aux examens de nos couvents, qu'ils ne comprennent point la mission qu'ont à remplir nos maisons religieuses. Cette lettre va le leur apprendre.

" Voici la réponse de notre vénérée supérieure..... Vous êtes religieuse pour former des chrétiennes et non des comédiennes. Ces exercises inspirent le goût du théâtre et des

romans, qui sont de nos jours, deux écoles d'immoralité.

" Les jeunes filles ne sont que trop habiles à se contrefaire. Elles n'ont pas besoin que vous les dressiez à exprimer des sentiments qu'elles n'ont pas, qu'elles ne peuvent avoir. Elles n'ont pas besoin d'être déguisées en princesses pour aspirer à sortir de leur condition, pour ruiner leur fortune et leur vertu dans les folies d'une excessive toilette. Si la pièce est grave, elles l'exécutent ridiculement; si elle est burlesque, elles contractent un goût faux et vil; si elle est sentimentale, elles pleurent et font pleurer en simulant. Introduire ou tolérer de si lamentables abus, ce n'est pas élever les jeunes personnes, c'est les dégrader. Avez-vous si vite oublié toutes les afflictions que vous ont causées ces maudits amusements, les jalousies, les plaintes, les révoltes ? Et les infortunées qui vous ont quitté pour aller se perdre parmi les actrices, auraient-elles eu ce malheur, si vous n'aviez pas cultivé leur talent naturel pour la déclamation ?

" Je ne vous défends pas d'habituer les jeunes demoiselles à bien lire ; mais nos constitutions vous interdissent avec raison de les accoutumer à parler en public. Laissez-leur la modestie, la timidité qui leur sont naturelles, et qui sont leur plus bel ornement. N'en faites ni des prédicateurs, ni des avocats, ni des viragos. Le temps passe vîte ! En leur enseignant ce qu'elles doivent ignorer, vous les empêchez d'apprendre ce qu'elles doivent savoir. Soyez persuadée, chère sœur, que vous n'insistez pas assez sur le catéchisme, sur les travaux manuels auxquelles elles auraient à se livrer, tel que le tricotage, la confection des robes, etc., et vous vous étendez trop sur la littérature, l'histoire profane, la géographie, la cosmologie, la broderie, le dessein, la peinture, la musique, etc. "

Revenons maintenant à la question dont je voulais préparer la solution par les réflexions qui précèdent.

Une société contre le luxe et la vanité des parures est-elle possible dans nos campagnes ?

Je réponds sans hésiter : elle est possible, de plus, elle est indispensable, et il n'y a point de temps à perdre pour mettre la main à l'œuvre.

Elle est possible, parce que tout peuple qui a conservé la vraie foi, trouvera, dans cette foi, le remède pour s'affranchir de l'esclavage de l'orgueil, suivant cette parole divine : *La victoire par laquelle le monde est vaincu, est l'effet de notre foi.* Nous avons conservé la foi, comme j'en ai fait la remarque en commençant ce traité. *Elle est possible*, parce que Notre Divin Sauveur a vaincu le monde pour nous donner le courage et la force de le vaincre : *Ayez confiance*, nous assure-t-il, *j'ai vaincu le*

monde. Elle est possible, parce que, dans un assez grand nombre de nos paroisses, la fermeté des parents secondant le zèle des curés, ont empêché le luxe et la vanité d'y prendre racine. Ces paroisses sont préparées à la recevoir. *Elle est possible*, parce que la presque totalité des jeunes filles n'ont pas encore secoué le joug de l'obéissance envers leurs parents, et qu'il suffit que ceux-ci le veuillent sérieusement pour arrêter le mal dans les familles et, par contre coup, dans les paroisses. Je n'ai aucun doute que les parents chrétiens s'y prêteront de la meilleure volonté du monde, du moment qu'on les secondera.

Elle est possible, parce que tous les curés de la campagne, sans exception, ont conservé leur autorité sur tous ceux qui composent leurs paroisses, et qu'il leur suffit de s'entendre avec les parents pour ouvrir les yeux à leurs paroissiennes, en leur faisant comprendre les maux qu'engendrent le luxe et la vanité des parures. Il est certain qu'un très-grand nombre d'entre elles se rendront à leurs raisons. Les autres viendront plus tard. *Elle est possible*, parce qu'un nombre assez considérable de filles et de femmes ont adopté le luxe et la vanité des parures mondaines, sans les aimer, seulement, par entraînement, par respect humain, pour faire comme les autres, et qu'elles n'ont besoin pour y renoncer, que d'être détrompées et fortifiées par leur union avec les personnes chrétiennes qui n'y sont point habituées.

Elle est possible, parce qu'il y a encore, dans chacune de nos paroisses de la campagne, sans exception, un nombre très-grand de filles et de femmes qui ont eu le bonheur de se préserver de la contagion du luxe et de la vanité des parures. Rien n'est plus facile que de s'en servir pour former le noyau d'une société qui aura l'approbation cordiale de toutes les âmes chrétiennes, l'aide, *en parole et en action*, de tous ceux qui aiment leur religion et la prospérité bien entendue de leur patrie ; l'encouragement de tous les chefs de famille qui gémissent sur les tendances désastreuses du luxe et des excentricités des modes et des parures ; le concours empressé des hommes de bon sens qui voient engloutir dans ce gouffre sans fond, les moyens de faire honneur à leurs affaires, de pourvoir à l'établissement de leurs enfants et de maintenir la subordination dans leurs familles ; les sympathies de tous ceux qui suivent l'état de leurs affaires, qui travaillent comme des mercenaires et qui ne finissent plus à payer, chez les marchands, les comptes exorbitants pour des achats qui n'ont d'autres résultats que la satisfaction de l'orgueil et la sensualité de la chair. Car, combien coûte à nos braves cultivateurs tout ce qu'il faut pour

satisfaire le luxe et le changement continuel des modes et de la forme des habits !

Enfin une société contre le luxe et la vanité des parures *est possible*, parce qu'il n'y a pas une seule femme ou seule fille généreuse et chrétienne qui, après avoir sérieusement pesé devant Dieu, le principe, le but, les motifs, l'esprit et l'âme d'une telle société, n'en voulut point faire parti et l'encourager par tous les moyens en son pouvoir.

Quel serait le *principe* de cette société catholique contre le luxe et la vanité des parures ? Le voici : JÉSUS COURONNÉ D'ÉPINES ET DÉPOUILLÉ DE SES VÊTEMENTS, comme la " Société de la sainte tempérance de la croix " a pour principe : *Jésus abreuvé de fiel et de vinaigre.* Quoi de plus touchant pour un cœur catholique !

Quel serait son *but ?* Le plus propre qu'il y ait pour exciter l'émulation dans le cœur des personnes du sexe, le voici : La gloire et l'honneur de notre religion, dans la campagne ; la conservation des deux plus belles vertus de la femme catholique, celles de la modestie et de l'humilité chrétiennes, qu'aucune autre vertu ne saurait remplacer chez elle ; le maintien de la grandeur morale de la femme catholique de nos campagnes, en la préservant de l'avilissement et de la dégradation morale qui sont les conséquences inévitables de la sensualité, du luxe et de la vanité des parures ; enfin le retour et la conservation des traditions catholiques que nous ont laissées nos ancêtres, dont la foi était si vive et si pratique, le bon sens chrétien si remarquable et si remarqué, l'honnêteté si inviolable, la franchise tant vantée, la bonne foi si renommée, et, en particulier, chez la femme de la campagne, la pudeur, la modestie, la chasteté et l'éloignement si parfait du faste, du luxe, des parures de la vanité et du sensualisme de la chair, qui la rendaient digne du respect et de la vénération des anges et des hommes et qui en faisaient la gloire de son sexe et la *bonne odeur de Jésus-Christ.*

Quelle serait *l'âme* de cette belle société ? La bienheureuse Vierge Marie, la seconde Eve, qui n'a pas été choisie de Dieu seulement pour donner un Sauveur au monde, mais encore pour aider spécialement aux personnes de son sexe à vaincre l'orgueil et la sensualité de la première Eve, en servant de modèle et de soutien aux femmes catholiques par sa toute puissante intercession auprès de Dieu, par ses vertus plus qu'angeliques et, plus spécialement, par sa modestie, son humilité, sa chasteté, sa pureté, son éloignement du monde, de ses vanités, de son esprit, de son esclavage, de son luxe et de sa sensualité.

Je le sais, j'en été mille fois témoin, nos filles et nos femmes

font profession de dévotion envers la Sainte Vierge. Je les en félicite cordialement. Mais si cette dévotion est sincère, comme je dois le croire, refuseraient-elles de prendre pour modèle celle qui est *bénie entre toutes les femmes?* Refuseraient-elles de s'associer avec cette divine Vierge, pour lui aider à détruire, dans les paroisses, les funestes instincts d'orgueil et de vanité, déposés dans le cœur de la femme par l'orgueilleuse Eve? Refuseraient-elles d'abandonner la première Eve, qui les a livrées à l'esclavage de Satan, pour suivre la seconde Eve, que le *Dieu couronné d'épines* n'a fait si sainte et si puissante, que pour aider spécialement à la femme rachetée de son sang divin à vaincre l'orgueil et l'amour de la vanité, qui jettent le monde catholique en dehors des voies du Calvaire? N'aimeraient-elles pas, au contraire, à prouver la sincérité du culte qu'elles rendent à Marie, en s'unissant, sous les regards de cette *mère de douleur*, pour s'animer de son esprit et travailler, dans un concert de généreux dévouement, à arrêter les ravages toujours croissants que font le luxe, la vanité des parures et l'excentricité des modes, dans nos belles campagnes du Canada?

Quelle sera donc la femme ou la fille catholique qui dira : Non! Je ne veux point faire un sacrifice, dont tout le profit tournera à mon salut éternel et à mon bonheur, même temporel? Je le répète : quelle est celle entre toutes les filles ou les femmes de nos campagnes, qui refusera de s'associer, de tout cœur, de parole et d'action, à une si sainte mission, si elle pèse mûrement ces paroles de son Sauveur : *Celui qui n'est point avec moi, est contre moi.* Paroles que la divine mère du Sauveur peut également lui adresser : *Celui ou celle qui n'est point avec moi, est contre moi.* Pourrai-je jamais croire qu'une fille ou une femme catholique, qui partage avec Marie le glorieux titre de mère, osât refuser de s'associer à Elle, et consentit par là, à se déclarer contre Elle! Car il ne peut y avoir de milieu possible entre se mettre du côté de la très-sainte Vierge pour travailler d'action et de parole, à sauver la société, ou se mettre, par le luxe et la vanité, du côté du démon pour la perdre.

Quel sera *l'esprit* qui guidera cette admirable société? On divine aisément la réponse à cette question. Ce sera l'esprit Catholique qui naît, grandit, se ranime sans cesse par les combats contre le monde, la chair et le démon; qui se fortifie par la prière humble et confiante, par le renoncement à l'amour de soi, par l'obéissance à l'Eglise, à ses pasteurs et à ses parents, par la haine contre le monde et ses plaisirs, par la fuite de ses fêtes et de ses joies profanes, la fréquentation pieuse et dévote des sacrements de pénitence et de

l'Eucharistie, l'accomplissement parfait des promesses du saint baptême, et la pratique fidèle et constante des saintes vertus de modestie, d'humilité et de modération en tout.

Or, je le demande, à quiconque n'a pas perdu son bon sens chrétien, quel moyen serait plus efficace que cette société, pour conserver cet esprit catholique, sans lequel tout ce qui est bon languit, s'affadit et s'éteint dans le cœur de la femme qui, une fois éprise de l'amour déréglé d'elle-même et de ses parures, s'énerve, se dégoûte de tout ce qui demande de l'énergie, de tout ce qui est sérieux et de tout ce qui exige des sacrifices, des efforts et des combats, en dehors de ce qui peut satisfaire son luxe et sa vanité.

Enfin, quels seront les *motifs* secondaires, mais cependant d'un très-grand poids, qui exigeront des filles et des femmes de la campagne le sacrifice de leur luxe et de tout ce qui tend, de près ou de loin, à satisfaire les exigences de la vanité et des modes ? Voici les principaux :

Premier motif. Pratiquer, dans chaque famille, la plus sévère économie, ne se permettre aucune dépense inutile, dans les habits, dans les ameublements et dans tout ce qui n'est pas absolument nécessaire, afin d'acquitter, jusqu'au dernier sou, les dettes malheureusement contractées, chez les marchands, pour des achats que le seul bon sens défendait de faire.

Second motif. Une fois les dettes payées, dettes qui sont comme des chancres qui mangent le fruit du pénible travail de nos braves cultivateurs, concentrer toutes les ressources des familles pour féconder nos terres, en y appliquant toutes les améliorations possibles, pour les rendre plus fertiles et en retirer des revenus plus abondants.

Troisième motif. Ne prendre sur ces revenus que ce qui est indispensable et ce qu'on ne peut se procurer sur la terre, et consacrer, sans réserve, tout le reste à aider à nos jeunes compatriotes à se former des établissements sur les terres de la couronne, afin de les empêcher d'aller perdre leur religion et leurs mœurs aux Etats-Unis, de se réfugier dans nos villes pour en augmenter la misère et la dépravation, et priver par là notre pays des bras vigoureux et nécessaires pour défricher nos immenses forêts, et diminuer ainsi nos revenus agricoles, qui sont les seuls qui rendent un peuple prospère et heureux.

Quatrième motif. Par toutes nos ressources consacrées à l'établissement de nos jeunes gens, parvenir à augmenter notre population et, par là, affermir notre nationalité, menacée d'être engloutie par le flot de l'immigration étrangère, qui augmentera comme les vagues de la tempête, du moment que le chemin de fer intercolonial sera ouvert.

Cinquième motif. Conserver les terres aux propriétaires canadiens, dans nos campagnes du Bas-Canada, en se privant généreusement et patriotiquement de toutes les dépenses superflues et de luxe qui, en les chargeant de redevances, obligerait à les vendre au risque de les voir passer entre les mains d'étrangers, ennemis de notre langue, de nos institutions et de notre sainte religion.

Sixième motif. Par le renoncement au luxe et à tout ce qui nourrit la vanité, nous accoutumer à nous passer d'aller acheter chez les marchands, excepté ce qui est indispensable, afin de n'avoir pas la douleur de voir passer en pays étranger, les capitaux réalisés par la vente de nos récoltes, de nos animaux et de nos produits, sans aucun profit pour notre avancement et notre bonheur.

Septième motif. Mettre en honneur les manufactures de toile et d'étoffe, dans chaque famille de la campagne, s'en faire une gloire nationale, un besoin indispensable, et ne se croire jamais plus honoré ni mieux vêtu qu'avec des habits tissés et faits par nos sœurs et par nos mères canadiennes, comme il est dit de la nourriture que le cultivateur se procure par le travail de ses mains : *Vous mangerez le fruit des travaux de vos mains. Vous êtes heureux, et tout vous réussira.*

Huitième motif. Nous faire honneur, par vos habits modestes et sans prétention, d'appartenir au bon peuple de la campagne, le seul, en général, qui sait conserver ses mœurs pures, sa foi intacte, sa religion sans fard, et se dire, sans crainte de se tromper, l'enfant bien-aimé de la Providence.

Neuvième motif. Par l'établissement d'une société contre le luxe et la vanité, fournir aux personnes du sexe l'occasion de prouver aux hommes qu'elles aussi savent faire un sacrifice à leur religion, à leurs semblables et au bien général de leur patrie. Si les hommes ont cru devoir s'unir pour se relever de l'avilissement dans lequel les avait entraîné l'usage immodéré des boissons enivrantes, pour en arrêter les progrès, les femmes, en s'unissant comme eux, pourront facilement relever les personnes de leur sexe que la sensualité du luxe et des parures ont entraînées dans la voie funeste qui mène à la perdition des mœurs. Les hommes, en se privant de prendre des boissons qu'ils aimaient, se sont imposé un sacrifice, très-grand pour plusieurs d'entre eux, les femmes qui aiment le luxe et la vanité, ne se montreront pas moins généreuses que les hommes. Elles auront, elles aussi, le courage de faire un sacrifice que Dieu récompensera abondamment.

Je vais résumer tous ces motifs, afin d'en faire mieux comprendre la force.

Une société, entre les personnes du sexe de la campagne, qui aurait pour but de retrancher toutes les vaines et folles dépenses pour satisfaire le luxe, l'excentricité des modes et les exigences de la vanité, aurait les résultats suivants qui seraient d'une importance majeure pour le bien de notre population canadienne. Elle aiderait à payer les dettes chez les marchands et à empêcher d'en faire ; elle donnerait les moyens d'améliorer la culture de nos terres, et à en retirer de plus grands produits ; elle favoriserait la colonisation et nous donnerait les moyens de nous emparer du sol, avant que des étrangers s'en emparent ; elle contribuerait à la conservation des terres de nos paroisses entre les mains de nos compatriotes canadiens ; elle empêcherait nos jeunes gens de chercher ailleurs les moyens de vivre, et affermirait notre nationalité en les gardant avec nous.

Elle ferait comprendre le besoin d'encourager les manufactures domestiques qui, en empêchant notre jeunesse de s'aller perdre dans les manufactures publiques, nous fourniraient, sans déboursements, les étoffes nécessaires à nos vêtements ; elle conserverait la modestie des habits qui caractérise les mœurs irréprochables et la belle position sociale des personnes de la campagne ; enfin, conjointement avec la " société de la sainte tempérance de la croix, " elle éleverait deux fortes et nobles colonnes, qui nous aideraient plus que tout autre moyen, à conserver nos mœurs, notre religion, notre position sociale et notre nationalité canadienne.

Quelle est la fille ou la femme de nos campagnes qui serait assez égoïste, assez peu raisonnable, assez dépourvue de vrai patriotisme, pour préférer les coupables satisfactions de l'orgueil, à tous les avantages religieux et sociaux qui devront être les conséquences d'un sacrifice qu'elle ne peut refuser de faire, sans prouver qu'elle n'aime ni sa religion. ni ses compatriotes, ni sa belle patrie ! !

J'ai ajouté qu'une société contre le luxe et les vaines parures, était indispensable, pour nos campagnes, et qu'il n'y avait pas de temps à perdre, si nous voulions sauver nos campagnes d'une ruine inévitable.

Tous les habitants de nos campagnes, sans une seule exception que je connaisse, ont applaudi à l'établissement de la société de tempérance. Une même pensée, celle d'arrêter les progrès du vice de l'intempérance, a poussé tous les chefs de famille à s'y associer d'abord, puis à y associer leurs enfants

Pourquoi les femmes n'applaudiraient-elles point à l'établissement d'une société contre le luxe et les dépenses qu'exige la vanité ?

Elles se tromperaient étrangement si elles avaient la prétention de s'imaginer qu'une société, contre le *fléau* du luxe et de la vanité, ne leur est pas aussi nécessaire que l'était pour les hommes, la société de tempérance.

Pour se détromper de leur erreur, qu'elles veuillent faire la comparaison entre le vice de l'intempérance qui mène à l'ivrognerie et le vice de l'orgueil qui enfante le luxe et la vanité des parures, et elles verront où est le plus grand danger pour une société catholique. Je vais leur aider.

L'intempérance, comme moyen de répression, porte avec elle sa honte, son ignominie et son châtiment. L'orgueil du luxe et des parures de la vanité, comme moyen de se propager, porte avec lui sa gloire humaine, sa satisfaction propre, son encouragement dans les louanges qu'on lui prodigue.

L'intempérance n'inspire que de l'horreur, le luxe n'inspire que de l'admiration.

Plus un homme se livre à l'intempérance, plus il inspire pour lui du dégoût, de l'éloignement, du mépris. Au contraire, plus une femme revêt son corps du luxe et de vanité, plus elle est admirée, louée, ensensée.

Le vice de l'intempérance prend sa naissance dans les bas-fonds de la société, y établit son règne et ne remonte dans les hautes classes que par exception. Le vice de l'orgueil, qui enfante le luxe et la vanité, prend au contraire son origine dans les hauteurs de la société pour descendre, par la contagion de l'exemple, jusque dans les plus basses classes.

L'intempérance concentre donc ses ravages et sa démoralisation dans la minime partie qui compose la lie d'un peuple et dans quelques-uns de ceux qui ont perdu le sentiment de la dignité humaine. Mais la sensualité du luxe les exerce dans tous les rangs de la société, depuis le millionnaire jusqu'au mendiant.

L'intempérant n'aime que les ténèbres des bouges et des cabarets, comme pour détourner les regards des excès auxquels il se livre et empêcher la contagion. L'élément de l'orgueil, du luxe et des vanités se plait au grand jour, dans la soif qui le dévore pour mendier des regards et inspirer aux personnes qui le voient, la pensée et la volonté de s'y livrer.

Les penchants pour l'intempérance poussent celui qui s'en laisse dominer, jusqu'à ce qu'il se soit aliéné tous les cœurs honnêtes, que, du moins, il ne détourne point de Dieu. Les instincts pour le luxe et la vanité des parures, au contraire,

poussent les personnes qui y cèdent, jusqu'à prendre la place de Dieu dans les cœurs, qu'elles détournent du ciel pour se les attacher.

L'intempérance a son principe dans les appetits déréglés de la chair qui, tout en souillant l'âme, ne peuvent s'identifier avec elle, au lieu que l'orgueil prend sa source dans les déréglements de l'âme. Il s'y unit, s'y identifie et finit par la jeter dans les ténèbres. Alors elle se fait un besoin et une nécessité de se livrer aux actes coupables que nous voyons dans les vêtements de luxe et de vanité. C'est pour cette raison que Monseigneur de Tloa s'écriait : " Malheur aux âmes vaines et orgueilleuses ! "

La passion qui porte à boire des liqueurs enivrantes, trouve son terme dans l'ivresse qui la rassasie ; la passion pour le luxe et pour les vanités n'est jamais rassasié. Elle n'a ni bornes, ni termes, ni limites. Elle demande sans cesse de nouvaux aliments, comme nous l'apprend le prophète David : *l'orgueil monte toujours.*

Les intempérants n'ont que certains jours, certaines circonstances où ils se livrent à leurs orgies; les orgueilleux le sont tous les jours, en toutes circonstances, en tout lieu.

Pendant ses débauches, l'intempérant n'ose se présenter dans la maison de Dieu. Il a le sentiment de son indignité. L'orgueilleuse, au contraire, semblable au pharisien, y vient triomphante. Elle s'avance hardiment jusqu'aux pieds des autels où réside le Dieu couronné d'épines, pour y faire parade de son luxe que Dieu a en abomination, comme le dit l'auteur des *proverbes : Tout homme insolent* (et qui le sera jamais plus que celle qui vient couverte de vanités devant l'autel du Dieu anéanti sous les voiles Eucharistiques ?) *Tout homme insolent est en abomination au Seigneur, et lors même qu'il a les mains l'une dans l'autre, il n'est point innocent.*

L'intempérant, revenu de ses excès, a le courage d'avouer sa faute. *Il connaît son iniquité*, comme disait le saint roi David. L'orgueilleuse, au contraire, ne connaît *son iniquité*, elle n'en fait pas l'aveu. Plus elle s'est livrée à des excès d'orgueil, moins elle en convient.

Le pauvre et coupable ivrogne ne cherche ni à excuser, ni à pallier ni à justifier ses excès. Il ne dira jamais : c'est la coutume ; d'autres font comme moi ; il n'y a point de mal à s'enivrer. Au contraire, une personne livrée, corps et âme, même aux excès les plus criants du luxe et de la vanité, cherche à les excuser, même à les justifier. Elle vous dira, dans son endurcissement : c'est la coutume, c'est l'usage, c'est la mode.

Les autres s'habillent ainsi. Il ne peut y avoir de mal à se vêtir comme elles font.

L'homme qui a violé les lois de la tempérance, dans le secret, revenu de ses excès, en rougit presque toujours. Il en a honte, il les regrette et ne s'en vante jamais. Au contraire, la femme qui s'est montrée en public couverte des livrées de l'orgueil mondain, et qui a violé les règles de la modestie chrétienne, les promesses de son baptême et les lois du christianisme, triomphe en secret des conquêtes qu'elle a faites, des regards empressés dont elle a été l'objet, et des attentions bienveillantes qui lui ont été prodiguées. Elle enfonce ainsi l'orgueil plus avant dans son cœur.

L'intempérant, étant un être livré au mépris de tous les gens honnêtes, surtout depuis l'établissement de la société de tempérance, n'a aucune chance de se faire des partisans en faisant l'éloge des jouissances honteuses de l'ivresse, ou en se présentant aux regards de ses semblables pendant une de ses orgies. Dès qu'un certain nombre de personnes du sexe ont ouvert leurs cœurs à la sensualité du luxe et des vanités des parures, elles tombent sous l'empire du *prince de ce monde*, qui s'en sert pour propager l'orgueil par leur exemple, par leurs paroles et par le moyen des relations sociales. Bientôt le mal du luxe et de la sensualité, gagne comme une maladie contagieuse, selon cette parole du Dieu de vérité : *Celui qui touche la poix en sera gâté ; et celui qui se joint au superbe deviendra superbe*, et cette autre parole de saint Paul : *Les discours que tiennent certaines gens sont comme une gangrène qui répand insensiblement la corruption*, de façon que les personnes légères, celles dont l'esprit est peu solide, ou la foi peu vive, en sont d'abord éblouies, puis ébranlées, puis enfin séduites. Et le luxe se répand avec une rapidité effrayante, et devient incurable, selon cette divine sentence : *L'assemblée des superbes demeurera incurable, parce que la tige du péché prendra racine en eux, sans qu'ils le connaissent.*

L'intempérant s'attire le mépris des hommes, la femme orgueilleuse a pour châtiment, en ce monde, la haine de Dieu et des hommes religieux, selon cette parole de l'*Ecclésiastique : l'orgueil est haï de Dieu et des hommes.*

Les excès d'intempérance semblent porter avec eux quelque chose qui indique comme un principe de guérison, parce que poussant l'homme à commettre des actions méprisables, ils peuvent lui inspirer le mépris de lui-même, qui peut faire naître l'humilité dans son cœur et, par l'humilité, son retour a Dieu. Au lieu que les excès d'orgueil, manifestés extérieurement par le luxe et les parures de vanité, éloignent toujours

de plus en plus l'âme qui s'y livre, de la voie de l'humilité, et fait que Dieu, en la *haïssant*, s'oppose à son retour, car il est écrit que *Dieu déteste l'insolence et l'orgueil* et qu'il *résiste aux superbes.*

Enfin, comparons les dépenses occasionnées pour satisfaire l'intempérance qui, à part les excès et les pertes qui ont lieu dans l'absence de la raison, sont des exceptions, ne sont faites que par un très-petit nombre, parmi les hommes de la campagne. Au lieu que celles encourues pour satisfaire et le luxe et la vanité et le changement d'habits et de leurs formes, se font aujourd'hui par la très grande partie de notre population de la campagne. En sorte qu'on ne se tromperait guère aujourd'hui en assurant que, dans les dépenses faites pour la satisfaction de l'intempérance et celles pour contenter la sensualité du luxe et des parures, ces dernières sont trente fois plus élevées que les premières.

CONCLUSION.

La plus insigne mauvaise foi, il me semble, pourrait seule empêcher de comprendre que le luxe et la vanité des parures sont les deux plus redoutables fléaux qui puissent tomber sur un peuple catholique. Je crois l'avoir prouvé jusqu'à l'évidence. Pour toute personne donc qui, sans parti pris de ne pas se rendre à la vérité, aura lu attentivement ce *petit traité*, il doit être démontré que le vice de l'orgueil qu'engendrent et entretiennent le luxe et la vanité des parures, détruit, dans un peuple catholique qui s'en laisse dominer, et les biens temporels qu'il prodigue follement pour les satisfaire, et les biens spirituels dont Dieu le dépouille en punition de son faste et de son sensualisme.

Semblables au grain de *sénevé, qui est la plus petite des semences*, le luxe et la vanité, comme tout ce qui est destiné à produire les plus grands effets, se sont introduits presque imperceptiblement, dans nos campagnes. Lors de leur apparition, nous avons eu le tort de fermer les yeux sur son introduction parmi nous, oubliant cette grande et importante loi de l'évangile : *Celui qui est injuste dans les petites choses, sera injuste aussi dans les grandes.*

Semblables aux serviteurs préposés à la garde du champ du Père de famille de notre évangile, nous avons fermé les yeux sur ces petites vanités et nous nous sommes endormis. Pendant que nous dormions, *le roi de tous les enfants de l'orgueil, le prince de ce monde*, l'ennemi juré de la modestie chrétienne, est venu semer dans nos campagnes catholiques, ce funeste *ivraie* de l'orgueil, et l'orgueil du luxe et des parures a grandi de manière à nous convaincre que, avant peu d'années, il aura étouffé, dans les personnes du sexe, et la retenue, et la pudeur, et la modestie, et l'humilité, et la chasteté qui, il n'y a pas encore longtemps, rendaient nos filles et nos femmes si dignes de respect et de vénération.

Aujourd'hui, cette plante d'orgueil et de démoralisation religieuse et sociale, *a poussé, elle est même montée en épis*, et nous ne pouvons ne pas nous apercevoir qu'elle porte avec elle une maladie contagieuse qui va faire sécher, dans tous les cœurs, la racine de toutes les vertus, la sainte modestie chrétienne.

Le mal est déjà grand, et menace de venir chaque jour plus grand encore, *car l'orgueil monte toujours*. Il est impossible de ne pas le comprendre, à moins que Dieu ne nous ait livré à un *sens réprouvé*.

Mais, non ! non ! *La terre est pleine de la miséricorde du Seigneur !* Il aura encore pitié de notre pays. Non ! non ! *Nous ne deviendrons point semblables à Sodome et à Gomorrhe, car le Seigneur des armées nous a conservé quelques personnes de notre race*, des apôtres et des disciples de l'évangile dans les femmes et les filles qui ont conservé la modestie évangélique et qui, par leur exemple ont protesté contre l'introduction de l'orgueil du luxe et de la vanité des parures, dans nos campagnes.

Ces personnes fidèles et courageuses seront notre salut, comme l'auraient été les dix justes que Dieu demandait pour sauver de la destruction les villes de Sodome et de Gomorrhe, et comme le furent il y a peu d'années, ceux d'entre nous qui avaient été fidèles aux lois de la tempérance chrétienne et qui en s'unissant avec ceux qui s'étaient abandonnés au vice de l'ivrognerie, les retirèrent de cet abîme.

Mais gardons-nous de nous faire illusion ou de nous endormir, car il n'y a pas de temps à perdre, nous disait tout récemment la *Gazette des Campagnes*. Elle avait grandement raison. Car l'orgueil du luxe et de la vanité est une des maladies morales dont la contagion se répand avec une épouvantable rapidité. Jugeons-en par le peu d'années qu'il a fallu pour arracher, d'un si grand nombre de cœurs, l'admirable modestie

qui faisait la gloire des femmes de nos campagnes, et pour la remplacer par les excès de luxe et de vanité que nous voyons aujourd'hui, et qui font gémir et nos évêques, et nos curés, et toutes les personnes chrétiennes sans exception.

Encore une fois, il n'y a pas de temps à perdre pour mettre la main à l'œuvre, car, avant peu d'années, l'orgueil du luxe et son inséparable compagne, la vanité des parures auront envahi toute notre population de la campagne. Alors il n'y aura plus de remède possible pour nous sauver, comme le prouvent évidemment ces divines paroles, déjà citées : *L'assemblée des superbes* DEMEURERA INCURABLE, *parce que la tige du péché prendra racine en eux, sans qu'ils le connaissent.* Oui, la tige du péché d'orgueil prendra racine en nous, sans que nous le connaissions, comme les serviteurs du Père de famille, ne connaissaient pas l'herbe d'où devait sortir l'ivraie, comme nous n'avons point connu, dans le principe, ce que devait produire ces petites vanités que les filles et les femmes mettaient dans leurs garnitures, sur leurs chapeaux, etc., etc.

Souvenons-nous que c'est l'union seule qui fait la force, dans le bien comme dans le mal. Nous nous sommes unis pour propager le luxe, unissons-nous pour le détruire. Mais unissons-nous, et sans retard. Plus donc le mal du luxe est séduisant, entraînant, contagieux, plus nous avons besoin de nous unir pour nous fortifier dans le combat. Et y a-t-il un mal plus séduisant que la beauté du luxe et celle de la vanité des parures ? Y a-t-il un mal plus entraînant que l'orgueil du luxe et de la vanité qui trouve un auxiliaire tout puissant dans les instincts d'amour propre et de vaine gloire dont le pauvre cœur humain surabonde ? Enfin, y a-t-il un mal plus contagieux que celui qui flatte agréablement la concupiscence des yeux, dont l'Ecclésiastique a dit : *Qu'y a-t-il parmi les créatures de plus malin que l'œil ?*

Il faut donc nous unir, ou bien nous résoudre à périr ; il n'y a point de milieu.

Mais qui se mettra à la tête de cette société ? Je réponds : ou je désespérerai de l'avenir de mon pays catholique, ou il doit y avoir assez de foi et assez de courage religieux dans le cœur des filles et des femmes de nos campagnes, pour que toutes celles que leur éducation et leur position sociale ont placées à la tête de notre population, veuillent enfin écouter la prière que leur adressait notre vénérable archevêque, feu Monseigneur Signaï, en 1847, et s'unir pour combattre ce redoutable fléau. Il est digne d'elles, et ce serait peut-être pour quelques-unes d'entre elles une réparation, il est digne d'elles de se mettre à la tête de cette société et, par leur exemple, d'entraîner

toutes les autres dans ce mouvement de réforme religieuse et sociale, digne de tout cœur qui aime sincèrement sa religion et son pays.

Comment refuseraient-elles d'accepter cette belle et sainte mission; après l'exemple que leur ont donné les hommes qui étaient à la tête de notre population catholique de nos campagnes, dans l'établissement de la société de Tempérance? Pourraient-elles la refuser sans prouver qu'elles aimeraient plus leurs parures d'orgueil et de mauvais exemple qu'elles donneraient aux classes inférieures, que l'honneur de leur religion, la conservation des mœurs et de la modestie dans les vêtements, qui rendent la femme catholique vraiment grande aux yeux de Dieu et des hommes, et la rendent l'objet, non des attentions hypocrites et sensuelles, mais du respect et de la vénération de tous les hommes, même les moins honnêtes.

Quelle joie, d'ailleurs, pour les bons curés de nos campagnes! Avec quelle bonne volonté, avec quel bonheur ne verraient-ils pas ce retour vers la modestie chrétienne dont personne, mieux qu'eux, connaît devant Dieu la toute puissante influence sur les mœurs! Avec quel empressement ils se dévoueraient à cette belle société, en l'encourageant de tout leur pouvoir!

Mais quelles seraient les bases de cette société?

Avant de répondre, je prie de remarquer qu'on ne remédie à rien par des demi mesures. Ces demi mesures pallient le mal, mais ne guérissent point. C'est renfermer le loup, à la vérité, mais dans la bergerie. Nous avons, pour nous convaincre de cette vérité, les essais qui ont précédé la société de la croix.

Autant et plus même que l'amour pour les boissons enivrantes, l'orgueil du luxe et des vanités des parures est un mal trop funeste, il nous met en rapport trop direct avec l'orgueilleux Lucifer, pour ne point comprendre qu'il faut une mesure complète et énergique pour en triompher.

D'ailleurs, un sacrifice perd sa valeur aux yeux de Dieu quand il est fait à demi; il ne satisfait point la conscience catholique; il n'est point digne de celui qui nous a dit: *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit.*

Je ne crois pas nécessaire d'avertir les filles et les femmes qui se mettraient à la tête de cette généreuse société qu'elles doivent s'attendre à certaines persécutions, suscitées contre elles par les quelques personnes d'un esprit borné et dont les opinions du siècle ont détruit le bon sens chrétien. Qu'elles se mettent résolument au-dessus des moqueries de ces mauvaises chrétiennes qui, au grand jour du jugement, seront forcées de faire l'apologie des femmes qui se seront montrées hautement les

disciples du Dieu couronné d'épines. Voici les paroles que le livre de la *Sagesse* a préparées pour elles : " Insensées que nous étions, " leur vie nous paraissait une folie, et leur mort honteuse. Ce- " pendant les voilà élevées aux rangs des enfants de Dieu, et " leur partage est avec les saints. Nous nous sommes donc égarées " de la voie de la vérité ; la lumière de l'intelligence n'a point " lui pour nous, et le soleil de l'intelligence ne s'est point levé " sur nous. Nous nous sommes lassées dans la voie de l'iniqui- " té et de la perdition. — De quoi nous a servi notre orgueil ? " Qu'avons-nous retiré de la vaine ostentation de nos richesses ! " Toutes ces choses sont passées comme l'ombre ! ! "

Chacun son tour, disait Abraham au riche qui, pendant sa vie, s'était vêtu des luxurieuses étoffes de pourpre et de lin. *Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu les biens dans votre vie, et Lazare les maux. Or maintenant celui-ci est consolé, et vous tourmenté.* Chacune donc sa gloire ; ou celle de la terre pour les orgueilleuses, ou celle du ciel pour les humbles de cœur.

FIN.

CE

a39003 000038900b

BJ 1535 .L9M35 1867
MAILLOUX, ALEXIS.
ESSAI SUR LE LUXE ET L

CE BJ 1535
.L9M35 1867
C02 MAILLOUX, AL ESSAI SUR LE
ACC# 1023028